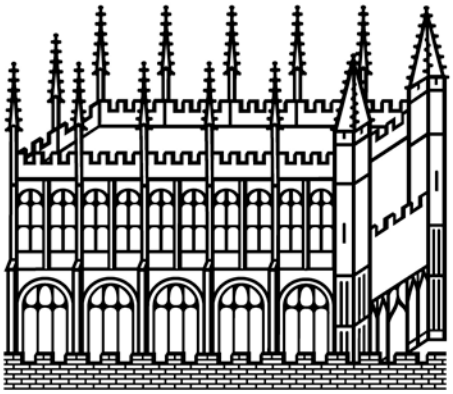


Bodleian Libraries

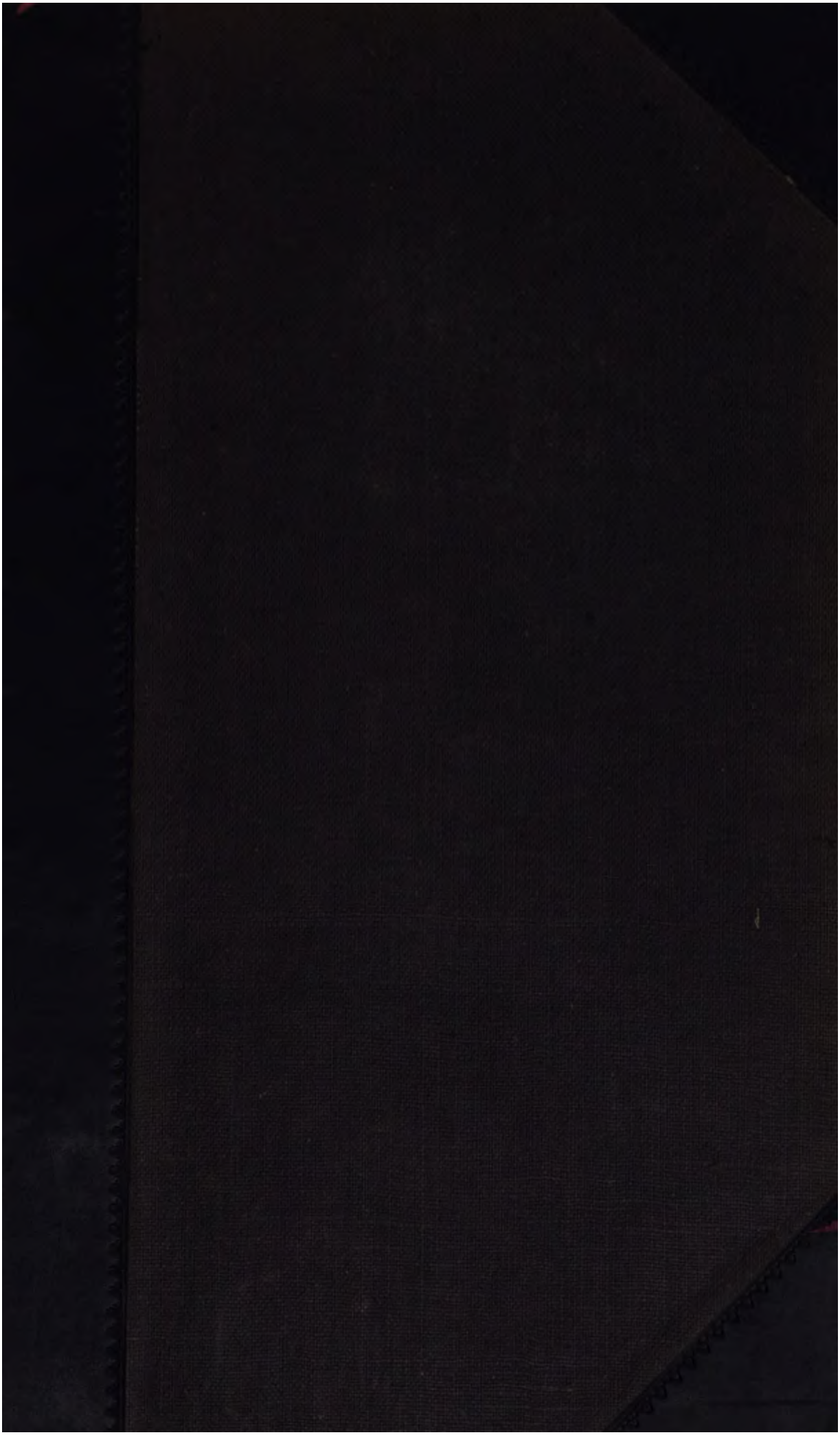
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



600102229M

DES PREMIÈRES
TRANSFORMATIONS HISTORIQUES
DU CHRISTIANISME

DU MÊME AUTEUR

LES FORÇATS POUR LA FOI, étude historique. 1 vol. in-12, 1866.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS, d'après des documents en grande partie inédits.— Première époque, 1512-1594. 1 vol. in-8°, 1862.— La seconde partie est en cours de publication dans le *Bulletin* de la Société d'histoire du protestantisme français, 1866.

JEAN CALAS ET SA FAMILLE, étude historique d'après les documents originaux (avec gravure, etc.). 1 vol. in-12, 1858.

DES BEAUX-ARTS EN ITALIE AU POINT DE VUE RELIGIEUX. Lettres écrites de Rome, Naples, Pise, etc. 1 vol. in-12, 1857.

TOPOGRAPHIE DE JÉRUSALEM. Broch. in-8° (avec plan), 1843.

LE PLUS GRAND COMMANDEMENT APPLIQUÉ AUX PROGRÈS DE LA FOI. Brochure in-12, 1858.

AFFIRMATION CHRÉTIENNE. Broch. in-12, 1858.

VIE ET MORT DE WOLFGANG SCHUCH. Broch. in-8°, 1854.

VIE, OPINIONS ET ÉCRITS D'AUGUSTIN DU FOSSÉ. Broch. in-8°, 1861.

LE CATHOLICISME ET LE PROTESTANTISME CONSIDÉRÉS DANS LEUR ORIGINE ET LEURS DÉVELOPPEMENTS. Broch. in-8°, 1864.

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT DE LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE. Broch. in-8°, 1863.

SERMONS ET HOMÉLIES, 1re série, 1855; 2e série, 1858; 2 vol. in-12.

TROIS SERMONS PRÊCHÉS A NIMES, etc. Broch. in-12, 1862.

SERMONS DÉTACHÉS : 1° *Le culte tel que Dieu le demande*, 1853, in-8°; 2° *Union et liberté en Jésus-Christ*, 1853, in-8°; 3° *La tradition protestante*, 1858, in-12; 4° IIIe *Jubilé séculaire de la réformation*, 1858, in-12; 5° *Le ministère de l'esprit*, 1861, in-8°; 6° *Les minorités chrétiennes*, 1862, in-8°; 7° *Elan vers Dieu*, 1862, in-8°; 8° *La solidarité chrétienne* (pour la quête en faveur des ouvriers cotonniers), 1863, in-12; 9° *Que doit être l'autorité du ministre de Jésus-Christ*, 1863, in-8°; 10° *L'unité de l'Église*, 1864, in-8°; 11° *Profession de foi chrétienne*, 1864, in 8°; 12° *Les choses anciennes et les choses nouvelles*, 1864, in-8°; 13° *L'égoïsme devant la croix*, 1864, in-8°; 14° *Le bon Samaritain*, 1864, in-8°; 15° *La science et la religion*, 1864, in-8°; 16° *Les deux méthodes : expansion et compression*, 1864, in-8°.

SAMUEL VINCENT. — MÉDITATIONS RELIGIEUSES. Nouvelle édition avec une Introduction par Ath. Coquerel fils, 1863, in-12.

VOLTAIRE. — LETTRES INÉDITES SUR LA TOLÉRANCE, publiées avec une Introduction et des Notes par Ath. Coquerel fils, 1863, in-12.

LE LIEN

JOURNAL DES ÉGLISES RÉFORMÉES DE FRANCE

Paraissant tous les Samedis

sous la direction

de MM. LES PASTEURS ATH. COQUEREL FILS et ÉTIENNE COQUEREL

26e Année.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

DES PREMIÈRES

TRANSFORMATIONS

HISTORIQUES

DU CHRISTIANISME

PAR

ATHANASE COQUEREL FILS

« Ecclesia indiget reformatione. »
(SAVONAROLA.)

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres
Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York
Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONZO, 16.

1866.

Tous droits réservés.

110. k. 139.

A

MONSIEUR LE PASTEUR

MARTIN-PASCHOUD

HOMMAGE DE GRATITUDE

POUR LA FERMETÉ ET LE COURAGE

AVEC LESQUELS

AUX DÉPENS DE SA SANTÉ

IL SOUTIENT

DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS

LA GRANDE ET SAINTE CAUSE DE LA LIBERTÉ CHRÉTIENNE.

PRÉFACE

« De même que dix millions de cercles ne feront jamais un carré, les voix unies de myriades d'hommes ne donneront jamais la moindre réalité à ce qui est faux. »

(Goldsmith.)

« La vérité est grande, elle prévaudra. » Cette belle parole a été souvent citée sans indication d'origine. Frappé de sa simplicité et de sa haute portée, nous avons voulu savoir chez quel auteur et dans quelles circonstances s'est produite cette noble pensée. Elle est la conclusion d'une sorte de conte oriental aussi ingénieux que tous ceux des Arabes, mais beaucoup plus profond qu'ils ne le sont d'ordinaire. Le voici, abrégé en quelques mots.

Trois jeunes hommes veillaient autour du lit où dormait le roi des rois après un festin magnifique offert par lui à tous les grands de sa cour, et aux satrapes des cent vingt-sept provinces de l'empire. Ces jeunes gens étaient du nombre des pages ou des gardes du corps qui recevaient, aux frais du prince, l'éducation la plus savante et la plus raffinée. Pour charmer les ennuis de

la veille, un d'entre eux proposa à ses compagnons une de ces joutes d'esprit fort goûtées dans les cours de l'Asie, parce qu'elles faisaient passer plus vite quelques moments dans l'existence somptueuse et monotone des sérails. Qu'y a-t-il de plus fort au monde? Telle est la question que pose à ses deux camarades le page du roi Darius ; il est convenu que chacun écrira sa réponse et la déposera sous l'oreiller du monarque endormi : quand il s'éveillera, il sera prié de juger le concours et de récompenser, avec un luxe digne de lui, la solution la plus satisfaisante du problème.

Le roi, éveillé, consent à tout ce qu'on lui demande, et promet au vainqueur un prix dont l'opulence extravagante rappelle les *Mille et une Nuits*. Le premier concurrent avait écrit : Rien n'est plus fort que le vin. Le second s'était laissé entraîner à la flatterie : Le roi, avait-il dit, est plus fort que toute chose au monde. Enfin, le troisième et dernier avait donné une double réponse. D'abord, comme s'il eût voulu continuer le jeu sur le même ton que ses confrères, il avait déclaré que ce qu'il y a de plus fort au monde, ce sont les femmes. Mais s'élevant ensuite à un ordre d'idées beaucoup plus sérieux, il avait ajouté : *Ce qui a toujours la victoire sur toutes choses, c'est la vérité.*

Avant de décerner le prix, le roi ordonna aux trois compétiteurs d'exposer leur opinion et de la défendre

devant lui, au milieu d'une vaste assemblée de la cour et du peuple.

L'auteur du conte place ici quatre discours, écrits avec une verve satirique fort piquante, et beaucoup trop hardis pour avoir été prononcés devant le souverain de l'empire d'Asie. Le style à la fois mordant et léger des trois premiers plaidoyers contraste avec la gravité sobre et élevée du quatrième.

« La vérité est grande et plus forte que toute autre chose. Toute la terre proclame la vérité ; le ciel même la bénit. Toutes choses tremblent devant elle et la craignent. Il n'y a rien d'injuste en elle. La vérité demeure, elle est forte et puissante éternellement ; elle vit et règne aux siècles des siècles. Il n'y a point en elle d'acception de personnes, ni d'inégalité ; elle fait toutes choses justement et s'abstient de toute injustice et de toute malveillance. Tous approuvent ses œuvres. Elle est la force, le règne, la puissance et la majesté dans tous les siècles. Béni soit le Dieu de vérité ! »

Ces nobles pensées sont applaudies avec enthousiasme par le peuple, les grands et le roi, et c'est alors que la foule s'écrie avec transport : *La vérité est grande, elle prévaudra !* On peut se demander si c'est à dessein que l'ingénieux écrivain a fait proclamer cette admirable sentence, non par le prince ou les courtisans, mais par la voix populaire.

Inutile de dire que le champion de la vérité est couronné par le roi Darius, aux acclamations de tous. Ce qui est plus étrange, c'est que ce vainqueur, cet homme de foi et d'esprit, est un personnage historique, un juif célèbre qui s'empresse de mettre son crédit naissant au service de sa race exilée, afin d'obtenir la liberté d'Israël et son retour en Judée. Le concurrent couronné ne serait autre, en effet, selon notre auteur, que ce descendant de David, ce Zorobabel qui ramena de la captivité de Babylone un grand nombre de ses frères ; et le jeu d'esprit où il brilla n'aurait eu d'autre but que l'affranchissement de son peuple.

Nous ne conseillons à personne de prendre pour de l'histoire ce récit anecdotique. Mais il importe peu. La valeur de l'idée l'emporte de beaucoup ici sur l'authenticité du cadre, où nous la présente l'auteur anonyme d'un livre juif écrit en grec peu avant Jésus-Christ, et connu sous le nom inexact de III^e^ Esdras (1).

C'est à la suite de quelque vieille Bible, soit catholique, soit protestante, qu'on trouvera avec tous ses détails la spirituelle fable dont nous n'avons donné ici que les principaux traits. Le rôle qu'y jouent Darius et Zorobabel, qui ne furent pas même contemporains, les

(1) Le III^e^ livre d'Esdras est une compilation rédigée pendant le cours du dernier siècle avant Jésus-Christ par un Juif helléniste, probablement d'Alexandrie et d'ailleurs entièrement inconnu.

quatre discours, la gageure des trois pages, tout est apocryphe ; il n'y a de vraie que l'idée morale (1). C'est ainsi qu'il nous vient parfois de l'Orient quelque merveille d'orfévrerie dont l'or n'est pas toujours de bon aloi et où brillent cependant des pierreries splendides. Nos lecteurs nous pardonneront d'avoir détaché pour la leur offrir, de sa monture à la fois élégante et barbare, une perle fine de valeur inappréciable et du plus pur éclat; cette haute pensée qui servira très-dignement d'épigraphe à un livre sérieux et chrétien : *La vérité est grande, elle prévaudra.*

Mais où trouver la vérité? L'Église de Rome a emprunté à un moine ce critère : La vérité est ce qui a été cru *toujours*, *partout* et *par tous*. C'est là un critère entièrement chimérique; l'unanimité n'a jamais été absolue. Telle qu'elle est, elle suffit à démontrer nn besoin commun des âmes, un postulat de la nature humaine; mais quant aux dogmes particuliers, elle n'a ni réalité, ni autorité, ni consistance. L'immense majorité des hommes a cru pendant des siècles mainte doctrine dont elle-même a reconnu, depuis, la fausseté.

Avant d'essayer de la synthèse, il faut avoir passé par l'analyse. Il faut avoir étudié les opinions humaines pour constituer en connaissance de cause un corps de doctrine. C'est là une recherche d'histoire; et en fait

(1) Le même conte se trouve chez Flave Josèphe, *Antiq. jud.*, XI, 3.

d'histoire, comme en toutes choses, il n'y a de pleinement réel, de vivant, que ce qui est individuel. Tout ce qui est collectif est en quelque mesure conventionnel et fictif. Les sociétés, les Églises, les nations, les races se font elles-mêmes à leur manière. C'est dans l'individu que se trouve, non sans altération, mais réellement, le fait primitif, la donnée de Dieu.

Notre siècle est trop peu individualiste, surtout en France. La tendance panthéiste est partout; elle a rendu de véritables services; elle a fait justice de certaines notions étroites et superficielles dont l'esprit français s'était trop longtemps contenté, et qui, par exemple, ont rendu la théologie et la philosophie d'un Bossuet entièrement inacceptables pour la pens moderne. Mais le panthéisme, en lui-même, est une énorme erreur, et, de plus, il a le tort incalculable de relâcher le ressort individuel, ce ressort unique qui donne le branle à tout ce que l'humanité a de grand et de fort. Le monde a besoin que les âmes apprennent de nouveau ce qu'elles ont trop oublié, qu'elles sont responsables, capables de volonté, chargées de devoirs, et solidaires parce qu'elles sont libres. Donner aux caractères une trempe nouvelle, les mûrir pour l'avenir, tel doit être le but de tous ceux qui ont mission d'enseigner et d'éclairer.

Le vieil individualisme huguenot a peut-être son mot

à dire sur les questions du jour; il le pourra d'autant mieux, et le devra d'autant plus, s'il est à la fois élargi par l'esprit scientifique et adouci, enrichi, par la culture variée des temps modernes. Il s'est accoutumé dès longtemps à ne craindre ni les problèmes, ni les luttes. Il s'est accoutumé à ne vouloir d'autre appui que la fermeté des convictions et d'autre arme que la liberté des recherches. Avec ces deux forces, quel poids ne pourrait-on soulever?

Pour nous, malgré des secours si puissants, nous n'avons voulu nous aventurer ici que sur le terrain solide de l'histoire; nous n'en connaissons pas de plus sûr, ni de plus fécond; nos pères ont semé tout ce que nous récoltons, et nos fils ne recueilleront que ce que nous semons aujourd'hui dans leur propre champ.

L'histoire religieuse est très-mal connue parmi nous. L'Église, comme la cour, a ses historiographes d'office; et la première condition pour apprendre son histoire est de lui dénier non-seulement son infaillibilité prétendue, mais sa mensongère unité. L'idée même d'orthodoxie est une fiction radicalement fausse, une prétention qui ne peut pas être fondée. Au sens qu'on attribue à ce mot, il n'y a d'orthodoxe que la vérité; mais la vérité n'est le monopole de personne, et n'a pas besoin de ce titre d'école ou de sacristie : il lui suffit de s'appeler la vérité. *Osons savoir;* rétablissons les faits,

et raisonnons sur ce qui est, non sur ce qu'une autorité quelconque a besoin de nous faire penser.

C'est dans cet esprit que nous avons entrepris l'étude suivante sur les origines des diverses Églises chrétiennes, et sur leurs transformations pendant les premiers siècles de leur existence (1).

Peut-être des âmes croyantes, mais timorées, nous reprocheront de dire la vérité sur des points délicats, d'ébranler des fictions *respectables*, et d'ajouter, pour

(1) Il est un groupe de critiques auquel ce volume ouvre une ample carrière : ce sont ceux qui ont excité contre nous certaines passions, en imprimant tantôt, que *nous ne voulons plus croire au Dieu vivant*, tantôt qu'un sermon que nous avons prêché et publié sous le titre d'*Élan vers Dieu*, est dirigé *contre* la prière; tantôt enfin que nous sommes panthéistes, tandis que l'individualisme, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus contraire au panthéisme, est notre point de départ et notre méthode. Ils peuvent continuer à nous prêter des opinions diamétralement contraires aux nôtres ; nous ne connaissons aucun moyen d'éviter d'injustes suppositions, ni d'éclairer malgré eux des esprits peu disposés à comprendre tout ce qui s'écarte de leur point de vue essentiellement étroit. Nous pouvons même dire en leur faveur, et en toute vérité, que leurs préoccupations habituelles, la légèreté de leurs appréciations et leur peu d'habitude des grands problèmes qu'ils traitent de si haut, atténuent à nos yeux leurs torts les plus graves. Nous ne les défions pas plus que nous ne les redoutons. Nous ne devons et ne pouvons tenir aucun compte de leurs accusations. Ils continueront quelque temps encore à désunir et à faire du mal, ce qui est toujours plus facile que de faire un peu de bien ; mais leurs assertions, contraires à la réalité, finiront par tomber d'elles-mêmes comme tout ce qui est faux.

notre part, au trouble des esprits. Peu nous importe. Nous respectons la sincérité et le sérieux des convictions, mais non les erreurs et les abus: notre temps a son œuvre à faire; et, dans cette œuvre de tous, chacun a sa tâche personnelle. Nous n'avons pas le droit de nous taire, et ce qui nous encourage le plus puissamment à parler, c'est une pensée qu'exprimait naguère avec éclat et profondeur un de nos amis les plus vénérés (1):

« *Le christianisme des hommes a toujours été profondément inférieur au christianisme de Dieu; les crises les plus redoutables qui ont ébranlé ou englouti le premier n'ont été pour le second qu'une renaissance et un rajeunissement.* »

(1) M. le pasteur Buisson, président du consistoire de Lyon.

ATH. COQUEREL FILS.

DES PREMIÈRES
TRANSFORMATIONS HISTORIQUES
DU CHRISTIANISME

CHAPITRE PREMIER.

LA LOI DE TRANSFORMATION APPLIQUÉE A L'HISTOIRE DES RELIGIONS.

> C'est un effet de la Providence divine de permettre sa saincte Eglise estre agitée, comme nous le voyons, de tant de troubles et d'orages, pour éveiller par ce contraste les âmes pies et les ravoir de l'oisiveté et du sommeil.
>
> (MONTAIGNE, *Essais*, l. II, ch. 15.)

I

Personne ne conteste plus l'intérêt très-vif qu'apportent de nos jours la plupart des esprits dans la discussion des questions religieuses. Ces graves problèmes, longtemps dédaignés ou perdus de vue par nos prédécesseurs et peut-être par nous-mêmes, s'imposent aujourd'hui à tous.

L'équilibre même est rompu entre les adhérents des diverses religions qui se partagent le genre humain. En Afrique, l'Islamisme a repris le cours de ses conquêtes, et reçoit dans son sein de nombreuses populations idolâtres, qu'il initie à la connaissance d'un seul Dieu. Dans l'Amérique du Nord, le protestantisme, libre

de tout lien avec l'État, divisé en sectes rivales et pleines de vie, envahit les déserts et les forêts, crée des villes populeuses, et attire à lui des émigrants nombreux, dont la plupart, dès la seconde génération, embrassent la foi de la Réforme. Il est facile de prédire de larges progrès à ces hardis pionniers de la civilisation et de la liberté religieuse, délivrés enfin du fardeau dégradant de l'esclavage.

Mais ce n'est pas dans le changement de proportion numérique entre les adeptes des diverses religions, c'est dans l'intérieur de chaque culte que le mouvement de notre époque se manifeste avec la plus grande force. Le Catholicisme ne s'était jamais affirmé avec autant d'autorité; car jamais pape, avant Pie IX, n'avait ajouté, seul et sans consulter un concile, un dogme à ceux que l'Église romaine oblige ses adhérents à croire sous peine de damnation. Mais jamais aussi l'autorité de cette Eglise n'avait été combattue avec tant d'éclat et de succès, par des penseurs aussi sérieux et aussi attentifs à distinguer l'idée religieuse qu'ils respectent, de la forme catholique dans laquelle ils ont été élevés et qu'ils combattent à outrance. Enfin la gravité de la crise politique que traverse la papauté ne peut échapper à personne.

Parmi les protestants, la lutte n'est pas moins animée entre ceux qui se rattachent le plus qu'ils peuvent au principe autoritaire, et ceux qui croient que Dieu leur parle plus directement par la voix de leur conscience que par l'Église ou la tradition, la lettre ou le dogme.

Le même débat s'agite chez les successeurs de Calvin ou de Zwingle, pour qui tous les ministres de l'Évangile sont égaux, et au sein des hiérarchies épiscopales allemande, scandinave, anglaise.

Évidemment, la question est plus profonde et plus générale que toutes les diversités de gouvernement ecclésiastique ou les nuances des *Credo* officiels.

Quelques observateurs superficiels s'imaginent peut-être, en voyant toutes les religions s'ébranler ainsi, qu'elles sont près de finir et que leur prestige est usé. Il peut en être ainsi pour telle forme spéciale du sentiment religieux, pour tel établissement ecclésiastique; mais croire que *la Religion* cessera d'être, c'est croire que l'homme cessera d'être homme.

Si les espérances des adversaires de tout culte nous paraissent mal fondées, si les inquiétudes qui troublent beaucoup d'âmes pieuses sont à nos yeux un manque de foi et une faiblesse regrettable, il reste certain cependant que la crise religieuse de notre siècle est universelle, profonde, inévitable, et qu'aucune des religions existantes n'en sortira telle qu'elle y est entrée. Chacune y perdra beaucoup ou y gagnera plus encore.

Pour tout être capable de penser, il y a intérêt, il y a obligation à se rendre compte des grands faits qui s'accomplissent dans les consciences, et auxquels la science voudrait en vain rester tout à fait étrangère. Le Catholicisme en France ne réussit plus à interdire aux simples laïcs l'étude de ces hautes et délicates questions. Le Protestantisme attribue hautement à toute âme humaine le droit sacré, l'impérieux devoir d'en juger par elle-même. A cet égard, tous les membres de l'Église aussi bien que ses ministres, la femme autant que l'homme, le peuple non moins que ses conseillers ou ses chefs, partagent la commune responsabilité. Ceux mêmes qui se déclarent étrangers ou indifférents à tout sentiment religieux, ne sont nullement désintéressés dans ce grand procès, car le monde ne leur ressemble

pas. Il s'en faut tellement, que la question religieuse est aujourd'hui mêlée à toutes les autres. L'esprit moderne la voit de loin, l'attendant au bout de toutes les avenues, prête à se poser devant lui comme un Sphynx immortel devant un nouvel Œdipe. On résout bien ou mal le problème de son siècle, mais on ne le nie pas. Le seul moyen de s'y soustraire serait de renoncer à penser, et alors même, réfugié dans une vie toute matérielle, on subirait encore les conséquences de la pensée d'autrui; on recevrait le contre-coup, peut-être redoutable, d'opinions, d'actes, qu'on n'aurait pas voulu connaître.

II

Ce qui effraie la plupart des esprits, c'est l'immensité, le vague abstrait de la science religieuse; mais ce n'est là qu'un préjugé. Pas plus en religion qu'ailleurs, il n'est permis de raisonner dans le vague et de bâtir un édifice sans lui donner des fondements solides. La théologie du moyen âge était une science sans base, dont tous les résultats étaient imposés d'avance, et qui n'avait droit de chercher et de trouver que ce qui lu était prescrit. i

Bacon enseigna à l'esprit humain la méthode expérimentale, déjà entrevue et proclamée par un illustre artiste, trop peu connu comme penseur, Bernard Palissy. Descartes prétendit en vain excepter la religion au moment même où il appliquait à toute chose la méthode scientifique. Cette exception, ce prétendu respect, qui consiste à mettre la religion à l'abri des discussions, sous prétexte qu'elle est trop sainte, est un véritable outrage, volontaire ou non, soit à la religion elle-même,

soit à l'esprit humain, ou plutôt à tous deux en même temps. De nos jours, on commence à le comprendre partout, et une science nouvelle se forme depuis peu pour appliquer à l'étude des religions diverses la méthode expérimentale et historique. Déjà on a constaté certaines analogies entre l'*histoire comparée des religions* et celle des langues; analogies qui égareront la science, si elle les exagère, mais qui, exactement observées et renfermées dans leurs limites naturelles, ont donné et donneront encore des résultats instructifs.

III

Le premier fait qui se présente, comme général et constant, dans l'étude des religions, c'est qu'elles se modifient sans cesse. On devait le supposer, puisqu'il n'est rien en ce monde qui ne change continuellement, puisque c'est une loi universelle de la nature matérielle et de la nature morale, que rien n'est immuable, excepté l'absolu (1).

Plusieurs religions, il est vrai, se sont dites absolues, et il y a encore des esprits assez peu réfléchis pour croire et pour répéter que la vraie religion est nécessairement absolue, et qu'une religion qui ne prétendrait pas l'être, ne serait pas une religion. Ces formules spécieuses n'ont, en réalité, aucun sens, et se réfutent elles-mêmes. Qu'est-ce en effet que la religion? c'est le rapport, ou si l'on veut, l'ensemble des rapports réels ou imaginaires de l'âme humaine avec la Divinité qu'elle adore; en d'autres termes, la religion est une relation

(1) *Vita Dei non fluit : stat* (Pierre Dumoulin, *de Cognit. Dei*).

de l'être fini qui s'appelle homme, avec l'être infini qu'il appelle Dieu ou Jéhovah, Jupiter, Allah ou Brahm. Or, un rapport entre l'infini et le fini, entre l'absolu et le contingent, ne peut être lui-même infini et absolu, puisque alors il ne serait pas accessible à l'être fini. Dieu est absolu, sans doute; mais la notion que nous avons de Dieu est nécessairement imparfaite, parce que nous ne sommes pas absolus. Toute pensée venue de Dieu ne peut être ni conçue par une intelligence humaine, ni traduite en langage humain, qu'en perdant le caractère de vérité absolue, et en devenant vérité relative.

D'ailleurs, ce qui est absolu ne change pas, et la preuve positive, la preuve de fait, qu'aucune religion n'est absolue, et par conséquent infaillible, c'est que toutes, sans exception, se modifient sans cesse.

C'est un fait constant, c'est une loi de l'histoire, que toute religion se transforme toujours et d'elle-même, pour répondre aux besoins spirituels de ceux qui la professent. Tant qu'une religion vit, c'est-à-dire tant qu'elle est réellement la croyance des âmes, leur manière de sentir et d'être, elle se transforme, malgré tout ce qu'on peut faire pour la maintenir immuable. Dans les religions sacerdotales, une obligation essentielle, imposée aux clergés, c'est d'empêcher que la religion ne change; et les ministres de la plupart des cultes se lient à cet égard eux-mêmes par les serments les plus solennels. Le plus souvent, cependant, c'est en eux-mêmes que s'opèrent ou se manifestent d'abord les changements devenus nécessaires.

Comme le but d'une religion est d'unir les âmes à Dieu, il suffit que les âmes espèrent s'unir à lui d'une manière plus réelle en dehors de telle Église ou de tels dogmes, pour que ni pape, ni évêque, ni prêtre, ni pas-

teur, ne puissent résister à la conscience publique; elle se fait jour malgré eux, et la religion prouve qu'elle est vivante, en se modifiant malgré ses ministres; Dieu parle contre ses prêtres et les réfute dans l'âme du peuple.

Quand une religion est morte, c'est-à-dire quand les consciences l'ont dépassée, elle ne se transforme plus. On vit, après la mort du polythéisme gréco-romain, une école de philosophie, un grand parti politique, un empereur plein de science et tout puissant, essayer de galvaniser ce grand cadavre. En vain on s'efforça d'élever les mythes payens au-dessus d'eux-mêmes, et de les ressusciter en leur prêtant, après coup, une valeur allégorique. Pour ce qui a cessé de vivre, il n'y a plus de métamorphose, et la chrysalide étouffée ne deviendra jamais un être ailé.

IV

Revenons aux transformations successives d'une religion vivante. Elles peuvent être variées à l'infini, mais il faut distinguer parmi elles deux ordres de faits opposés. Toute religion qui existe a sa raison d'être, un principe essentiel qui l'a constituée, un germe qui vit en elle. On peut même affirmer sans crainte que, comme un ensemble d'idées radicalement fausses ne peut subsister que dans l'esprit d'un insensé, toute religion contient une part de vérité, et répond à quelque chose de réel, bien ou mal compris.

Or, les modifications successives qui s'opèrent dans les religions sont nécessairement conformes ou contraires à leur principe générateur, et conformes ou contraires à ce qu'elles ont de fondé. Une religion peut changer en se développant conformément à son principe et à la

réalité des choses; elle est alors en plein progrès. Elle peut aussi varier en s'écartant de son principe essentiel et de ce qu'elle avait de vrai; alors elle déchoit et se nuit à elle-même. Mais ce n'est pas tout; les questions religieuses et la situation des esprits sont si complexes, que la même transformation religieuse peut présenter ce double caractère et renfermer à la fois des éléments d'épuration et de décadence; non, sans doute, en parfait équilibre, mais en telle proportion qu'il serait peu exact de ne voir dans la forme nouvelle d'une ancienne religion qu'un recul ou un progrès. Il existe une si prodigieuse fécondité et une variété si riche d'idées et de sentiments dans la vaste sphère de la religion, qu'une croyance peut différer d'une autre sans être absolument vraie ou fausse, et mériter d'être étudiée et respectée pour les aperçus nouveaux, pour la nouvelle façon d'être et de sentir qu'elle apporte au trésor commun des vérités et des vertus dont se nourrit l'humanité.

Voilà pourquoi, voulant être historien et non sectaire, et désirant appliquer la méthode expérimentale et historique à la religion chrétienne, nous n'avons intitulé notre étude ni histoire des *déviations* du christianisme, ni histoire de ses *développements* ou de ses progrès, et nous avons préféré le mot de *transformation*, qui est réellement scientifique, parce qu'il ne préjuge rien et constate seulement le fait. A nos yeux, le Catholicisme, l'Église grecque ou russe, le Protestantisme, sont trois transformations du christianisme primitif. Si chacune essaye de nous prouver qu'elle en est un développement légitime, nous pourrons discuter avec elle ce point qui reste à examiner; mais si l'une des trois prétend être le christianisme primitif, nous lui prouverons

facilement qu'elle se trompe ou veut nous tromper.

L'histoire des transformations d'une religion quelconque serait intéressante et instructive; celle des modifications successives de notre propre religion est d'un bien plus grand intérêt pour nous. Dans un temps de crise, où chacun est appelé malgré lui à prendre parti en quelque manière, cette étude est un devoir pour tout esprit sérieux et sincère.

En France, rien n'est plus généralement inconnu que l'histoire du christianisme. L'Église catholique, se prétendant immuable, se trouve par cette prétention seule en dehors de l'histoire et des conditions essentielles de toute science sérieuse. L'orthodoxie protestante n'est guère mieux placée pour voir les faits tels qu'ils sont; elle les présente sous le faux jour que projette sur le passé, comme sur toute chose, une doctrine exclusive. Voltaire et son école ont écrit l'histoire de l'Église sans vouloir et sans pouvoir la comprendre. Pour *écraser l'infâme* tout était bon; Voltaire prenait de toutes mains ce qui pouvait servir au triomphe de sa cause. Montesquieu l'a justement accusé d'écrire l'histoire, comme un moine, *pour la gloire de son couvent*. La France n'a pas une sérieuse et véridique histoire de l'Église. Sans entreprendre une si immense tâche, essayons de voir les faits les plus essentiels dans leur diversité et leur spontanéité, tels qu'ils se présentent, chacun avec son caractère propre; gardons-nous de l'esprit de système, qui rapporte toute chose à une idée préconçue; préférons de beaucoup l'inconvénient inévitable de ne pas tout expliquer, au tort inexcusable d'altérer les faits pour les faire entrer dans un cadre de convention; et sans renoncer à notre droit d'avoir des convictions à nous, maintenons

fermement au-dessus de ce droit même, la prérogative souveraine et sacrée de la vérité.

Il est impossible de rien comprendre aux transformations d'une religion, si l'on ne connaît bien son point de départ ; nous consacrerons à ce sujet, grave entre tous, un chapitre intitulé *le christianisme de Jésus-Christ*. Mais on n'a compris une religion que quand on s'est rendu compte de ce qui l'a précédée, quand on peut la comparer à ses antécédents, et voir en quoi elle ressemble à tel ou tel d'entre eux, et en quoi elle diffère de chacun ou de tous. Ce sera l'objet de l'exposé rapide, mais indispensable, que nous essayons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

AVANT LE CHRISTIANISME.

Ce Dieu que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce.

(Saint Paul à Athènes, *Actes*, 17, 23.)

I

Il est des religions dont l'origine parfaitement connue doit être attribuée à tel ou tel peuple, ou même à un personnage historique, à quelque individualité puissante dont elle a gardé l'empreinte; mais nul n'a créé la Religion dans le sens le plus général et le plus élevé de ce mot. Le sentiment religieux est une des facultés essentielles de notre âme, comme le sens du vrai ou celui du beau, comme la conscience morale ou le besoin d'affection. Il y a en l'homme quelque chose qui aspire à l'infini. Il se sent une affinité secrète avec l'Être absolu, et ce sentiment se développe à mesure qu'il découvre combien son propre être est étroitement borné. Ce contraste entre les limites de notre nature et les grandeurs divines, ce contraste plus ou moins nettement conçu et la dépendance où l'homme se trouve par rapport à des forces ignorées mais supérieures à lui, le besoin qu'il éprouve de deviner sa propre origine et, plus encore, de prévoir son propre avenir, enfin le spec-

tacle solennel des splendeurs et des merveilles de la nature, tout le porte à chercher Dieu. L'homme déifie et adore la première chose venue, plutôt que de renoncer à adorer.

Comme il n'est aucune de nos facultés ni de l'esprit ni du cœur qui par moment ne se sente limitée et n'en souffre, l'aspiration vers l'infini, le besoin de secouer d'importunes entraves leur sont communs à toutes ; aussi le sentiment religieux a-t-il son siége au centre même de notre être moral, et, si l'on peut parler ainsi, à la racine de toutes nos facultés. De là résulte que s'il se développe sainement il ennoblit tout, il pousse en avant et en haut tout ce qu'il trouve en nous, il devient l'âme de tous les progrès ; rien n'est plus faux que la notion très-répandue d'après laquelle la Religion serait l'ennemie du progrès et comprimerait le libre essor des forces humaines. Elle est au contraire la plus grande puissance d'expansion qu'il y ait au monde.

Mais, précisément parce qu'il en est ainsi, le sentiment religieux ne peut se pervertir sans fausser et dépraver l'âme tout entière. C'est au nom de la Religion dénaturée et viciée qu'ont été commises les plus atroces cruautés, les plus odieuses perfidies, les actes les plus révoltants d'impudeur. La Religion détournée de son but et pour ainsi dire prise à rebours a servi de sanction à tout ce que la servilité eut jamais de plus abject et la tyrannie de plus détestable.

II

Ceux qui, épouvantés de tous les maux conseillés ou approuvés par des religions infâmes, ont pris le parti de vivre sans religion et prêchent l'athéisme sont aussi

peu sensés que s'ils renonçaient à la parole parce que l'humanité, depuis le commencement du monde, n'a pas cessé de mentir et de séduire. Les catastrophes, les dangers terribles auxquels nous nous exposons tous, en faisant usage de la force prodigieuse qui résulte du développement de la vapeur, n'empêchent aucun homme raisonnable de confier à une locomotive sa propre vie et celle des personnes qu'il aime le plus. Il n'y a rien de moins philosophique et de moins sage que de supprimer l'usage pour prévenir l'abus. C'est l'erreur des moines à l'égard du monde, comme celle des athées réels ou prétendus à l'égard de la Religion, L'homme bien équilibré n'est ni moine ni athée, il est religieux et il ne s'exile pas du sein de la société ; il ne renonce ni aux hommes ni à Dieu.

A vrai dire, nous doutons un peu qu'il ait jamais existé d'athée véritable. Parce qu'on hait les prêtres, ce qui très-souvent est juste, on s'en prend à Dieu, ce qui est souverainement déraisonnable ; et ne pouvant rien contre lui, on le nie. On croit supprimer l'influence souvent pernicieuse des clergés en méconnaissant l'action de Dieu sur les âmes, mais ce calcul est faux. Beaucoup de savants prétendent aujourd'hui que les Bouddhistes, plus nombreux que les sectateurs d'aucune autre religion, n'ont point de Dieu ; mais l'athéisme ne les empêche nullement d'être opprimés et exploités par une immense multitude de moines et de prêtres. D'ailleurs il est impossible à l'âme humaine de nier l'infini qui la presse et l'entoure de toute part ; elle s'efforce en vain d'y échapper. Au XVI^e^ siècle, une Catherine de Médicis, digne élève du scepticisme florentin, pouvait n'être ni catholique, ni protestante, ni chrétienne, mais à condition de s'en dédommager avec les prétendues sciences

occultes et de se faire la dupe des astrologues; parmi nous, bien des gens de peu de foi religieuse croient au magnétisme animal, consultent les esprits frappeurs ou les tables tournantes, et la confiance qu'ils se vantent de refuser aux ministres de tous les cultes ils la donnent aux médiums et aux somnambules.

Du reste, l'athéisme de quelques-uns serait pleinement démontré, qu'il ne prouverait pas plus contre la Religion universelle que la cécité de quelques infortunés ne prouve contre la lumière. Toutes les anomalies sont dans la nature. L'élément religieux peut manquer à une âme comme tel ou tel des membres de notre corps à un individu incomplet. D'ailleurs le rôle de l'éducation dans le développement de notre être moral est d'une importance telle qu'il est difficile de l'exagérer. Toutes les forces de notre âme comme celles du corps ne se forment que par l'exercice. L'éducation a tué le sens religieux dans bien des esprits; et cela, de deux manières : chez les uns, il a péri par atrophie, par le défaut absolu de nourriture; chez les autres, il a été détruit par l'excès de pratiques et de formules dont on l'a saturé et accablé. Si l'on fait quelque part des athées, c'est au couvent. Voltaire adolescent eut les Jésuites pour maîtres, et les fils des personnes outrées dans leur austérité et leur piété deviennent le plus souvent des libertins. Il est inévitable que la sécheresse théologique et le rigorisme affecté d'une Maintenon amènent sinon une régence, un Louis XV et des roués, au moins une réaction immorale et irréligieuse. Grande et sévère leçon que nous donne l'histoire, et dont nous sommes tenus de profiter ! L'exagération du vrai n'est autre chose que le faux. On peut dépasser le but même en morale, on peut révolter les consciences

droites contre un Dieu infidèlement représenté, on peut éteindre chez les hommes la glorieuse soif du ciel et de l'infini, en les abreuvant à satiété, fût-ce des vérités les plus pures et les plus belles.

III

C'est selon l'état des âmes, selon la nature et l'intensité de leurs aspirations vers l'infini, que se modifient les religions diverses. Si la Religion universelle est le rapport de l'âme humaine avec l'infini, chaque religion particulière est ce rapport, tel que l'a conçu et exprimé tel peuple, telle société ou tel fondateur. Il en est qui se sont constituées comme les langues diverses, sans auteur connu, sans la volonté déterminée de personne, œuvres collectives et anonymes auxquelles tous ont pris quelque part. Ailleurs surgit un homme de génie ou de foi, qui partage et comprend les besoins des âmes de son temps et leur donne satisfaction. Mais jamais son œuvre ne reste identique à elle-même ; s'il est trop avancé pour son siècle, ses successeurs reculent nécessairement vers une forme moins élevée et plus généralement acceptable ; si, au contraire, le créateur d'une religion se trouve à peu près au même niveau que son siècle, il est bientôt dépassé.

Quand un peuple s'est développé d'une manière suivie et harmonique, il offre le beau spectacle d'une religion qui d'informe et grossière s'est épurée et ennoblie par degrés, en suivant la même marche que la civilisation et la culture morale de ses sectateurs. Telle est l'histoire, aussi attrayante qu'instructive de la religion qui précéda le Christianisme chez la grande majorité

des peuples civilisés, le polythéisme de la Grèce (1).

L'histoire a constaté, en remontant par un effort heureux et hardi au delà des temps qu'on appelle d'ordinaire historiques, les origines de ce polythéisme. Les Aryas, qui vinrent de l'Inde se fixer sur les côtes de la Grèce, n'adoraient encore que les forces de la nature et ses phénomènes les plus éclatants ou les plus effrayants. Le tonnerre et la foudre, la lumière et le feu, l'eau et la tempête ont été les premiers dieux de bien des peuples; et cela devait être, non-seulement parce que le milieu où il vit occupe avant tout l'attention de l'homme, mais parce qu'il se sent bientôt petit et dépendant au milieu des convulsions de la nature; c'est d'elles qu'il reçoit la première impression de sa propre faiblesse et de la grandeur de ce qui n'est pas lui. Les Indous venus en Grèce adoraient, entre autres divinités météorologiques, un Dieu réparateur, qu'ils appelaient *la Gloire de l'Air* (Hèraklès) parce qu'il représentait le beau temps après l'orage. C'était lui qui rendait au ciel obscurci la sérénité et l'éclat, et qui chassait les nuages noirs dans l'antre ténébreux des Dieux malfaisants.

Peu à peu la Grèce naissante devint ce peuple d'élite, cette brillante et charmante race d'artistes que nous connaissons tous. Éprise de l'idéal humain qu'elle pour-

(1) Alfred Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique.* — Nous ne nous occuperons pas ici des religions professées par les Indous, les Germains, les Parthes; elles n'ont eu aucune action directe sur le Christianisme à son origine et aucune part au mouvement général des esprits dans le temps où se forma l'Église. Si les religions de l'Inde ont exercé alors quelque influence très-indirecte, c'est seulement par l'intermédiaire du polythéisme ou de la philosophie des Grecs et des Romains.

suivit en toutes choses, elle changea par degrés ses Dieux atmosphériques en hommes. Elle les revêtit des formes humaines les plus pures et les plus nobles ; et leur prêta des aventures, souvent immorales, mais humaines. La *Gloire de l'Air* devint l'Hercule classique, le dompteur de monstres ; les noirs nuages furent tantôt les bêtes féroces dont il purgea la terre, tantôt les vaches nourricières que le héros dérobait à Cacus.

On divinisa ainsi l'harmonie des forces dans le corps humain, la vigueur et la souplesse des muscles, l'intrépidité, la victoire d'un homme robuste et hardi sur des êtres plus grands et plus forts que lui, le triomphe de l'homme sur la brute. Le premier sens du nom d'Héraklès fut oublié.

Cependant un temps vint où, cultivée par ses poëtes, ses historiens et ses philosophes, la noble race des Hellènes ne se contenta plus d'adorer la vigueur physique. Alors surgit un mythe nouveau. Ce même Hercule fut représenté, non plus combattant l'hydre de Lerne ou le lion de Némée, mais assis à l'embranchement de deux routes, celles du bien et du mal, écoutant les avertissements de la sagesse et les séductions de la volupté et se décidant héroïquement pour la vertu malgré tous les attraits du vice.

On voit ici un même type se métamorphoser à mesure que l'exige le niveau plus élevé des esprits ; Hercule ne fut d'abord qu'une de ces forces aveugles de la nature devant lesquelles l'homme est contraint de s'incliner parce qu'elles ne dépendent nullement de lui, tandis que dans une large mesure sa joie, son repos, sa vie même dépendent d'elles ; cette simple dépendance fut chez les Hellènes la première nourriture du sentiment religieux et lui suffit pendant longtemps. Mais en-

suite l'homme, sa force matérielle et généreuse, l'équilibre de ses facultés, sa bravoure parurent à l'instinct religieux ce qu'il y a de plus divin. Enfin la force morale, la victoire du héros sur lui-même, plus difficile et plus méritoire que ses plus rudes travaux, resta seule digne des hommages religieux d'un peuple qui entendait retentir en lui, avec une autorité inconnue, mais déjà souveraine, la voie divine de la conscience.

Là finit le polythéisme ; c'était le plus haut degré où pouvait atteindre une religion de la nature. Ces trois degrés étant parcourus, les forces extérieures, la force matérielle de l'homme, et la force morale ou vertu, tout était dit pour le polythéisme grec. Il avait fourni au monde la part de vérité qu'il pouvait donner ; et son œuvre achevée, il était mort. En vain, on imita de mille manières le mythe moral d'Hercule ; en vain, on s'efforça laborieusement de donner à toute la mythologie grecque un sens symbolique ; il se trouva que cette œuvre posthume, cet enfant de la science et du calcul était mort-né, malgré tout le savoir et l'esprit de ses créateurs.

Mais jusqu'à cette stérile tentative, il est facile de voir que le polythéisme avait suivi dans ses développements une marche progressive ; et que sous sa troisième forme, il se trouva moins éloigné de la vérité et du Christianisme que sous les deux premières.

Il semble impie, nous ne l'ignorons pas, à bien des personnes d'admettre que le Christianisme n'est pas tombé du ciel comme un aérolithe, et qu'il a profité d'une longue préparation historique ou providentielle. C'est là une puérilité. Si la parole de Jésus était tombée sur un sol fermé, elle serait demeurée inerte et inféconde comme les pierres qui viennent des bolides ou des volcans lunaires. Le champ était labouré avant que

parût le semeur. Le Christianisme, quelque grand et vrai qu'il soit, n'aurait pas trouvé d'adhérents si les âmes n'avaient été capables d'en sentir le prix.

IV

Parmi les païens, un autre développement parallèle à celui de la religion et plus avancé encore, avait abouti à des résultats de même nature. La philosophie avait éclairé et même mûri les esprits. On se borne souvent sur ce sujet à reconnaître que les religions et les philosophies antiques s'étaient usées et réfutées réciproquement, en sorte que l'esprit humain, quand vint Jésus, avait reconnu sa propre incompétence et souffrait du vide où il se trouvait plongé, autant que de la profonde lassitude qui le dévorait. C'est trop peu dire. Incomplète et fausse, cette vue superficielle des choses ne rend pas justice à la pensée antique et à la conscience du monde payen. La philosophie grecque avait fait, avant Jésus-Christ, des conquêtes positives, impérissables, dont l'humanité a hérité et que rien ne lui ravira.

Elle s'était perdue longtemps dans de vaines spéculations cosmologiques ; mais après avoir perdu sa peine à discuter longtemps si tout est sorti de l'eau et si l'univers a la forme d'un cylindre ou celle d'un cône, la pensée hellénique finit par se replier sur elle-même. L'homme voulut se connaître. Socrate donna en ce sens à ses contemporains une impulsion puissante, une direction féconde qui n'a jamais été abandonnée. Après lui, les systèmes si divers de Platon et d'Aristote, par leur opposition même, éveillèrent plus encore en

l'homme ce sentiment qui le porte à se distinguer de l'univers et à rentrer en soi. Ce fut une vérité généralement admise que *le sujet doit se suffire à lui-même.* Zénon et Épicure firent un pas de plus : la recherche du souverain bien, de la destinée humaine, du but de la vie, absorba leur attention. La vie morale, la vie intérieure, la haute idée d'une tâche à remplir sur la terre, commencèrent à occuper les esprits et à élever les consciences. Malgré l'orgueilleuse dureté de leur morale, les stoïciens aspirèrent à un noble idéal de vertu et subordonnèrent toutes choses à la raison. Si l'école d'Épicure se perdit dans les voluptés, ses chefs avaient mieux valu qu'elle ; ils avaient contribué à l'éducation de la conscience, en l'isolant des circonstances extérieures, et en enseignant à l'homme qu'il doit chercher son bonheur en lui-même, indépendamment des circonstances matérielles. Le scepticisme lui-même fut utile, en ce qu'il fit sentir tout ce qu'avaient de partiel et de borné ces essais avortés de spiritualisme pratique ; il déblaya la voie et fit désirer une doctrine plus large, un point de vue plus haut. Si l'éclectisme enfin ne fonda rien, il sauva des débris des systèmes antérieurs maintes précieuses vérités, maints préceptes admirables. Le digne et ferme Épictète, Cicéron, le plus répandu et le plus éloquent de tous les philosophes au siècle qui précéda Jésus, plus tard Marc-Aurèle, le philosophe devenu maître du monde, ne franchirent pas le seuil de la religion chrétienne ; mais on serait injuste si l'on niait que plus d'une fois ils montèrent les premiers degrés du sanctuaire. Quand Cicéron, par exemple, déclarait que la meilleure preuve de l'existence de Dieu c'est ce fait que l'universalité des hommes s'accorde à y croire, était-il encore bien loin d'entrevoir cette

vérité suprême que Dieu est en chacun de nous ? Quand il découvrait en l'homme des notions innées de devoir et de morale, n'approchait-il pas de la grande notion chrétienne de la conscience? Ainsi se forma dans les âmes une morale naturelle, et même une théologie naturelle qui n'étaient pas encore le christianisme et n'en pouvaient tenir lieu, mais qui le faisaient désirer et disposaient une multitude d'hommes à en saluer l'avénement.

Une sorte d'alliance s'établit, peu avant notre ère, entre cette philosophie élevée et la religion populaire qui se transforma en quelque mesure, pour répondre à des besoins religieux et moraux plus purs que ceux des siècles précédents. On laissa au vulgaire profane le culte public des dieux de l'Olympe; ce qu'avait de plus vivant, de plus respectable, l'antique polythéisme se réfugia dans *les Mystères*. Ces fêtes, interdites à tout ce qui n'était pas initié, étaient tenues secrètes avec une intolérance cruelle et sanguinaire, qui, maintes fois, a servi de prétexte ou d'instrument aux vengeances publiques et aux haines privées, comme il arriva souvent depuis au tribunal du Saint-Office et de l'Inquisition. La plupart des Mystères étaient une sorte de représentation dramatique où des doctrines philosophiques et religieuses étaient mises en action par des personnages vivants ou figurées par des rites et des processions symboliques. Les initiés s'y préparaient longtemps à l'avance par plusieurs degrés de purifications, les unes physiques, les autres morales. Il paraît que la partie essentielle des mystères d'Eleusis était un drame en plusieurs journées où la fable de Cérès et Proserpine, (Deméter et Perséphoné) servait de voile à la doctrine de l'Immortalité ou de la Résurrection. Proserpine

enlevée par le dieu des Enfers et cherchée en vain par sa mère dans le monde entier, avait été réclamée à la fois par Pluton, son mari, et par Cérès, devant le tribunal de Jupiter. Le père des dieux et des hommes décida qu'elle passerait six mois de l'année sous la terre, et six mois à la lumière du jour. Cette fable était considérée comme un double symbole. Elle rappelait le blé des semailles qui, pour un temps, reste enseveli dans le sol et paraît mort, mais qui finit par sortir de terre, plein de vie et de fécondité ; elle rappelait en même temps l'âme humaine qui ne disparaît de ce monde par la mort, que pour naître à une vie supérieure. Ces doctrines, chantées dans des hymnes symboliques, donnaient carrière à quelques-unes des plus hautes espérances et des plus nobles aspirations de l'humanité. On aime à entendre Plutarque consoler sa femme après la mort de leur fille, en lui rappelant les belles croyances qu'elle a apprises dans les mystères de Bacchus et d'après lesquelles l'âme des morts conserve le pouvoir de sentir, et même éprouve une espèce de délivrance, en échappant aux liens de la matière. Il ajoute que si cette âme est pure et élevée, elle s'accoutume à un état plus parfait, tandis que dans le cas contraire, elle rentre par des naissances successives dans plusieurs corps humains.

Ces touchantes pensées, qui approchent de quelques-uns des plus beaux enseignements du christianisme, furent la plus pure et la dernière lueur que jeta sur le monde, avant de s'éteindre, le paganisme expirant. Mais elles n'étaient que le privilége des initiés et d'une élite morale peu nombreuse ; les masses populaires ne s'élevaient pas à cette hauteur. Les formes religieuses, généralement connues et pratiquées, étaient dépassées

et condamnées par l'esprit public. L'incrédulité était de plus en plus répandue. Un historien (1) a dit avec raison que toutes les formes de culte étaient considérées par le peuple comme également vraies, par les gens instruits comme également fausses et par les magistrats comme également utiles. Les chefs profondément incrédules de la société romaine rendaient au culte officiel ces hommages hypocrites et intéressés dont le peuple n'est jamais dupe, et qui avilissent à ses yeux ceux qui le gouvernent sans relever dans son esprit les dieux auxquels il ne croit plus. On a rapproché à bon droit le mot dédaigneux de Ponce-Pilate à Jésus : *Qu'est-ce que la vérité?* du cri désespéré de Brutus sur le champ de bataille de Philippes : *Vertu, tu n'es qu'un nom* (2) ! Mais ces deux paroles fameuses ont servi de thème à bien des déclamations mal fondées.

En beaucoup d'âmes, l'incrédulité était l'effet et le symptôme du besoin très-vif d'une foi plus élevée. Porphyre lui-même peint ses contemporains comme éprouvant de profonds besoins religieux. Tous les cultes païens étaient venus tour à tour se confondre et s'associer avec le culte antique de Rome, déjà transformé depuis longtemps par son contact avec le polythéisme grec, où il s'était à demi-absorbé. Les rites les plus divers et les fables les plus incohérentes, les dieux les plus primitifs et les cultes les plus compliqués, tout avait été essayé à Rome. Chacun avait eu son jour de vogue et de nouveauté, mais tout s'était perdu dans un même gouffre de

(1) Gibbon, *Hist.*, t. II, ch. I.

(2) Emprunté par lui à l'*Hercule furieux* d'Euripide (Dion Cassius, l. 47).

désappointement, de lassitude et de dégoût. De là un désespoir qui n'était pas toujours sans grandeur et sans dignité, mais qui, quelquefois, s'égarait dans les plus absurdes et les plus dégradantes superstitions. L'homme commençait à se sentir responsable, moral, né pour croire le vrai et pratiquer le bien. Mais la foi manquait; jamais époque ne fut plus désolée par les guerres étrangères et civiles, les assassinats politiques et les proscriptions en masse, que celle de Marius, de Sylla, de César, d'Octave, monstres gorgés de sang qui sacrifiaient à leur exécrable ambition des hécatombes humaines. Jamais les mœurs n'avaient été si généralement corrompues et dépravées. Les crimes des temps modernes pâlissent devant les usures éhontées, les débauches sans nom et les fureurs cruelles des Romains illustres de tous les partis : Brutus ne valait pas mieux que César (1). Au milieu de tant d'horreurs, le trouble profond des consciences cherchait en vain un apaisement dans les symboles et les cérémonies les plus étranges. En vain on multiplia, on varia, on raffina les crimes sacrés; en vain on immola des victimes de choix, et même des victimes humaines; en vain, pour honorer les dieux et pour venger les consciences, on outragea la nature et on blasphéma Dieu par les plus exécrables hommages. Rien ne guérit, rien ne calma les consciences. Même lorsque l'adorateur, couché sans vêtements sous

(1) Cicéron (*Lettres à Atticus*, V. 21, VI, 1 et 2) a raconté les effroyables exactions de Brutus, surtout à Salamis, dans l'île de Chypre. A la suite d'un prêt énormément usuraire (48 pour 100) que Brutus avait fait à cette ville, cinq des sénateurs de Salamis moururent de faim dans le palais où l'agent de Brutus prétendait les tenir tous enfermés jusqu'à ce qu'ils eussent payé une somme qu'ils ne possédaient pas (un million environ).

le crible de l'immonde taurobole, était arrosé tout entier du sang d'un taureau égorgé au-dessus de lui, cette somptueuse horreur ne guérissait pas la plaie secrète de son âme. On espérait apaiser Dieu, et l'on n'apaisait pas sa conscience.

Ce même Plutarque, dont nous avons cité les belles paroles sur l'immortalité, a écrit un traité singulier et profondément instructif, intitulé, non comme on le traduit d'ordinaire *de la superstition,* mais de la *terreur religieuse* (1). C'est ainsi qu'il appelle un état malsain de l'âme, une sorte de maladie morale qui était commune en son temps. On voit dans ce sombre livre combien les tristes victimes de ce mal étaient cruellement tourmentées par des craintes incessantes. Convaincus qu'ils avaient attiré sur eux la colère d'en haut, ces infortunés ne doutaient pas que les dieux n'eussent le pouvoir et la volonté implacable de les torturer, d'abord pendant leur vie, et plus encore après leur mort. Ils rencontraient sans cesse et partout mille présages funestes, mille indices épouvantables de la vengeance toujours imminente et toujours insatiable de leurs invisibles mais tout-puissants ennemis. Aussi Plutarque s'écrie à leur sujet : « Tout en eux dément ce mot de Pythagore, qu'en nous approchant des dieux nous devenons meilleurs ; c'est alors, qu'ils sont les plus misérables et les plus pervertis. » Les malheureux en qui le sens religieux et le sens moral s'étaient ainsi dénaturés, croyaient qu'il fallait du sang pour laver leurs forfaits réels ou imaginaires ; ils offraient d'horribles sacrifices, comme celui de la poule noire (encore imité de nos jours par les femmes algériennes et même par certains paysans français en France). Le pauvre animal était torturé le plus

(1) Δεισιδαιμονεία.

cruellement possible pour détourner sur lui et satisfaire à ses dépens la malveillance divine. L'adorateur jetait ensuite par-dessus sa tête, sans regarder en arrière, dans la mer ou une eau courante (1), et à leur défaut dans certains espaces réservés au coin des carrefours, les cendres de la victime et tout ce qui avait servi au hideux sacrifice. Si un homme ou un être vivant, quel qu'il fût, mettait le pied sur ces objets souillés de la faute d'autrui, il se trouvait, par une substitution mystérieuse, chargé des crimes qu'on avait voulu expier et exposé à tout le courroux du ciel et de l'enfer (2). Mais ce lugubre cérémonial, qui peut-être, avait tranquillisé les cœurs en d'autres temps, avait perdu son efficace, et rien ne rendait le repos aux âmes troublées.

Personne n'ignore que les circonstances politiques favorisèrent la diffusion du christianisme : l'unité romaine était partout établie, les communications avaient acquis un degré inouï de sûreté et de vitesse. Sur mer, la piraterie était détruite ; et sur terre, tous les pays reliés entre eux et traversés par des routes si admirables, qu'il en reste encore des vestiges considérables après dix, quinze siècles d'abandon. La domination de Rome était plus étendue que jamais ; mais sa décadence s'annonçait déjà par la chute des deux plus nobles attributs de la civilisation gréco-romaine, la liberté irrévocablement perdue, et l'art dont le déclin ne pouvait tarder (3). La paix régnait entre tous les peu-

(1) *Fer cineres, Amarylli, foras, rivoque fluenti*
Transque caput jace ; ne respexeris.
(VIRGILE, *Egl.* VIII.)

(2) Marcher sur les restes d'un sacrifice expiatoire c'était *purgamentum in trivio calcare.*

(3) Hase, *Leben Jesu*, 42.

ples. Or, ce ne pouvait être qu'une époque d'apaisement général qui permettrait aux nations longtemps ennemies d'écouter une doctrine de fraternité universelle et de pardon. Il y a plus, les Romains en substituant leur législation unique aux coutumes diverses, aux mœurs caractéristiques des nationalités vaincues, avaient forcément amené les hommes à sentir peu à peu ce qui les rapprochait les uns des autres, à apprécier de plus en plus ce qui leur était commun. Le Grec était moins purement Grec, le Scythe moins barbare, et le Juif, surtout hors de la Palestine, moins exclusif dans son orgueil de fils d'Abraham.

V

L'état des esprits parmi les Israélites (1) n'était pas moins digne de remarque. Pendant longtemps ce peuple singulier, ennemi de tous les autres, haï et méprisé par eux, avait cru fermement à deux idées contradictoires sans s'apercevoir de ce qu'elles avaient d'inconciliable ; c'était d'un côté une ferme croyance au Dieu unique, au Dieu saint, seul Créateur et Maître du monde, qui avait fait naître d'un seul couple tout le genre humain, et de qui seul dépendait absolument la destinée de tous les hommes et de tous les peuples. C'était en même temps la pleine conviction que ce Dieu de tous était le Dieu particulier du seul peuple d'Israël, lié de telle sorte par une alliance conclue avec le chef de la race des Hébreux, qu'il était tenu d'aimer cette seule nation et de la protéger contre toutes les autres.

(1) Michel Nicolas, *Études critiques sur la Bible, A.-T.* — Le même, *Doctrines religieuses des Juifs.*

Nous ne pouvons qu'indiquer ici les transformations successives de la religion des enfants d'Abraham. On est bien loin de la vérité quand, sur la foi des orthodoxies israélite ou chrétienne, on se figure que cette religion a peu varié, et n'a changé que de rites et de formes, depuis les sacrifices offerts par les patriarches, sous les chênes de Mamré, jusqu'aux fêtes du temple d'Hérode, où Jésus enseigna. C'est à tort que l'on prend pour synonymes les noms successifs d'Hébreux, d'Israélites et de Juifs.

Les Hébreux avaient une religion primitive d'une grande simplicité, et adoraient Dieu sous le nom d'Elohim, nom pluriel qui signifie *puissants.*

Avec Abraham et son petit-fils Jacob, surnommé Israël, cette religion prit le caractère, très-élevé et efficace, d'une alliance entre Jéhovah (*celui qui est*) et les fils d'Abraham, qui se constituèrent en nation sous le nom d'Israélites. Dès lors s'établit un double courant; longtemps encore le culte d'Elohim, qui n'excluait nullement les images symboliques d'animaux ou d'hommes comme représentant les forces divines, fut célébré surtout sur les *hauts-lieux*; mais le culte plus spiritualiste de Jéhovah, qui proscrivait toute image de l'Être invisible et infini, lutta avec un succès croissant contre les tendances élohistes du peuple, lesquelles dégénéraient souvent en idolâtrie,

Moïse organisa la religion jéhoviste en même temps que la vie civile et nationale sous le nom unique de la *Loi.* L'idée de l'Être absolu remplaça l'attribut impersonnel et vague de la puissance. Le mosaïsme fut une religion de détail et de formes, règlementant toutes choses dans la vie et dans la piété. David, le poëte couronné, et Salomon, le prince de la paix et de la magnificence,

établirent le culte sur un pied splendide et officiel.

Cependant, depuis Samuel, des écoles de prophètes formaient des *hommes de Dieu*, qui entretenaient dans la nation le souvenir de son alliance avec Jéhovah, et des devoirs qui en découlaient pour tout Israélite. Tantôt en corps, tantôt isolés, les prophètes restaurèrent sans cesse la notion de la mission théocratique d'Israël, résistèrent avec intrépidité à la multitude, aux rois, surtout aux prêtres, et prêchèrent au nom de Dieu une morale et une piété très-pures, en un langage admirable de mouvement oratoire et de haute poésie.

La déportation d'Israël en Assyrie ouvrit une ère nouvelle. L'orgueil national étant humilié et le culte cérémonial devenu impossible, les synagogues s'établirent, c'est-à-dire qu'on s'assembla pour prier ensemble, méditer l'Écriture Sainte et chanter des psaumes. Un culte spirituel et intime commença ainsi à remplacer les sacrifices (1).

Les Juifs, c'est-à-dire les déportés qui rentrèrent dans leur patrie, et qui réorganisèrent le royaume de Juda, y revinrent pénétrés de notions orientales. Leurs aïeux avaient été matérialistes; ils virent au contraire en toutes choses l'intervention des esprits (anges ou démons). L'idolâtrie et le culte d'Elohim avaient cessé tous deux.

De plus en plus, l'idée dominante devint l'attente d'une restauration nationale qui renouvellerait la théocratie antique des David ou des Salomon, mais en l'étendant au monde entier, sous le règne d'un héritier des rois Juifs, nommé par avance *Oint de Jéhovah* ou

(1) Ce culte austère et sans symboles, auquel Jésus et les Apôtres prirent une part active, est encore celui des Églises Réformées.

Messie. Seul entre les peuples anciens, Israël avait eu de bonne heure l'idée, l'intuition d'une philosophie de l'histoire. Il se crut providentiellement prédestiné à conquérir, convertir et gouverner le genre humain, et rattacha à la réalisation de ses espérances nationales l'accomplissement de toutes choses et la fin du monde.

Au siècle d'Auguste, cette race exclusive, qui avait voulu vivre isolée du reste du monde, croyait plus fermement que jamais en Jéhovah, mais se trouvait mêlée, malgré elle, au mouvement général et entraînée avec le reste du genre humain, par la marche irrésistible des événements.

Placé en Asie, mais très-près de l'Afrique et de l'Europe, à l'extrémité de cette Méditerranée qu'on a appelée le grand chemin de l'histoire ancienne, ce petit peuple avait été trois fois subjugué par des races étrangères. D'abord par les Assyriens qui avaient déporté un grand nombre de Juifs dans les vastes plaines de l'Orient; puis par Alexandre le Grand et les Séleucides, qui par droit de conquête, initièrent Israël à la civilisation grecque; enfin, depuis Pompée, par les Romains, dont le joug insolent et dur irrita au plus haut degré l'immense orgueil des vaincus. Mêlé ainsi au grand courant de l'histoire, le Judaïsme se divisa en deux branches, celle de Palestine et celle qu'on appelait la *Dispersion*. Dans leur propre pays, se pressant autour du temple unique et de l'unique autel, les Israélites purs se raidirent avec passion contre tout ce qui venait de l'étranger. Leurs rabbins, dans leurs innombrables écrits, maudissaient l'Israélite assez infidèle pour apprendre le grec ou pour l'enseigner à son fils. Des sectes se formèrent, et quelque différentes qu'elles fussent, elles avaient pour principe commun l'amour de l'or-

thodoxie et la prétention de conserver les mœurs et les idées de leurs pères.

Mais l'acharnement désespéré avec lequel Israël se rattachait à ses vieilles lois au milieu d'un monde qui se transformait, n'est qu'un des symptômes du mal mortel dont souffrait le Judaïsme. Il avait conscience, malgré lui, de la contradiction devenue manifeste entre l'universalisme de sa religion, quant à son Dieu, et le particularisme de cette même religion, quant au monopole du peuple élu.

Les Sadducéens, sorte de secte épicurienne et matérialiste, niaient l'immortalité et l'âme elle-même, comme des croyances étrangères au mosaïsme antique. Les Pharisiens ou *séparés*, exagéraient avec un âpre fanatisme tout ce que la nationalité et la religion d'Israël avaient de caractéristique et d'exclusif. Ils poussaient à l'extrême le culte de la lettre, répandu nécessairement chez un peuple dont la religion était une loi, et sanctionnaient avec la même autorité, celle de Jéhova, des règlements de salubrité publique ou de simple police, et les enseignements religieux les plus purs et les plus élevés que le monde ancien ait connus. Pour un véritable Juif, l'interdiction d'employer la graisse des victimes pour les gâteaux des oblations (interdiction destinée à propager la culture des oliviers), était aussi sacrée que les admirables préceptes d'amour pour Dieu et pour les hommes réunis plus tard par Jésus dans le sommaire de la loi, ou cette sublime parole du Lévitique : *Soyez saints, parce que je suis saint, moi Jéhovah, votre Dieu* (1). Les Pharisiens outraient le caractère formaliste et légal de leur religion, au point de soutenir

(1) Lév., 19, 2.

que si un homme se cassait un membre le vendredi soir, après le coucher de soleil, il fallait attendre vingt-quatre heures pour le lui remettre, de peur de violer la loi du Sabbat. Cette secte étrange offre, à l'époque où nous sommes arrivés, de frappants contrastes ; tandis que quelques-uns de ses adeptes étaient dignes d'admiration par leur vie sans reproche et un amour de la patrie exalté jusqu'à l'héroïsme, beaucoup d'autres, glissant sur la pente fatale du formalisme, tombaient dans l'immoralité et l'hypocrisie, sans cesser d'être fanatiques.

Il n'en pouvait être de même parmi les Israélites très-nombreux, que la déportation Assyrienne, la guerre et le commerce avaient disséminés dans le monde entier; ceux-là parlaient grec, cette langue étant devenue ce que le latin ne fut que beaucoup plus tard, le moyen universel de communication entre tous les peuples. Ils formèrent dans toutes les grandes villes, surtout dans les deux florissantes capitales de l'Égypte et de la Syrie, Alexandrie et Antioche, des groupes nombreux à la tête desquels se trouvaient placées des familles riches et influentes. Leurs frères de Palestine les appelaient Hellénistes, et se considéraient, non sans raison, comme beaucoup plus Israélites qu'eux. Nous verrons, en effet, les Hellénistes jouer un grand et beau rôle de transition, au profit du Christianisme, entre leur race et le reste du monde.

Les Juifs hellénistes avaient été initiés, par le milieu dans lequel ils vivaient, à la civilisation, à la littérature, à la philosophie des Grecs qui leur avaient ouvert et élargi l'esprit. Ils n'avaient pas renoncé à regarder la Bible juive comme divine et infaillible. Ils l'avaient même traduite en grec sous les Ptolémées, à l'usage de ceux d'entre eux auxquels l'idiome de la patrie était devenu

étranger. Mais ils s'attribuaient le droit d'expliquer allégoriquement tout ce qu'ils avaient peine à croire. Dégagés ainsi du joug accablant de la lettre, ils s'élevèrent bien au-dessus de l'antique particularisme national et fournirent au Christianisme un grand nombre de ses disciples les mieux préparés.

Nous devons mentionner encore deux sectes qui se produisirent sous deux noms analogues parmi les Juifs, soit Palestiniens, soit Hellénistes, pour réagir contre le débordement général des mœurs et apaiser le malaise douloureux des consciences. Le nom des Esséniens en Judée, et celui des Thérapeutes en Égypte, signifient également *guérisseurs* (des âmes). Pour tenir leur âme ouverte aux influences d'en haut, ces sectaires, que des recherches récentes rattachent à la tradiction Pythagoricienne, s'imposaient une vie ascétique et monacale, très-différente sans doute de la vie chrétienne, mais où l'on s'exerçait à l'abnégation, au spiritualisme pratique, et Jésus, en Galilée, eut certainement plusieurs de leurs adeptes parmi ses auditeurs les plus sérieux, les plus avides de vérité et de relèvement moral.

C'est ainsi que le terrain se trouva prêt, quand Jésus y sema le bon grain. Saint Paul (1) a comparé avec raison la loi juive à cet esclave nommé *Pédagogue* qui, dans les riches familles antiques, avait pour fonction de conduire les enfants à l'école. On peut dire de même que les diverses religions avec leurs transformations progressives, la philosophie grecque, la politique romaine, amenèrent par des routes variées, mais d'un commun accord, l'humanité à l'école de l'Évangile, et la poussèrent dans les bras de Jésus-Christ.

(1) Gal., III, 24.

En effet, les prédécesseurs de Jésus avaient pu apporter chacun sa pierre au temple futur de l'esprit. Mais l'esprit lui-même, qui nous l'a donné, si ce n'est Jésus ?

Et cet esprit, quel est-il? c'est à cette question, d'une suprême importance, que nous allons essayer de répondre.

CHAPITRE III.

LE CHRISTIANISME DE JÉSUS-CHRIST.

> Jésus apparaitrait aujourd'hui parmi les Chrétiens qu'ils l'attacheraient à la croix comme le firent les Juifs.
>
> (Zschokke.)

I

Essayons de dégager, des développements plus ou moins légitimes qu'il a reçus après coup, l'enseignement personnel de Jésus. Saisissons le Christianisme primitif à sa source, dans son essence, tel qu'il sortit du cœur et de la pensée de son auteur. Négligeons, s'il y a lieu, dans ses enseignements eux-mêmes, telle ou telle parole obscure, isolée ou insuffisamment documentée, et sachons ce qu'il enseignait chaque jour, ce que croyaient ceux auxquels il déclarait solennellement : *ta foi t'a sauvé*, ou *tes péchés te sont pardonnés.*

Nous n'oublions pas que tout chrétien peut résumer à sa manière la doctrine du Christ, et que chacun de ces abrégés diffèrent; ce qu'expliquent également la richesse du champ et l'individualité de ceux qui le cultivent.

Aussi ne prétendons-nous imposer notre sentiment à personne; mais nous nous efforçons de reproduire, sans aucune préoccupation, d'après les Évangiles, et particu-

lièrement d'après les trois premiers (1) la doctrine du Maître.

Le mot abstrait de *religion* et les noms qui rappellent sa personne comme *Christianisme* ou *religion chrétienne*, sont étrangers au langage de Jésus. Ce que nous appelons ainsi, il le désignait, avec bien plus de profondeur et de portée, par un mot que l'Église a eu le tort de négliger presque toujours et d'oublier souvent: le *Règne* ou *Royaume de Dieu* ou *des cieux*. C'est là ce qu'il a voulu fonder et ce dont il a sans cesse prêché l'avénement. Toute son ambition fut d'établir le règne du ciel sur la terre, de faire régner Dieu dans les consciences. L'objet constant de son enseignement, de ses entretiens, de ses prières, ce fut le règne de Dieu en nous, se manifestant au fond des âmes, sans éclat ni appareil extérieur; la sainteté de Dieu comprise et respectée, sa volonté acceptée, obéie avec abnégation, avec élan, sur la terre comme aux cieux. Voilà le but unique que Jésus s'est toujours efforcé d'atteindre.

A ce but unique correspond un mobile unique aussi. L'idée de la royauté divine n'était pas nouvelle; elle s'était présentée naturellement à bien des esprits, et le peuple Juif en particulier s'était plu à se croire le royaume particulier de Jéhovah. Mais ce royaume était restreint et ce Dieu régnait par la terreur.

Jésus voulait que Dieu fût le roi obéi de tous ceux dont il est le Père, c'est-à-dire de tous les hommes; et il ne fit pas consister son règne en l'obéissance passive

(1) On verra dans le ch. IX, sur le Christianisme johannique, pourquoi nous devons placer, avec presque tous les théologiens contemporains, l'autorité *historique* de Matthieu, Marc et Luc au premier rang et celle de Jean au second.

ou matérielle qu'exige un despote, mais en l'amour qu'un père a droit de demander à ses enfants. Devant l'idée de la paternité de Dieu, tout particularisme, tout monopole religieux disparaît. Devant l'amour du père pour ses enfants, toute obéissance extérieure, légale, de forme, devient radicalement insuffisante. C'est à l'intérieur des âmes que Dieu veut régner, c'est-à-dire, être aimé.

Le règne de Dieu n'est autre chose que l'amour infini du Père pour tous ses enfants, auquel doivent répondre l'amour filial et sans mesure de tous les enfants pour leur Père et l'amour fraternel que chaque enfant de Dieu doit à tous les autres; nul n'a le droit d'aimer ses frères moins qu'il ne s'aime lui-même, puisqu'ils sont ce qu'il est devant Dieu, et puisqu'il doit tout rapporter à Dieu.

Mais comment Jésus entend-il établir, sans autre mobile que l'amour, le règne de Dieu? Comment l'amour de Dieu ramène-t-il à lui et soumet-il à son règne les hommes qui n'aiment qu'eux-mêmes au lieu d'aimer leur Dieu et leur prochain?

La charité de Dieu pour ses enfants égarés se manifeste selon Jésus par une double action : le pardon et le renouvellement de vie. Ce sont là les deux actes inséparables du même amour.

Le pardon est offert par Dieu à quiconque se repent; il est offert directement, gratuitement. Il ne s'agit plus désormais de quelque divinité outragée et vindicative qui se laisse apaiser et gagner par des offrandes ou dont il faille détourner la colère sur quelque victime expiatoire. Le bon berger cherche la brebis égarée jusqu'à ce qu'il la trouve et la rapporte sur ses propres épaules. Le père de l'enfant prodigue accourt au-devant

de lui pour le combler de bienfaits, de marques de tendresse et d'honneur.

La sainteté divine a en vue, dans ses relations avec le pécheur, non de se venger de lui, ce qui serait indigne d'elle et contraire à sa nature, mais de le sanctifier, ce qui est conforme à la fois et à la nature du Père et à celle de son enfant coupable. De plus, comme Dieu ne se venge pas, et comme nous avons tous besoin de pardon, nous sommes tenus à agir envers nos frères de la même manière que Dieu agit envers nous. La vengeance, dont l'antiquité païenne et juive faisait un mérite et un droit, n'est plus qu'un crime, et le pardon mutuel, comme l'amour mutuel, est un devoir.

Toute cette doctrine du pardon repose sur un fait que Jésus n'a jamais jugé nécessaire d'affirmer sous une forme abstraite, mais qu'il suppose sans cesse reconnu, le péché, le mal moral. Il ne s'occupe jamais d'abstractions. Il prend toujours pour point de départ l'état actuel des consciences auxquelles il s'adresse. Il a une vraie compassion pour les misères morales d'êtres libres qui vivent dans le péché et qu'il veut relever de leur profonde dégradation. Ce sont des malades qu'il s'offre à guérir, de pauvres esclaves des passions et de l'égoïsme, qu'il veut émanciper. Il a une certitude si absolue de la puissance de Dieu et de l'efficacité du bien et du vrai, il a une si pleine confiance en la perfectibilité de l'homme coupable, il a une si haute estime pour la nature humaine, toute pécheresse qu'elle est, que, à ses yeux, le relèvement, la guérison, le salut, l'affranchissement de toute âme qui veut revenir à Dieu et l'aimer, ne sont jamais l'objet du moindre doute.

Le pardon console, réhabilite, vivifie. Il inaugure une vie nouvelle qui est la vie normale, la vie de l'esprit.

Dieu communique à l'homme son saint et bon esprit. Une communauté de volonté, de pensée et d'amour s'établit entre le Père et ses enfants revenus à lui. Dieu règne, non-seulement obéi, mais aimé, mais imité de ses enfants qu'il a créés à son image, et qui travaillent à restaurer en eux-mêmes sa ressemblance altérée, effacée par le péché. Dieu est ainsi le but vers lequel gravitent les créatures, dont la destinée est de devenir semblables à lui. L'homme travaillera sans cesse pendant cette vie, et pendant l'éternité, à devenir plus semblable à son Créateur, miséricordieux et saint comme lui, parfait comme son Père céleste est parfait.

On voit que la notion du perfectionnement chrétien implique et renferme celle de l'immortalité. La communauté que Jésus veut établir entre l'âme chrétienne et le Dieu vivant est si réelle, si étroite, que cette âme n'a plus rien à redouter de la mort. *Jésus*, comme il a été dit plus tard, *a affranchi ceux que la peur de la mort rendait esclaves toute leur vie* (1). Ce n'est pas que le Christ ait jamais pris le souci de démontrer l'immortalité : elle ne peut être douteuse pour une âme où Dieu règne ; mourir, c'est remettre son esprit entre les mains du Père ; mourir, c'est aussi, en un sens, aller à Dieu.

En résumé, l'enseignement de Jésus peut se renfermer tout entier dans la formule suivante : l'œuvre qu'il s'agit d'accomplir, c'est le règne de Dieu dans toutes les consciences ; le mobile universel par lequel ce règne s'établit, le fait essentiel de ce règne, c'est l'amour dont la double manifestation est le pardon et la vie nouvelle ou éternelle ; et ces deux manifestations supposent deux faits dont la certitude n'a pas besoin d'être prouvée, le

(1) Héb., II, 15.

péché et l'immortalité ; en deux mots, et pour réduire tout le Christianisme à une seule formule, on peut dire que Jésus a manifesté à tous les pécheurs la miséricorde éternelle du Dieu de sainteté, leur Père.

II

Ce qui distingue Jésus entre les moralistes et les fondateurs de religion, c'est l'harmonie parfaite de sa doctrine et de son caractère ; ce qu'il a commandé aux autres, il l'a fait ; ce qu'il leur a conseillé de devenir, il l'a été. *Faire la volonté de son Père,* était sa *nourriture* quotidienne. Son ardent amour des hommes, sa pitié tendre et infatigable pour tout ce qui était souillé et avili, son abnégation sublime, l'ont montré fidèle à lui-même et à son Père, dans la vie et dans la mort. Il a été un maître essentiellement pratique ; son caractère est la plus noble et la plus touchante démonstration de sa doctrine, et ses actes, le meilleur commentaire de ses paroles.

Juif par son éducation et par le milieu où il passa toute sa vie, il s'éleva par le cœur et l'esprit, si haut au-dessus de l'étroitesse nationale, il trouva une telle puissance de généralisation dans son amour de Dieu et des hommes, qu'il fut en réalité, non pas Juif, mais humain. Tandis que les meilleurs et les plus grands d'entre ceux qui l'ont précédé portent la vive empreinte de leur race, Jésus n'appartient exclusivement à aucune. On ne peut citer aucun des prophètes qui ne soit essentiellement israélite ; les plus grands des philosophes et Socrate lui-même, sont profondément grecs ; Çakya-Mouni est l'Indou par excellence. Jésus seul les dépasse tous et domine également toutes les diversités de race

ou de nationalité ; sa parole et sa vie sont entrées dans le fonds commun dont se nourrissent toutes les âmes. L'humanité les revendique de plein droit comme siennes et s'y retrouve toute entière, malgré ses innombrables variations.

Quoique Jésus ait eu le droit de dire : *Je ne suis jamais seul, car le Père est avec moi,* et quoique l'Église, dans sa reconnaissance, lui ait donné de bonne heure les titres éclatants de sacrificateur suprême, de grand prêtre du genre humain, jamais personne ne fut plus éloigné que lui de tout esprit sacerdotal. Essentiellement laïque d'intention et de pensée comme de fait, il fut et voulut être le *Saint* et le *Juste*, non pas dans une clôture ascétique ou dans le désert, mais au milieu du monde. Il prit part systématiquement à la vie sociale de son temps, menant ses disciples dans les réunions de ses compatriotes, prenant part à leurs fêtes, à leurs noces, et vivant de leur vie, tantôt sur une barque de pêche au lac de Génezareth, tantôt dans l'une des salles du temple, parmi les docteurs. Il fut trop grand pour connaître le dédain. Il fut trop bon et trop juste pour repousser les plus coupables, s'ils se repentaient. Aussi les rigides Pharisiens l'appelèrent avec mépris mangeur, buveur, ami des péagers et des gens de mauvaise vie. Tandis que la fausse sainteté fuit le contact des âmes déchues, de peur d'en être souillée, Jésus montra que la sainteté véritable les recherche pour les relever. Le monde lui dut le touchant spectacle de la pureté morale, attirant à elle les êtres avilis pour se communiquer à eux et les transformer. Avec plus de droit que personne, Jésus aurait pu dire *rien d'humain ne m'est indifférent ;* lui qui bénissait l'innocence des petits enfants, en déclarant que le royaume des cieux est à eux et à

ceux qui leur ressemblent ; lui qui rompit avec le préjugé séculaire de l'Orient, en reconnaissant à l'âme de la femme le même droit à la vérité et à la vie éternelle qu'à l'âme de l'homme ; lui qui enfin réhabilitait, avec une incomparable autorité et une délicatesse de langage infinie, les pécheresses pénitentes, les péagers abhorrés comme traîtres à leur patrie, et les Samaritains maudits comme hérétiques.

On s'est trompé de nos jours quand on a contesté l'énergique virilité de son caractère ; les ordres monastiques, et surtout ceux de femmes, se sont fait de lui une idée fausse, se sont créé un type affadi, énervé, qu'ils ont appelé *leur doux Jésus*. Sans doute il était doux et humble de cœur, il le déclarait lui-même et il engageait les petits et les faibles, les âmes travaillées et chargées, à se confier en sa douceur. Sans doute, encore, il supporta toutes les angoisses, les ignominies et d'affreuses tortures, avec une héroïque sérénité, en pardonnant à ses bourreaux. Mais loin d'être coupable de mollesse ou de complaisance, il s'attira des haines mortelles et les brava, quand il attaqua de front l'orgueil du peuple, l'hypocrisie des Pharisiens, le formalisme des prêtres, le culte de la lettre chez les Scribes, l'égoïsme sensuel des riches, et le despotisme des grands. Il déploya, quand il le voulut, une redoutable majesté. Il sut exercer un ascendant irrésistible pour balayer du Temple de son Père et de son Dieu les profanateurs qui faisaient de la religion métier et marchandise. Il démasqua avec une flétrissante rigueur la fausse sainteté dont le peuple était dupe, et jamais personne n'imprima comme lui au front de l'hypocrisie des stigmates infamants et ineffaçables. Nous engageons sans crainte celui qui conserverait le moindre doute sur la mâle autorité de son

caractère et de sa parole, à relire ses discours. Quelle puissance de commandement, quelle grandeur dans des mots comme ceux-ci : *Laisse les morts enterrer leurs morts. — Si quelqu'un, en mettant la main à la charrue avec moi, regarde en arrière, il n'est pas digne du royaume de Dieu. — Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive* (1) ! — *Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; j'apporte, non la paix, mais l'épée. — Je suis venu mettre le feu sur la terre, et qu'ai-je à désirer de plus s'il est allumé* (2)? Il suffit de relire le sermon sur la montagne, et les imprécations de Jésus contre le pharisaïsme (3), pour se convaincre que le Christ ne fut pas seulement le plus doux des hommes, mais aussi le plus formidable vengeur des opprimés et le fléau de l'hypocrisie. On comprend parfaitement à cette lecture pourquoi ceux qu'il flétrit avec tant d'autorité et qu'il dépouilla de leur prestige menteur l'ont puni en le crucifiant.

Son temps, nous l'avons vu, aspirait à l'unité, et Jésus lui-même, qui faisait de l'humanité une seule famille, la famille de Dieu, aspirait bien plus et bien mieux que son siècle à l'unité véritable. L'écueil de la situation était la facilité même avec laquelle aurait pu se fonder quelque unité factice, sectaire, extérieure. Jésus ne fit rien de semblable. A ce besoin général des cœurs, il refusa toute autre satisfaction que la grande unité de l'esprit de Dieu ou de la charité universelle. Ne voulant rien fonder que le règne intérieur de Dieu, il n'a laissé aucun écrit, aucun crédo, aucun code, au-

(1) Matthieu, VIII, 22 ; Luc, IX, 62 ; Marc, VIII, 34.

(2) Matthieu, X, 34 ; Luc, XII, 49.

(3) Matthieu, chapitres V, VI et VII ; Matthieu, ch. XXIII.

cune règle de vie, aucune organisation de l'Église, aucun plan de constitution pour l'État, aucune investiture cléricale. Les divers clergés qui prétendent avoir hérité des pouvoirs des apôtres ont oublié trois faits bien simples : le premier que l'apostolat ne fut point un sacerdoce ; le second, que ce titre, porté d'abord par les douze, puis par Mathias, par Paul, par Barnabas, n'avait pas, même dans l'Église primitive, le caractère exclusif qu'on veut lui attribuer ; le troisième, que la transmission ininterrompue des prétendus droits apostoliques est de ces choses qu'il faudrait, non pas supposer, mais démontrer. Pour établir un droit, il ne suffit pas de prétendre qu'il existe ; il faut en donner les preuves.

Le Christ avait si peu souci de l'unité extérieure, qu'apprenant un jour de ses disciples scandalisés, qu'un étranger agissait en son nom et prêchait sa religion sans vouloir se joindre à lui, il protégea contre leur intolérance ce schismatique prématuré, et leur dit avec une autorité tranquille : *Ne l'en empêchez point : Qui n'est pas contre nous est pour nous* (1).

Deux rites populaires, d'une extrême simplicité, sont tout ce qu'il institua. Le premier, signe d'initiation, symbole d'entrée dans le royaume de Dieu, est une ablution. Rien de plus naturel, puisque l'eau, qui lave les souillures du corps, était l'emblème, généralement accepté en Orient, de la purification morale. Le nouveau disciple de Jésus plongeait tout son corps dans une eau pure, pour indiquer qu'il voulait purifier toute son âme sous l'action de la religion nouvelle. On peut se demander si Jésus a eu l'intention de dicter une for-

(1) Marc, IX, 40 ; Luc, IX, 50.

mule immuable pour le baptême, lorsqu'il dit à ses apôtres : *Instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.* L'Église le pense, mais les apôtres ne l'ont pas cru et ont baptisé simplement au nom de Jésus, sinon toujours, au moins quelquefois (1); la formule, au reste, est d'une grande beauté. Pourvu qu'on ne la considère point sous le faux jour des complications trinitaires, sa signification primitive est aussi naturelle qu'élevée. Un nouveau chrétien se consacre avant tout à Dieu, ensuite à Jésus, dont il se déclare le disciple, et enfin à l'Esprit, à l'Esprit de Dieu et de Christ, qui est en nous l'effet et le but pratique du Christianisme. Le Père, c'est la religion dans l'absolu; le Fils, la religion dans l'humanité, dans l'histoire; le Saint-Esprit, la religion dans la conscience de chacun de nous. Ce dernier terme est aussi indispensable ici que le serait la conclusion dans un syllogisme. Mais il y a loin de là à l'idée de trois personnes en Dieu, distinctes, absolument égales et n'étant à elles trois qu'un seul Dieu.

Le second rite chrétien est un repas commun, un mémorial du dernier repas que Jésus prit avec ses disciples avant de mourir. Dans ses adieux aux Douze, il leur demanda de renouveler, en mémoire de lui, ce simple banquet; du pain qu'il rompait selon l'usage pour le leur distribuer, et du vin qu'il leur versait, il fit les symboles de son corps que la mort allait briser et du sang qu'il allait répandre. Dès lors, les frères en Christ, participant au même pain et se passant de main en main la même coupe communient, c'est-à-dire s'unissent à

(1) Rom., VI, 3; Gal., III, 27; Comp., I Cor., I, 13. Act., II, 38 ; VIII, 16 ; X, 40 ; XIX, 5.

leur Père céleste, et s'unissent entre eux, par ce double amour, qui est l'essence même du Christianisme et en qui consiste le règne de Dieu. De tous les rites religieux qui sont arrivés à notre connaissance, aucun n'est aussi touchant et aussi grandiose, aucun n'exprime si bien les sentiments les plus élevés que puisse éprouver le cœur humain. Plus la sainte Cène est célébrée avec simplicité et conformément à l'institution primitive, plus la paternité de Dieu, la fraternité des hommes, leur égalité devant le Père, leur devoir mutuel, la mémoire de Jésus-Christ et sa mort sublime, sont vivement retracés à l'imagination et à la pensée, à la conscience et au cœur. Tandis que le baptême, comme forme d'initiation, est unique dans la carrière de chaque chrétien, la communion se renouvelle, replace l'homme en présence de son Créateur, de son Sauveur et de ses frères, et nourrit en lui des sentiments de piété et de charité qui s'affaibliraient bientôt, s'il ne venait sans cesse les retremper à leur source divine.

III

La mémoire de Jésus, son caractère, sa personnalité, ont pris place en tête de l'humanité. Le genre humain se contemple lui-même dans cette splendide image et y reconnaît son idéal réalisé. Ceux mêmes qui ne croient pas en lui le connaissent assez bien pour reprocher souvent avec justice à ses disciples et à ses ministres, de lui ressembler trop peu. Sa figure humble et sublime où rayonne l'esprit divin, vit dans la conscience du chrétien, souvent faussée, et cependant reconnaissable encore, aimée et vénérée. Il demeure le centre et le seul

fondement de son Église ; c'est vers lui que, de tous les points de l'horizon religieux, se tournent les regards des membres de toutes les Églises particulières. En lui et par lui, catholiques, gréco-russes, protestants de toute dénomination, sont au fond et en réalité, quoique à des degrés très-divers, disciples de la même religion ; on a dit avec raison qu'entre le plus extatique des moines mendiants du moyen âge, et le croyant libéral le moins orthodoxe de nos jours, ce qu'il y a de commun, ce qui domine toutes les dissemblances, c'est Jésus-Christ. A travers les innombrables vicissitudes de l'histoire du Christianisme, parmi les variations incessantes de tous les cultes chrétiens, sous les transformations perpétuelles de la religion, ce qui demeure invariable et ce qui constitue l'unité, c'est le Christ lui-même.

On demande sans cesse aux protestants libéraux où est, selon eux, la limite qui sépare les chrétiens de ceux qui ne le sont pas. Chacun a le droit de résoudre, selon sa conscience, ce redoutable problème. Pour nous, voici notre réponse : c'est celle-même des Apôtres, qui proposaient à leurs prosélytes cette confession de foi, unique et suffisante : *Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé* (1). A nos yeux, celui-là est chrétien, ou a le droit d'être tenu pour tel, qui se réclame de Jésus, qui déclare croire en Jésus. Ce nom sacré, cette personnalité auguste et sans égale, résume et représente suffisamment à elle seule toute sa doctrine, c'est-à-dire le règne de Dieu en nous, l'amour de Dieu et des hommes, le pardon des péchés et la vie spirituelle. Il se peut que par moments l'un ou l'autre de ces éléments essentiels de la religion chrétienne soit trop négligé ;

(1) Act. XVI, 31 ; VIII, 37.

mais aussi longtemps qu'on en appellera à Jésus, on en appellera par cela même, avec plus ou moins de force, à ces grands principes, et à chacun d'entre eux, tant il les a représentés avec éclat.

Tout le reste, dans l'Église chrétienne, pourra et devra varier sans cesse; de ce fond immuable surgiront une multitude infinie de transformations, d'applications nouvelles, de développements encore ignorés, mais ce fond lui-même ne changera jamais. En effet, on ne proposera jamais à l'activité de l'homme une tâche plus vaste, ni plus nécessaire, que le devoir de devenir parfait comme son Père Céleste; l'homme devra toujours aimer Dieu au-dessus de tout, et reconnaître à son frère les mêmes droits qu'à lui-même; il ne peut se passer de pardon; il aura besoin éternellement de vie nouvelle, de progrès, de la communication de l'esprit divin.

Ce caractère immuable du Christianisme, considéré en lui-même, indépendamment des formes qu'il peut revêtir, a été hautement revendiqué par son fondateur: *Les cieux et la terre*, a-t-il dit, *passeront, mes paroles ne passeront point*. Et dans le même sens, un des auteurs du Nouveau Testament a dit de lui, en un langage presque aussi imposant que le sien : Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, et le sera éternellement (1).

IV

Nous avons exposé le plus exactement qu'il nous a été possible l'enseignement de Jésus, et nous avons complété l'analyse de ses doctrines en retraçant son

(1) Mat., XXIV,35 ; Heb., XIII, 8.

caractère, qui en est la plus magnifique justification. On pourra s'étonner que parmi les éléments essentiels de son Christianisme, nous n'ayons pas placé en première ligne, ou sa divinité, ou ses miracles, ou sa résurrection. Mais ce sont là des doctrines qui ne portent pas sur la conscience humaine, des opinions ou des faits indépendants du règne de Dieu dans notre cœur, étrangers, quoi qu'on en puisse croire, à notre vie intérieure, religieuse et morale. Jésus a déclaré sauvés, pardonnés, reçus dans le royaume de Dieu, admis au paradis, des croyants qui n'avaient jamais entendu parler de sa divinité, n'avaient pas vu ses miracles et n'avaient aucune idée de sa résurrection. Il n'en parlait point lui-même aux consciences malades qu'il régénérait; c'était surtout en leur parlant de Dieu et d'elles-mêmes qu'il les convertissait. Il appartient à l'histoire, à la science religieuse de se prononcer sur les questions historiques ; mais c'est de religion proprement dite, c'est de relations directes avec Dieu que Jésus nourrissait les consciences; c'est de cela seulement qu'elles peuvent vivre. Aussi, tout en reconnaissant pleinement qu'en Jésus résida, d'une manière unique et exceptionnelle, l'esprit divin, et qu'il eut le droit de dire : (1) *Moi et mon Père sommes un ;* en admettant qu'il a opéré des guérisons par sa seule parole; en enseignant enfin, qu'il est ressuscité, et qu'après sa mort ses disciples le virent plein de vie au milieu d'eux, nous n'imposons nos convictions à personne, et nous ne refusons point le nom de chrétien à ceux qui pensent autrement que nous sur ces grands faits. Nous déclarons connaître des chrétiens pleins de vraie foi et de vraie charité, qui les nient; et nous

(1) Jean, X, 30.

sommes certains de demeurer fidèles à la propre pensée de Jésus et à sa propre volonté, en reconnaissant de tels chrétiens comme nos frères, comme ayant le même droit que nous, et que tout autre, au titre de disciples du Christ, à la participation de la sainte Cène et à toutes les fonctions qui s'exercent dans l'Église, y compris le ministère évangélique.

Une autre question délicate, que nous avons rejetée à la fin de ce chapitre, pour ne pas interrompre la suite des enseignements de Jésus, concerne l'idée que se faisaient les Juifs du Messie qu'ils attendaient. Le mot *royaume de Dieu* fut emprunté par Jésus aux prophètes d'Israël et aux espérances populaires de ses compatriotes; pour eux, le royaume des cieux ou de Dieu, était la monarchie universelle, passant de Rome à Jérusalem, et Israël devenant le souverain théocratique de tous les peuples subjugués et convertis. Le Messie, fils de David, devait juger dans le vallon de Josaphat près de Jérusalem, les vivants et les morts ressuscités, après quoi il devait régner mille ans sur le genre humain tout entier. Il est incontestable que Jésus, en se proclamant Messie spirituel, dépassa ces idées trop égoïstes et trop matérielles de ses concitoyens; que le règne universel et intérieur de Dieu, comme il le comprenait, ne ressemble guère à ce que les Juifs désignaient par le même terme. Cependant, si l'on prend à la lettre tous ses discours, et si on les regarde avec tous les orthodoxes, comme ayant été prononcés par lui, mot à mot, tels qu'ils nous sont parvenus, on sera forcé d'admettre qu'il partageait les illusions de ses alentours, qu'il confondait la fin du monde avec la ruine imminente de Jérusalem, et qu'il espérait revenir sur la terre, d'une manière miraculeuse et très-prochainement, pour y

établir, du vivant de la génération contemporaine, une monarchie théocratique et universelle. Ses apôtres et ses biographes n'en doutaient pas, et ils ont mis dans sa propre bouche, sans s'en apercevoir, leurs espérances à ce sujet (1). La difficulté est radicalement insoluble pour l'orthodoxie, qui admet à la fois la divinité absolue de Jésus et l'absolue exactitude, l'infaillibilité inspirée des évangiles; mais il suffit de relire un même discours, une même parabole, un même fait rapporté par deux évangélistes, par trois d'entre eux ou par tous les quatre, et ce qui est plus décisif encore, il suffit de relire le même récit deux ou trois fois rapporté par le même auteur, pour s'assurer que tout cela ne nous est arrivé qu'à travers la tradition orale, et avec l'empreinte plus ou moins visible des idées et du langage de celui qui a écrit. On ne peut nier que les disciples n'aient donné souvent une signification trop judaïque et trop matérielle à ce que le Maître leur disait dans un sens plus large et plus général. Il le leur reprocha souvent, et en bien des endroits on voit qu'ils répètent ce qui leur a été dit sans le comprendre, ou en le comprenant à demi.

C'est à l'ensemble des idées juives sur les destinées futures du genre humain, qu'appartient le dogme généralement admis des peines éternelles, autre pierre d'achoppement de toutes les orthodoxies. S'il faut prendre les mots dans le sens orthodoxe, c'est-à-dire à la fois littéral et abstrait, Jésus a enseigné les peines éternelles. Et cependant ce dogme est la négation formelle de toute justice et de toute bonté en Dieu. Il soulève notre conscience et révolte notre foi; et devant

(1) Voyez par exemple le ch. XXVI de saint Matthieu.

une telle doctrine, nous n'hésitons pas à prononcer le *non possumus* dont on a tant abusé ailleurs. Par respect et par amour pour Dieu, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas y croire. Il n'y a rien d'arbitraire dans ce refus. Si la conscience a été mise par Jésus lui-même en possession de ses droits, elle doit en user. On voit d'ailleurs que personne n'ose plus défendre ce dogme atroce, et que les orthodoxes de toutes les Églises gardent à son égard un adroit silence, sachant bien qu'ils se perdraient dans l'opinion universelle s'ils osaient en parler. A nos yeux, le terme original qu'on traduit par éternel est beaucoup plus vague dans le grec à demi hébraïque du Nouveau Testament, et on le traduirait plus exactement par le mot *séculaire* ou tout autre semblable. Nous ne concevons de peines éternelles que pour une âme qui s'obstinerait éternellement à rester malheureuse et mauvaise; mais cette hypothèse elle-même n'est à nos yeux qu'une pure abstraction. Si c'est là ce que signifie le texte, il perd ce qui le rendait inacceptable. Mais si l'on nous prouvait qu'un mot de Jésus favorise l'affreuse idée d'un éternel enfer, nous en appellerions sans crainte de lui à lui-même, d'un mot obscur à tout l'ensemble de sa lumineuse doctrine d'amour et de pardon; nous rappellerions qu'il a dit: *La lettre tue et l'esprit vivifie; les paroles que je vous dis sont esprit et vie*, et nous ne cesserions pas d'espérer fermement, de la miséricorde divine et de la perfectibilité humaine, le salut de toutes les âmes.

CHAPITRE IV.

LE CHRISTIANISME ET LA LOI DE TRANSFORMATION.

> On ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ. Si quelqu'un bâtit sur ce fondement avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, ou du bois, du foin, du chaume, l'ouvrage de chacun sera connu, car le temps le fera connaître.
>
> (St Paul, I Cor., III, 11-13.)

Après avoir étudié le Christianisme de Jésus-Christ, nous voudrions passer immédiatement au tableau des modifications que subit sa pensée entre les mains de ses divers disciples; cependant peut-être est-il nécessaire d'écarter, avant de poursuivre notre tâche, un scrupule mal fondé qui s'élèvera sans aucun doute dans certains esprits. La notion catholique d'un Christianisme orthodoxe ou immuable est encore infiniment répandue; beaucoup de protestants, bien peu fidèles au principe de la Réforme, et même certains philosophes, n'ont pas encore compris que le Christianisme avec un fond immuable est essentiellement variable dans ses formes, soit intellectuelles, soit extérieures, dans ses développements théoriques et ses applications. L'idée des transformations chrétiennes est un scandale pour les uns et pour les autres une contradiction.

Nous croyons avoir démontré que l'idée même de religion orthodoxe ou absolue est radicalement fausse. On nous répond de deux côtés à la fois que c'est cependant une idée chrétienne ; ce qui prouve selon les orthodoxes que nous nous sommes trompés, et selon les philosophes que le Christianisme est entaché d'une erreur des plus graves.

La question peut être débattue d'une manière générale et abstraite. On peut répondre à nos orthodoxes par ce reproche si vrai de Channing : *La plupart des protestants combattent le catholicisme sous son propre drapeau* (*Vie*, t. III, p. 369). Il faut leur rappeler que toute religion a deux facteurs, Dieu et l'homme, en d'autres termes la vérité et l'esprit humain qui saisit cette vérité plus ou moins heureusement. Quand une religion quelconque prétend n'avoir que Dieu pour père et arriver à nous sans passer par des esprits semblables aux nôtres, elle se fait une pure illusion ; ce n'est pas une imposture, sans doute, mais une chimère. On a tout fait pour donner au Christianisme le caractère d'une religion absolue. On a cru y parvenir en faisant Jésus l'égal du Père. Mais Jésus n'a rien écrit, et tout ce que nous savons de lui nous vient par des hommes, des évangélistes, des apôtres. On a cru trancher la difficulté en supposant que ces auteurs sacrés ont écrit sous la dictée de Dieu. Mais leurs divergences, leurs contradictions, certaines erreurs de fait, ont rendu cette hypothèse insoutenable, et de plus, l'interprétation des livres saints a soulevé tout un monde de difficultés et de variations. On a essayé d'arriver à l'absolu par l'autorité de l'Église, et l'infaillibilité qui avait déjà passé de Jésus aux apôtres a été transmise des apôtres, soit aux conciles, soit au Pape, soit au Pape réuni aux Conciles ;

l'Église de l'autorité n'a jamais su dire en qui cette autorité réside, et les partisans même de son infaillibilité ont adopté de nos jours, sous les yeux de Pie IX et par la plume du jésuite Perrone, l'idée du *développement* de la doctrine.

Il est impossible, en effet, de nier que le Christianisme, même sous sa forme la plus autoritaire, se développe sans cesse et marche, comme toute chose, en arrière ou en avant. L'histoire est là pour élever ce fait au-dessus de toutes les contestations et à la question de savoir si le Christianisme peut se transformer, il suffit de répondre qu'il s'est transformé en tous temps et qu'il se transforme sous nos yeux.

L'idée même de révélation n'a rien de contraire à celle que nous exposons ici. Toute vérité, quelque divine qu'elle soit, se développe de deux manières qui, au fond, reviennent à une seule, en épurant sans cesse les éléments humains qu'elle contient nécessairement et en se dégageant elle-même, en portant ses fruits, en mettant au jour ses propres conséquences, en se donnant elle-même plus complétement. Nulle vérité n'est stérile.

On peut demander ce qu'en a pensé Jésus, mais la réponse ne saurait être douteuse. Personne n'a fait à la libre conscience un appel plus hardi. Personne n'a dit à l'esprit humain, avec une foi plus intrépide en la vérité : *Cherchez et vous trouverez.* C'est un caractère distinctif de Jésus que ce mélange d'une hardiesse suprême avec des ménagements infinis pour les âmes angoissées. Il ouvre à la recherche le champ de l'infini ; et il respecte hautement les droits illimités de la pensée à la poursuite du vrai ; mais en même temps qu'il montre une sublime confiance en la

puissance de la vérité et en l'aptitude de l'âme humaine pour la reconnaître et l'aimer, il comprend avec une délicatesse infinie les angoisses, les misères, les pudeurs, les saintes ambitions du cœur humain. Il sème dans les esprits et les laisse nourrir eux-mêmes le grain dans le sillon profond. Toutes les individualités ont leur légitime carrière. Aucun joug uniforme, aucune règle sèche et rude ne leur est imposée. Aussi jamais cire brûlante n'a reçu comme la vérité chrétienne l'empreinte de tous les caractères, de toutes les races, de toutes les époques.

Non-seulement c'est un fait qu'il y a autant de Christianismes que de chrétiens ; mais Jésus a pris grand soin et grande peine pour qu'il en fût ainsi. Voyez-le défendre sans cesse, avec une tendre et vigilante sollicitude, toute expression spontanée de l'amour et de la foi, contre la roideur orthodoxe des Juifs et l'étroitesse de ses propres disciples (1). On se sentait à l'aise avec lui, et tandis que maintes fois un grand caractère a nivelé tous ceux qui l'entouraient et leur a donné sa nuance, les deux Jean, Pierre, Marthe et Marie ont gardé tout entière, à côté de Jésus et à son ombre, la pleine originalité de leurs natures, la diversité vivante de leurs caractères.

A-t-il jamais parlé de sa religion comme d'une doctrine fermée, de son évangile comme de ce qu'on appelle un protocole clos ? Jamais. Les images par lesquelles il représente sans cesse la vie chrétienne, le

(1) *Laissez faire ; n'empêchez pas ; laissez venir à moi ; ne blâmez pas ; ne jugez pas*, c'est ainsi qu'il parle des libres expansions de la vie religieuse et les fait respecter. Jean, XII, 7; Marc, IX, 39; X, 14; Luc, VII, 36-50 ; Matth., VII, 1, etc.

règne de Dieu en nous et les destinées de son Église sont empruntées à la nature vivante : c'est la germination des végétaux, le bon grain qui croît mêlé à l'ivraie, la petite semence qui devient un grand arbre, le fruit mûrissant sur la branche, le levain qui fermente et fait monter toute la pâte, l'eau vive qui devient une source et jaillit en vie éternelle, l'incendie qui se propage de lui-même, le capital bien placé qui s'accroît par les intérêts accumulés et par le travail.

Dans l'Évangile selon saint Jean, il annonce à plusieurs reprises et de diverses manières les développements futurs de sa doctrine. Il déclare aux disciples la veille de sa mort qu'*il a encore beaucoup de choses à leur dire ; mais qu'elles sont au-dessus de leur portée* (1) ; il leur répète que l'esprit, l'*exhortateur* (Paraclet) leur enseignera des choses qu'ils ignorent (2). Il étonne les douze par cette solennelle et profonde parole : *En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes que celles-ci, parce que je m'en vais à mon Père* (3). Il nous semble impossible d'exprimer plus hautement que dans ces formelles et fréquentes déclarations, le caractère éminemment progressif du Christianisme.

Le contraste est frappant entre tant de religions qui prétendent dès leur premier jour avoir tout dit et la religion chrétienne qui ne cesse de pousser les âmes plus avant et plus haut dans la connaissance de la vérité.

Voilà pourquoi Jésus, saisissant dans son élévation et son ensemble l'avenir du règne de Dieu, ne l'a lié à au-

(1) XVI, 12.
(2) XIV, 16 et 26 ; XV, 26.
(3) XIV, 12.

cune forme, à aucun code, à aucun *credo*, qui pour être intelligible et pour qu'on pût l'admettre, aurait dû porter l'empreinte passagère et locale des circonstances. Il a réservé avec une sollicitude constante tous les progrès et toutes les libertés de l'avenir. En conséquence, quiconque prétend figer et immobiliser sous une forme donnée le courant intarissable de la vie et de la vérité chrétiennes est en opposition directe avec la volonté du Maître et avec ce perfectionnement, sans autre terme que la perfection divine, qui est l'essence même du Christianisme.

Rétablissons les faits. Cette doctrine si libérale de Jésus fut sans cesse méconnue. A toutes les époques, des chrétiens, convaincus mais peu éclairés, voulurent faire de leur imparfaite doctrine ce qu'il n'avait jamais fait de la sienne : une règle immuable, la source absolue de toute vérité. On a voulu sans cesse réintégrer dans l'Église les trois fléaux du Mosaïsme, l'esprit de légalité, l'esprit prêtre et le culte de la lettre. Mais aussi, d'époque en époque, ont paru au sein de la chrétienté des hommes de foi qui ont senti que le moment d'une transformation était venu, ont essayé de restaurer les grands principes chrétiens dans leur pureté primitive en les dégageant des additions illégitimes, et se sont efforcés de répondre aux besoins actuels et nouveaux des âmes. En pareil cas, ceux dont Dieu se sert pour opérer une réforme nécessaire commencent toujours par avoir contre eux le plus grand nombre des chrétiens. Il n'en peut être autrement. Ni le monde, ni les Églises n'aiment à être troublés dans leur repos ou dans leurs habitudes. Les premiers en qui se font jour les aspirations chrétiennes de leur temps commencent toujours par former une minorité et par soulever la

majorité contre leur parole. On les accuse d'innover. Ceux qui ne les comprennent pas, les voyant ébranler une partie des doctrines qu'on avait crues avant eux, les déclarent sacriléges et blasphémateurs, et les crucifieraient s'ils le pouvaient, pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des âmes. Les adversaires même de leur religion, qui ne s'en font d'autre idée que la notion traditionnelle, les trouvent inconséquents et les accusent de sortir de leur Église sans se déclarer contre elle. Enfin ceux mêmes qui les comprennent moins mal, mais à qui le courage ou les lumières font défaut, les blâment comme impatients, les prennent quelquefois en haine comme compromettant leurs frères ou même les dénoncent au pouvoir civil comme anarchiques et subversifs. Sans doute, avec le temps, tout change ; la minorité d'hier sera la majorité de demain ; et tout ce que font les hommes contre un progrès dont l'heure est venue ne peut que l'accélérer. Mais la résistance qu'opposent la routine et la pauvreté spirituelle aux développements de la vérité ne devrait étonner personne. Il faut s'y attendre ; il en a été ainsi depuis Jésus-Christ lui-même jusqu'à nos jours. On pourrait d'avance prévoir la durée de cette lutte impuissante contre Dieu. Le seul sentiment digne d'un chrétien contre ceux qui, de bonne foi, combattent l'esprit par amour de la lettre et font la guerre à Dieu, est une pitié charitable. Il faut porter ce sentiment à une telle hauteur qu'il ne s'y mêle aucune colère et l'élever s'il est possible jusqu'à une région si sereine que le dédain même n'y ait pas d'accès.

Reprenons maintenant notre étude historique ; et sans prêter l'oreille aux diverses orthodoxies, dont chacune prétend nous montrer son propre système en Jésus, et

l'y retrouver identique avec lui-même dans tous les siècles, observons les faits sans prévention dans la richesse compliquée et la variété vivante de leurs manifestations. Au lieu de voir fonctionner sous nos yeux un mécanisme dirigé par l'esprit prêtre ou par l'esprit de secte, nous assisterons aux libres mouvements de la vie spirituelle, c'est-à-dire aux aspirations variées de l'humanité chrétienne, recherchant sur les pas de son Maître, mais à ses propres risques, la vérité, la sainteté et l'amour.

CHAPITRE V.

LE CHRISTIANISME JUDAIQUE.

> De ce que la Religion ne peut se constituer en Église sans devenir un fait extérieur, de fait intérieur qu'elle était, il résulte nécessairement qu'elle devient alors, en quelque mesure, moins vraie.
>
> (NITZSCH.)

Parmi les peintures des vieilles basiliques byzantines, on voit d'ordinaire, sur l'arc en plein cintre, qui sépare la nef de l'abside, les images de treize agneaux, dont un, celui du centre, portant la croix, souvent blessé à mort, représente Jésus, tandis que de chaque côté, six autres exactement pareils, s'avancent vers lui d'un même pas. Ce symbole naïf exprime exactement la notion que l'Église a voulu se faire de sa propre origine et l'entière uniformité qu'elle a supposée entre les apôtres. Rien de plus contraire à l'histoire qu'une semblable donnée. Entre les douze ou plutôt les quinze apôtres, il en est d'absolument inconnus, dont le nom même est resté douteux, tandis que tel autre a été par son génie et son activité extraordinaire, un des trois ou quatre personnages qui ont exercé sur l'avenir de l'humanité l'influence la plus profonde et la plus étendue. C'est d'ailleurs une fiction inintelligente que celle qui réduit aux seuls apôtres la vie active et la direction du Christianisme primitif. On verra bientôt qu'il en fut tout autrement.

COQUEREL.

Le *Règne de Dieu*, librement prêché par Jésus sur les collines galiléennes, devant une population mobile et de race mêlée, fut plus tard proclamé par lui en Judée et dans le temple de Jérusalem. Là, ses auditeurs appartenaient à la plus indomptable de toutes les races, exclusive par principe et par passion, formaliste par éducation et par goût, héroïque dans sa fidélité opiniâtre à son culte, mais insensée dans ses rêves de domination et de vengeance. Une partie de ce peuple vit en Jésus *le Messie*, *le Fils de David*, *le roi qui venait au nom du Seigneur*; gagnés par sa bonté touchante, saisis par l'ascendant de son caractère et de sa piété, ces Juifs crurent en lui; mais, malgré ses paroles de paix, malgré sa doctrine d'amour et de miséricorde, ils ne renoncèrent ni à leur chimère d'une théocratie universelle, ni à leurs espérances de représailles. Parmi les meilleurs seulement, le spiritualisme chrétien domina et adoucit les illusions barbares du messianisme israélite, sans cependant les dissiper.

Demeurés seuls, ils attendirent la *parousie*, c'est-à-dire la manifestation victorieuse du Christ, son retour presque immédiat, et la fin du monde actuel. Il n'est pas possible de nier l'influence de cette erreur sur les premiers chrétiens qui, croyant prochaine la destruction de toutes choses, vendirent, par un zèle irréfléchi et par un renoncement exagéré aux biens de la terre, tout ce qu'ils possédaient et le donnèrent aux pauvres. Ce communisme, quoiqu'il ne fût jamais général ni contraint, causa dans l'Église de Jérusalem une si cruelle misère, qu'il fallut bientôt quêter pour elle de province en province, à mesure que le monde romain fut initié à la charité évangélique.

Deux des livres du Nouveau Testament sont les monu-

ments très-curieux de ce Christianisme judaïsant. Le premier est l'Apocalypse, le second, l'épître de saint Jacques.

L'Apocalypse, le premier de tous les livres chrétiens qui ait été généralement reçu dans l'Église, et celui qui devint comme le noyau du nouveau recueil, date du règne de l'empereur Galba, qui ne dura que trois mois, en l'an 68. Cet écrit appartient à un genre de littérature fort goûté des Juifs et très-connu. Il existe, en effet, plusieurs autres Apocalypses, celle de Daniel, qui fait partie de l'Ancien Testament, celle d'Hénoch, qui n'y a jamais été admise, mais qu'on possède aussi en hébreu, et celle qui porte à tort le titre de quatrième livre d'Esdras, et qui est écrite en grec. Dans un style éminemment oriental et judaïque, plein de figures, de visions, d'énigmes familières à ses lecteurs, et dans une longue série de vastes tableaux dramatiques, l'auteur console et rassure les chrétiens déjà cruellement persécutés (1). Il affirme que le Christianisme l'emportera sur ses puissants rivaux, le paganisme et le judaïsme, tous deux acharnés à sa perte. Il représente le paganisme au temps de Néron, sous l'image de la ville aux sept collines, la courtisane vêtue de pourpre et ivre du sang des saints; mais il déguise le nom de Rome sous un pseudonyme (un nom *qui est un mystère*) celui de *Babylone*. Le judaïsme ou Jérusalem est flétri de la désignation de *Sodome*, tandis que la religion du Christ s'appelle *la Jérusalem nouvelle*.

L'auteur prédit formellement que dans trois ans et demi, c'est-à-dire en l'an 72, Jésus devait revenir au monde tout à coup, pour triompher définitivement de

(1) Ch. VI et VIII.

tous ses ennemis et régner pendant mille ans sur la terre entière, entouré des chrétiens, les uns vivants encore, les autres morts, mais ressuscités (1).

Ce livre, qui nous paraît si étrange, eut un grand succès, et contribua puissamment à soutenir les courages dans l'Église, bien jeune encore, mais déjà en butte à des persécutions atroces.

L'Épître de saint Jacques, surnommé *le Juste*, nous montre sous une autre forme l'esprit judaïsant au sein de l'Église. Il y a lieu de croire que l'auteur de cet écrit était un des quatre frères de Jésus, qui tous ne crurent que fort tard à sa religion. L'historien Hégésippe a tracé un tableau presque effrayant des austérités outrées et des continuelles prières qu'il attribue à ce saint personnage. Son épître est toute morale et pratique; le mysticisme et la dogmatique y font également défaut. Mais le motif sur lequel Jacques insiste le plus pour exiger une stricte fidélité au devoir, c'est la proximité du retour de Jésus et la redoutable rigueur du jugement qu'il devait prononcer bientôt sur les morts et les vivants (2). Plein de sens pratique, fort peu enclin à toute espèce de mysticité, Jacques était devenu chrétien et pasteur ou évêque de Jérusalem, sans renoncer ni à la façon de penser d'un Israélite ni très-probablement à l'observation de la loi. Il n'admit nullement que la foi sans les œuvres pût sauver; il la déclara morte, et ne comprit jamais sur ce sujet la doctrine de Paul.

Sa parole ironique et piquante devient par moment

(1) XI, 2, 3; XII, 3, 6, 14.—Voyez aussi, I, 1, 3; II, 5, 16; XXII, 6, 7, 10, 12, 20; III, 11, XI, 14.

(2) V, 7, 8, 9; II, 13; I, 9, etc.

un dialogue, une courte scène comique, pleine d'une verve incisive (1). En même temps qu'un évêque des premiers jours, Jacques *le Juste* est un moraliste spirituel, qui fait penser à la Bruyère. Selon lui, *la Religion pure et sans tache devant Dieu notre père, consiste à visiter les veuves et les orphelins et à se préserver de la souillure du monde* (2).

Jamais peut-être Christianisme ne fut moins dogmatique que celui de ce frère de Jésus et de ce premier pasteur de Jérusalem. Aussi son épître est-elle de tous les livres du Nouveau Testament celui que les orthodoxes de tous les temps ont le moins goûté; et l'on sait que Luther s'emportait jusqu'à l'appeler une *épître de paille*, parce qu'il la trouvait contraire à son principal dogme. Nous-mêmes, nous ne pouvons considérer la doctrine de Jacques ni comme bien logique ni comme suffisante; nous y voyons la grande pensée de Jésus rétrécie et appauvrie par le principe légal du mosaïsme. Le Christianisme de Jacques n'était qu'à demi émancipé des entraves de la loi; c'était un degré inférieur du Christianisme, et qui ne contenait pas en germe tous les développements futurs de la vérité chrétienne. Il est douteux que cette Épître ait jamais converti personne. Il fallait pour régénérer l'humanité une tout autre chaleur d'âme et une force d'expansion bien plus puissante que celle d'un sage moraliste, quelque religieux et quelque austère qu'il pût être.

Cependant bien d'autres éléments mosaïques passèrent dans le Christianisme, au delà probablement de ce qu'auraient voulu les deux chrétiens judaïsants dont

(1) II, 1-5, 14-17.
(2) I, 27.

nous venons de parler. Les habitudes séculaires reprirent le dessus ; il est doux à la faible conscience humaine de s'imposer des devoirs extérieurs, ou de se créer des mérites imaginaires ; et il est difficile de se passer de ces lisières, quand on a été longtemps soutenu par elles. Les jeûnes, la distinction des viandes défendues et des jours sacrés prirent faveur de plus en plus dans l'Église judaïsante. Un autre abus caractéristique, contre lequel saint Paul s'éleva plus tard (1), passa du Judaïsme dans le Christianisme, quoique l'Apocalypse l'ait formellement condamné ; ce fut le culte des anges, superstition par laquelle Israël s'était laissé gagner pendant sa longue déportation dans les États babyloniens. Cette erreur fut d'autant plus facilement acceptée plus tard par les chrétiens sortis du paganisme, qu'elle ne s'accorda que trop facilement avec les honneurs rendus par le polythéisme aux bons et aux mauvais génies, honneurs qui remontaient à la même origine orientale, quoiqu'ils en fussent venus par un autre chemin.

En deux points ncore, le Judaïsme commença à corrompre la pureté primitive de l'enseignement de Jésus, corruptions qui l'une et l'autre furent, comme la précédente, encouragées et propagées par les païens convertis. Ce fut d'abord l'introduction de la hiérarchie au sein de la chrétienté. Israël avait eu un corps sacerdotal, entouré d'honneurs par Moïse, mais maintenu par lui dans un strict assujettissement à la loi et réduit à vivre de la dîme des revenus d'autrui, étant seul dépourvu de possessions territoriales au sein d'un peuple de propriétaires, qui s'étaient partagé un pays conquis. Cette hiérarchie fut peu à peu imitée par l'Église, d'autant

(1) Col., II, 18.

plus que les cultes païens avaient eu aussi de puissantes corporations religieuses. Les titres de pasteurs et d'inspecteurs ou évêques, d'abord égaux et identiques (1), devinrent des titres différents, et hiérarchiquement classés. Plus tard le clergé se fit rendre la dîme mosaïque, comme instituée par Dieu, mais sans renoncer ni à la propriété ni à l'héritage, et dans un état social où il ne s'agissait plus pour chaque citoyen, né propriétaire, de mettre à part le dixième du produit de la terre au profit d'un corps à qui il était interdit de la posséder.

Une dernière importation israélite, favorisée également par le langage et les rites de tous les peuples païens, fut l'application à la mort de Jésus de l'idée et du nom de sacrifice. Nous reviendrons sur ce point avec plus de détails, en parlant du christianisme romain; mais nous devons au moins le signaler ici, et faire remarquer qu'une analogie toute naturelle s'établit bientôt entre la Pâque juive et la mort du Christ, entre le festin israélite de la Pâque et la sainte Cène. L'immolation annuelle de l'agneau pascal, sacrifié et mangé par chaque famille juive en souvenir et en actions de grâces de la sortie d'Égypte, ne pouvait manquer d'être mise en parallèle avec l'immolation de Jésus, qui eut lieu précisément la veille de cette grande fête nationale. Cette analogie se présenta d'autant plus facilement aux esprits, que les Juifs avaient coutume d'appliquer au Messie les belles paroles où Isaïe peint le serviteur de Jéhovah sous l'emblème de la brebis tondue ou de l'agneau égorgé, emblème que Jean-Baptiste, le dernier des prophètes, avait lui-même

(1) I Pierre, V, 1. Tite, I, 7, etc.

appliqué à Jésus dès les premiers jours de la carrière du Sauveur (1).

En résumé, le christianisme judaïsant, cette première transformation du type chrétien, fut une limitation et une dégénérescence immédiate de la doctrine du Maître. Jésus s'était placé à un point de vue trop haut et trop général, pour que ses successeurs pussent s'y tenir. Ni dans l'ensemble de ses disciples, ni dans le cercle plus intime des Douze, ni dans sa propre famille quand elle fut devenue chrétienne, on ne put le suivre sur un terrain si élevé. Les espérances de son siècle et de son peuple, leur goût très-vif pour une loi précise et pour des œuvres matérielles, leurs habitudes superstitieuses d'abstinences, leur formalisme, leur esprit sacerdotal, leur coutume invétérée d'apaiser et d'honorer Dieu par des sacrifices, reprirent le dessus dans leurs âmes, ou plutôt ne lâchèrent jamais prise. De plus, l'invasion des idées judaïques au sein de la chrétienté, en abaissant le Christianisme au-dessous du niveau primitif, le rendit plus acceptable aux races polythéistes qui y retrouvèrent, au moins en germe, l'idée universelle de sacrifice, la hiérarchie, le culte des bons anges et la terreur des mauvais esprits, toutes croyances dans lesquelles Juifs et chrétiens avaient vécu depuis bien des siècles.

Moins grave sans doute chez Jacques et dans l'Apocalypse qu'elle le fut chez bien d'autres, cette déchéance le devint cependant assez pour compromettre l'avenir de la religion du Crucifié. L'Église n'était, aux yeux de

(1) Il faut remarquer cependant que l'*agneau pascal* ne fut jamais une victime d'expiation, mais d'action de grâces, ce qui différait du tout au tout.

certains chrétiens et de leurs adversaires, qu'une secte juive de plus. Glissant sur cette pente fatale, elle se serait anéantie elle-même ; tout au moins peut-on dire que l'attachement des chrétiens judaïsants pour une législation locale et nationale, les rendait impropres à convertir le monde, et que leur sagesse froide et rigide n'était pas capable de régénérer l'humanité. Les moralistes, même religieux, ne persuadent guère que ceux qui sont déjà de leur avis. Il fallait des âmes de fer et une doctrine autrement ardente et passionnée, pour conquérir l'empire romain.

D'ailleurs, la pensée émancipatrice du Maître ne pouvait périr ; elle avait su se faire jour avant même l'entrée des premiers prosélytes païens dans l'Église. Le flambeau de l'esprit fut relevé par le premier des martyrs et passa de sa main mourante à celle du plus grand des apôtres, pour éclairer le monde d'une plus brillante et plus chaude lumière. L'esprit chrétien était encore trop en avant du siècle, malgré toutes les préparations que nous avons énumérées ; et ce fut précisément à cause de sa grandeur et de sa pureté, qu'il fallut déjà à la chrétienté, moins de quatre ans après Jésus, une réforme et un réformateur.

CHAPITRE VI.

LE CHRISTIANISME HELLÉNISTE.

> Sans doute, l'erreur peut jouer son jeu, comme les hiboux et les chats-huants dans la nuit. Mais il faudrait plutôt s'attendre à voir les hiboux et les chats-huants faire reculer vers l'Orient le soleil épouvanté, qu'à voir la vérité, une fois reconnue et proclamée, être tellement comprimée que l'ancienne erreur puisse reprendre le terrain qu'elle avait perdu et s'y établir en paix.
>
> (SCHOPENHAUER.)

Chose remarquable, le Réformateur qui se présenta ne fut ni un des Douze, ni le pasteur de Jérusalem, ni un des frères du Christ, ni un de ces Galiléens qui avaient suivi le Maître dès l'origine et parmi lesquels seuls on choisit un apôtre pour remplacer Judas. Dès le second jour de l'histoire du Christianisme, l'*esprit souffle où il veut*, rompt tous les cadres officiels et se crée des instruments nouveaux.

Au-dessous ou à côté de l'influence de Jacques, avant peut-être qu'elle ne fût solidement établie, et plus de trente ans avant que l'Apocalypse fût écrite, un mouvement tout différent avait commencé à Jérusalem même.

Nous saisissons cette occasion de prévenir que nous n'écrivons pas une de ces chroniques où chaque fait, même secondaire, ne paraît qu'à sa date ; quand il le

faudra, nous remonterons, pour exposer chaque transformation chrétienne, jusqu'à l'époque où elle commença à se produire avec un certain éclat; et nous enregistrerons ensuite les faits essentiels de son développement dans l'ordre où ils se sont passés; mais on verra que les évolutions de plusieurs de ces formes chrétiennes furent simultanées, même quand elles restèrent indépendantes les uns des autres.

La persécution n'avait pas encore commencé. Le monde païen ignorait encore l'Église naissante; et longtemps après, il la confondait encore avec le Judaïsme (1). Les Pharisiens, toujours politiques, se montraient peu hostiles aux disciples de celui qui les avait flétris et qu'ils avaient tant contribué à punir de mort; occupés surtout en ce moment à combattre l'épicuréisme antinational des Sadducéens, ils voyaient dans les adeptes du Nazaréen une secte assez inoffensive, qui par sa foi ardente en la vie éternelle, et peut-être aussi par ses espérances messianiques, pouvait leur servir d'arme contre le matérialisme de leurs rivaux. Dans le grand nombre des écoles juives, celle de Jésus était considérée par les autres, comme un groupe assez étrange de rêveurs, qui, au lieu d'attendre la venue d'un Messie nouveau, espéraient le retour du leur. L'antagonisme chrétien de la lettre et de l'esprit, de la loi et de la vie était peu senti.

(1) Claude, dit Suétone, exila de Rome les Juifs qui sous l'impulsion de *Chrestus* y causaient des troubles fréquents (*in Claud.*, 25). M. Salvador essaye en vain de démontrer qu'il s'agit ici des Juifs seuls et de leurs espérances messianiques (*Domination rom. en Jud.*, t. I, p. 501). C'est une erreur. Claude et son historien ne distinguent pas ici les Chrétiens des Juifs, et le nom du Christ, inexactement rapporté, est pour eux celui d'un fauteur de troubles.

Mais c'est seulement aux Juifs de Palestine et aux chrétiens sortis de leurs rangs que s'applique tout ceci. Nous avons dû signaler déjà des Juifs très-différents, relativement émancipés des préjugés de leur peuple, et connus en Judée sous le nom méprisant d'Hellénistes. Fort nombreux, même dans la ville sainte, vers laquelle, ainsi que tous leurs frères d'origine, ils gravitaient comme vers un centre commun, ils y possédaient plusieurs synagogues (1). Plus dégagés des entraves mosaïques et plus initiés à la vie commune des peuples d'alors, beaucoup d'entre eux se firent chrétiens. Cette désunion entre les Juifs ne pouvait manquer de devenir, au sein même de l'Église primitive, un ferment de discorde. Les rivalités, les mutuels reproches d'étroitesse ou de relâchement commencèrent alors, et depuis n'ont jamais cessé de se faire entendre de part et d'autre. Une querelle s'éleva à propos des répartitions de vivres entre les pauvres veuves des chrétiens judaïsants et celles des chrétiens hellénistes, chaque parti se croyant lésé. Tant la discorde fut prompte à naître, parmi les chrétiens, et précisément au sujet de ce qui aurait dû réunir tous les cœurs, la charité !

Les Douze, absorbés par l'enseignement, proposèrent que la répartition des secours fût confiée à des serviteurs des pauvres, ou *diacres*. L'idée fut adoptée par tous et le suffrage universel de l'Église de Jérusalem élut sept diacres. Il paraît que, dans un admirable esprit de conciliation et de fraternité, imité trop rarement depuis, on s'accorda à choisir tous les diacres parmi ceux qui s'étaient plaints, les Hellénistes; car tous les sept portent des noms grecs, que les Juifs de Pales-

(1) Act., VI, 9.

tine évitaient le plus souvent de donner à leurs enfants.

Les diacres ne se renfermèrent pas dans le soin des indigents. Un des élus, Étienne, *homme plein de foi et de saint esprit*, se distingua entre tous par la puissance merveilleuse de sa parole. Son éloquence hardie, sympathique et entraînante, répondait mieux aux besoins des âmes que l'enseignement plus réservé des apôtres; il convertit un grand nombre d'Israélites, et même de sacrificateurs, précisément parce qu'il attaquait de front le judaïsme. *Il ne cessait*, dirent ses dénonciateurs, *de parler contre le temple et contre la loi* (1). Comme Étienne affranchissait les consciences du joug de la loi mosaïque, en renonçant au culte matériel de Jéhovah et à son autel unique, le peuple, scandalisé, ameuté par ses prêtres et ses docteurs, l'accusa de blasphème devant le sanhédrin assemblé.

Là, sa défense consista à s'oublier lui-même pour fulminer un long et accablant réquisitoire contre les Israélites, leur idolâtrie, leur dureté de cœur, et la résistance qu'en tout temps ils avaient opposée à

(1) Saint Luc, il est vrai, appelle *faux témoins* ceux qui accusaient ainsi Étienne ; mais lui-même justifie pleinement leur accusation, dans le long discours d'Étienne qu'il rapporte. Évidemment saint Luc croit devoir, dans son récit, ménager les chrétiens judaïsants. Ce fait s'était déjà présenté à propos de Jésus lui-même. Les évangélistes, même en rapportant ses plus énergiques paroles, n'ont pu se décider à croire qu'il parlait contre le temple ; et ils traitaient de calomniateurs ceux qui interprétaient en ce sens des discours qui ne signifient pas autre chose, malgré leur interprétation bénévole. Là, comme ailleurs, Jésus était trop supérieur pour être compris même des siens. — Comparez Jean, II, 19-21 ; Matth., XXVI, 60 ; Marc, XIV, 58.

l'esprit. Quand, en descendant le cours de l'histoire nationale, il fut arrivé d'Abraham à Salomon et à la construction du sanctuaire dont les Juifs étaient si orgueilleux, il s'éleva avec colère contre la prétention de faire habiter le *Très-Haut*, le Créateur de toutes choses, dans un *temple bâti par la main des hommes*. Après avoir ainsi dégagé avec une extrême énergie l'universalisme chrétien des entraves étroites du judaïsme, il éclata contre les Juifs en reproches terribles, en invectives flétrissantes, les accusant du martyre des prophètes et du meurtre de Jésus. A ce dernier mot, on l'interrompit de toutes parts en grinçant des dents et en poussant des cris de rage. Alors, bravant toujours plus leur fureur au souvenir de ce que Jésus avait souffert, avant lui, de la part de ce même tribunal, il se laissa exalter par cette idée; il eut un transport d'extase intrépide et de foi, et s'écria, les yeux levés vers le ciel, au milieu de ce sanhédrin qui avait condamné le Saint et le Juste au dernier supplice : « *Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme debout à la droite de Dieu.* » Un affreux tumulte éclata autour de lui. Tous, sans le juger ni le condamner, s'écrièrent à la fois qu'ils étaient témoins de son blasphème. Sénateurs et assistants se jetèrent sur lui tous ensemble, et le traînèrent hors des murs pour le lapider. Dès cet instant, l'impétueux assaillant devint un agneau. Il mourut plein de calme, en imitant la mort de son maître et en pardonnant comme lui.

Quelques hommes pieux l'ensevelirent et le pleurèrent amèrement ; mais on se tromperait peut-être, si l'on pensait que le deuil fut partout aussi douloureux au sein de l'Eglise. Nul doute qu'Étienne ne parût aux chrétiens judaïsants le plus imprudent et le plus compro-

mettant des alliés ; et ce ne fut pas sans motif, car son prosélytisme et sa prédication changèrent les dispositions du parti pharisien, exaspérèrent le sanhédrin, et sa mort devint le signal de la première persécution qui ait ravagé l'Église.

Mais le sang du premier martyr se trouva déjà être la semence de l'Église. Les fugitifs portèrent l'Évangile en Phénicie, dans l'île de Chypre et dans la brillante métropole de la Syrie, la ville d'Antioche ; là, enfin, quelques-uns d'entre eux osèrent prêcher la religion nouvelle, non-seulement aux juifs hellénistes, mais aux païens eux-mêmes. Les disciples, peu à peu, devinrent si nombreux dans cette capitale populeuse et cultivée, qu'il fallut que l'opinion publique leur donnât un nom. Ce nom, créé par la pensée populaire, fut admirablement choisi : on inventa pour eux celui que nous portons encore; ces disciples, remplis de l'esprit de leur Maître, furent nommés, d'après lui, *les chrétiens.*

Nous avons peu de détails sur les doctrines qu'enseigna Étienne pendant sa courte mais éclatante carrière. C'est assez de savoir qu'au centre même du judaïsme, et au moment où l'Église naissante semblait déchoir en se rapprochant trop de l'ancienne loi, il protesta avec puissance contre les servitudes mosaïques et le monopole du temple. Protestations glorieuses, légitime révolution qu'il paya de son sang et de la sécurité dont jouissait l'Église ; mais à ce prix même, un si nécessaire affranchissement n'était pas trop chèrement acheté.

Saint Étienne est connu de tous comme le premier des martyrs. Ce n'est pas cependant le seul titre de gloire auquel il ait un droit unique ; ce n'est nullement par accident ou par hasard que lui échut le premier rang entre ceux qui donnèrent leur vie pour la foi chré-

tienne. Il eut cet honneur et le mérita, parce que, avant tout autre, il transforma l'Église naissante et développa le christianisme selon l'esprit du Christ. Il fut le premier de tous les réformateurs chrétiens, et c'est pourquoi son nom demeure inscrit en tête de l'immense martyrologe où figurent ensemble ceux qui ont sacrifié leur vie pour l'Église et ceux qu'elle-même, dans ses jours d'égarement, a punis de mort, pour avoir continué malgré elle, et dans son propre sein, l'œuvre du Maître.

Loin que le martyre d'Étienne ait appauvri la chrétienté en la privant d'un si grand et si intrépide serviteur, ce martyre même l'enrichit : Étienne, en mourant, légua à l'Église un réformateur plus grand que lui.

CHAPITRE VII.

LE CHRISTIANISME DE SAINT PAUL.

« C'est un fait que, dans la théologie de Paul, la mort du Christ n'est pas la chose principale, le pivot du système, mais bien la foi de l'homme ; et cette foi ne se rapporte pas exclusivement au fait de la mort du Christ, mais encore au fait de sa vie. La sainteté de cette vie, que nous devons nous approprier par la foi, exerce sur notre justification une influence aussi grande que le sacrifice de sa mort. »

(Reuss, *Hist. de la théol. chrét. au siècle apost.*, t. II, p. 192.)

I

La loi cruelle des Juifs, dès qu'un blasphème avait été prononcé, faisait, des témoins du crime, les bourreaux du coupable. Pendant que les auditeurs d'Étienne le lapidaient, dépouillés de leurs longues robes qui les eussent gênés, ils les avaient laissées aux pieds d'un jeune pharisien qui, assis sur le lieu du supplice, les garda, et *consentit* ainsi, quoique indirectement, au meurtre du martyr. Que se passa-t-il dans l'âme de Saul de Tarse, pendant qu'il assistait à cette mort sublime ? Il n'aurait pu le dire lui-même. Le martyre d'Étienne ne le convertit point immédiatement, mais jamais il ne se consola d'y avoir pris part. Luttant contre des sentiments qui frémissaient déjà en lui, et qu'il devait réprimer comme impies, il partit, armé de lettres du souverain sacrificateur, pour détruire à Damas, par

le fer et le feu, la secte abhorrée du Galiléen. Mais son âme puissante était troublée, bourrelée jusque dans ses plus intimes profondeurs. Cette forte nature était secouée si énergiquement, qu'elle se jeta d'un extrême à l'autre. Elle pouvait être emportée jusqu'au fanatisme, mais non manquer de sincérité envers elle-même. Paul pouvait être, ou un persécuteur acharné, ou le plus dévoué des apôtres, mais rien de moins. Ce qui trancha pour lui cette terrible irrésolution, ce qui mit fin à tous ses doutes en un instant et pour toujours, ce fut une vision. L'argument alors était aussi décisif pour les meilleurs esprits, qu'il serait contesté aujourd'hui. Saul vit Jésus lui apparaître sur le chemin de Damas. Ananias, un chrétien de cette ville, instruisit et baptisa ce fougueux disciple, qui, la veille, l'aurait fait périr. Le néophyte quitta son nom juif de Saul ou Saül, et en choisit un latin. Paul devint après coup un apôtre plus grand que les Douze, et se fit faire place dans leurs rangs, malgré leur défiance d'abord et ensuite malgré les secrètes inquiétudes que leur inspirèrent toujours quelques-unes de ses idées trop arrêtées pour eux et de ses allures trop hardies.

Saint Paul fut un homme de génie, mais essentiellement un homme de son temps. Il avait au degré suprême ce qui manquait à ce siècle troublé, la décision. Incapable d'admettre les tiers partis, les demi-mesures, il se donnait tout entier, corps et âme, à la vérité. Sa propre bonne foi ne l'excusait pas à ses yeux; il se croyait sincèrement le premier des pécheurs pour avoir persécuté le Christ et son Église, et jamais il ne crut avoir réparé son crime, malgré la vaste étendue de ses conquêtes spirituelles et malgré sa longue carrière de dévouement et de périls.

L'œuvre de sa vie fut la conversion du genre humain à la religion de Jésus-Christ, sans distinction d'origine juive ou païenne.

Plus que personne, il était l'homme de cette œuvre immense. Son éducation même l'y avait rendu éminemment propre. C'était un Juif helléniste, né de parents hébreux à Tarse, ville grecque de Cilicie, qui avait reçu pour ses enfants le titre très-utile de citoyen romain. Mais il fut élevé à Jérusalem, dans les doctrines ultra-israélites des pharisiens. Il se trouva, par ses origines, sur les confins des deux mondes, et fut par sa race juif de religion, gréco-romain par sa ville natale. Il eut deux langues maternelles, quoique sans doute il ait dû préférer lontemps l'hébreu au grec, et il put prêcher à Athènes, sur la colline de l'Aréopage, sans s'attirer, de la part des puristes de l'Agora, de trop dédaigneuses critiques. La littérature classique du monde grec ne lui était pas inconnue; il cite, quand bon lui semble, Aratus son compatriote, Épiménide le Crétois, ou une comédie de Ménandre. On a remarqué que les traits de ces poëtes qu'il rappelle ont quelque chose de proverbial; mais un homme qui a hâte d'écrire ou de parler dans des circonstances graves, ne s'arrête guère à citer autre chose. D'ailleurs, nous ne prétendons pas que Saul le pharisien fut aussi familier avec les poëtes ou les sages grecs qu'avec les prophètes d'Israël. Quelquefois, comme à Athènes, il refoula dans sa grande âme les passions fougueuses du Juif que soulevait le spectacle odieux de l'idolâtrie, et rattacha sa prédication chrétienne à ces besoins innés de religion qui font soupirer toutes les consciences après le *Dieu inconnu*. On le voit quelquefois aussi, dans ses épîtres, contenir avec effort la violence de ses sentiments; mais le plus sou-

vent il leur donne carrière. Cette âme de fer porte en elle une source intarissable d'ardentes exhortations, de supplications émues, de tendres reproches, ou d'accablantes invectives. Les arguments apparaissent sur ses lèvres avec une abondance et une fougue extrêmes, qui souvent rendent sa pensée obscure. Il est trop impétueux et trop plein d'idées pour se donner toujours le temps d'achever sa pensée et de la suivre jusqu'au bout ; il s'en laisse détourner par d'autres, et quelquefois s'arrête ou s'écarte au milieu d'une phrase qu'il oublie de finir. On l'a comparé trop justement à un torrent débordé ; les images fortement colorées, les raisonnements passionnés, les traits de sentiment, les vivacités de langage se pressent, s'accumulent, s'interrompent avec une rapidité et une vigueur étranges. Ce qui le rend plus difficile encore à suivre, c'est que nourri dans la mauvaise dialectique des rabbins, il prolonge, il complique, il raffine ses métaphores et ses preuves ; il les retourne en tous sens et les greffe l'une sur l'autre. Il ne craint jamais de donner une vive image pour une raison. Quelquefois il nous est impossible d'être de son avis, moins cependant sur le fond de son idée que sur la valeur probante de son argumentation, tant chez lui la subtilité rabbinique devient complexe et bizarre, tant est singulier l'usage qu'il fait des analogies qu'il voudrait établir, des textes qu'il commente avec une liberté extrême, des histoires et des personnages même de l'Ancien Testament ! En pareil cas, pour comprendre sa pensée sans l'exagérer, il faut se rappeler que donner à un passage de la Bible juive une signification tout à fait nouvelle, était un exercice d'esprit fort aimé des Juifs ; et l'on ne croyait nullement violer ainsi le respect profond qu'on portait au texte, lequel, outre tous

les sens imaginaires et ingénieux qu'on y cherchait et qu'on prenait plus ou moins au sérieux, conservait toujours son sens primitif. Si l'on n'a aucune idée du mode d'enseignement et de discussion des docteurs de la loi, on ne comprend pas saint Paul. Ce grand homme put bien cesser d'être pharisien, mais non d'être rabbin; on abjure une religion, mais jamais l'éducation qu'on a reçue et le tour qui a été donné à l'esprit.

II

L'exubérance des sentiments et des idées, l'impatience de toute règle extérieure, voilà le style de saint Paul. C'est aussi son caractère; c'est l'explication de sa vie.

Affranchi du pharisaïsme et du joug de la loi dans lequel il avait été élevé, ce vigoureux esprit eut horreur des chaînes où il avait vécu; il déploya largement au sein de la liberté chrétienne l'indépendance de sa pensée, la hardiesse de sa nature et son inconcevable puissance d'action. Il ne songea plus qu'à donner au genre humain la vérité et la liberté dont il jouissait avec une passion ardente. Pour ce travail immense, il se dépensa tout entier, et l'adhésion des multitudes lui donna raison. Aussi, quand il vit son œuvre de conversion si féconde, si régénératrice, si ardemment désirée, être entravée par la servilité des uns ou la timidité des autres, l'indignation, la pitié, la colère, l'attendrissement le saisirent. Ces âmes qu'il avait gagnées au Christ, il les défendit de l'asservissement au mosaïsme, avec la tragique intrépidité et l'amour héroïque d'une mère contre des ravisseurs qui voudraient réduire en esclavage ses enfants.

Bien plus qu'Étienne, Paul fut un réformateur; le second en date, il restera peut-être le plus grand de tous. C'est à lui que le christianisme doit son universalité, enseignée et annoncée formellement par Jésus, mais gravement compromise après lui par les chrétiens judaïsants. Pour des Israélites de Palestine, rompre avec la tradition juive, était un acte d'audace trop effrayant. Ils ne savaient pas s'affranchir des mille prescriptions légales, sacerdotales, hygiéniques où la loi enlaçait, dans tous les moments, la vie de chaque Israélite. Bien loin d'y renoncer eux-mêmes, ils prétendaient les imposer à tous les païens qui entraient dans l'Église; ils ne comprenaient ni que ces observances étaient impossibles hors de leur pays et de leur climat, ni qu'elles étaient inacceptables et odieuses au reste du monde. Pour un Epictète ou un Marc-Aurèle, c'eût été reculer que de se soumettre à la loi des Juifs; c'eût été se rétrécir l'esprit et abdiquer sa liberté morale. Saint Paul le comprit; il refusa d'imposer à l'humanité ce joug étroit et lourd. Il rejeta bien loin toutes les coutumes qui auraient rendu son œuvre impossible ou l'auraient compromise. Il défendait à ses disciples de s'inquiéter des règles mosaïques par lesquelles certains aliments, tels que la chair du porc, étaient interdits; il ne leur permettait pas de *s'informer pour leur conscience* de ce qui se vend à la boucherie, et il s'écriait avec une hauteur dédaigneuse, que « *le règne de Dieu ne consiste pas dans le boire et le manger, mais dans la justice, la paix et la joie que donnent le saint Esprit* (1). »

Malheureusement les judéo-chrétiens résistèrent à cet enseignement qui leur paraissait subversif, si ce n'est

(1) Rom., XIV, 17.

impie. Outre que le monde juif tenait par orgueil et par habitude à sa loi et n'en comprenait pas les défauts, il n'avait pas pour le monde païen l'infatigable amour de saint Paul. L'Église judaïsante eût plus volontiers attendu à Jérusalem les idolâtres qui voudraient se convertir, qu'elle n'eût couru le monde pour *traîner*, comme disait Paul dans son langage passionné, *les âmes captives à l'obéissance de la croix*. Cependant, saisis d'émulation, les judaïsants eurent aussi des missionnaires. Jacques les envoya dans les Églises mêmes que Paul avait fondées, et ces émissaires du christianisme judaïsant s'efforcèrent de réparer le mal qu'avait fait Paul, selon eux, par sa trop grande hardiesse ; ils prêchèrent l'observation des œuvres de la loi, et réussirent à les imposer à quelques personnes. C'est ce qui arriva dans la Galatie, province peuplée jadis par des Galls ou Gaulois, où l'esprit très-éveillé des habitants était enclin à une légèreté versatile, qui ressemblait trop à celle de notre France moderne. Paul, navré de la déchéance de ses disciples, leur écrivit sa magnifique épître aux Galates. Cette épître est animée d'un si grand souffle de spiritualisme libéral, elle est si riche de couleurs et si variée de mouvements, si tendre et si pressante, qu'elle restera à jamais le manifeste glorieux et ardent de la liberté chrétienne. C'est là qu'il s'écrie avec tant d'indignation et d'autorité : « *Tenez fermes dans la liberté où Jésus-Christ vous a mis, et ne vous mettez pas de nouveau sous le joug de la servitude* (1). »

Après Jésus, Paul est le plus grand et le plus redoutable champion de l'esprit contre la lettre, et de la liberté des âmes contre toute autorité humaine. Mieux

(1) Gal., V, 1.

que personne sur ce point il avait compris le Maître. C'est lui qui a écrit cette impérissable parole dont une reine française et protestante avait fait sa devise et l'épigraphe d'une constitution politique qui, au bout de trois siècles, passerait encore pour trop libérale aujourd'hui (1) : « *Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.* »

La conduite de saint Jacques ou de ses envoyés était certainement aussi consciencieuse que peu éclairée et peu fraternelle. Paul déclare qu'au lieu d'aller lutter contre ses collègues, il ne prêchait le Christ que dans des lieux où d'autres ne le prêchaient pas (2). Les orthodoxes de tout genre ont toujours essayé de pallier le dissentiment entre Jacques et Paul. Il suffit cependant de relire leurs épîtres pour reconnaître combien ce dissentiment était grave et profond.

L'un enseigne exactement le contraire de ce que dit l'autre; et ils ont soin, pour mieux se réfuter, de choisir dans le vaste champ de l'histoire biblique les mêmes exemples, en leur donnant des significations opposées.

Saint Paul ne veut pas qu'on attribue, comme le faisait la loi, à des actes extérieurs, à des cérémonies, à des jeûnes, à des ablutions, même à des prières et des aumônes, une valeur réelle et matérielle, en dehors des sentiments qui les ont inspirés. Pour lui, c'est la foi, c'est le sentiment religieux et moral élevé à un haut degré de puissance qui sauve, qui sanctifie. On peut faire des actes religieux sans l'être; les œuvres de la loi ne sont rien. « *Nous concluons donc*, dit-il, *que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi.* » Après quoi il cite en exemple Abraham et ce verset de la Genèse :

(1) Jeanne d'Albret. — II Cor., III, 17.
(2) Rom., XV, 20.

« *Abraham eut foi en Dieu, et sa foi lui fut imputée comme justice* (1). »

Saint Jacques dit exactement le contraire. Il se moque de celui qui prétendrait être charitable en engageant des pauvres à se chauffer et à se rassasier, mais qui ne leur donnerait rien. « *De même,* dit-il, *la foi, si elle n'a pas les œuvres, est morte en elle-même. Quelqu'un dira : Tu as la foi, et moi j'ai les œuvres.—Montre-moi ta foi sans œuvres. Moi, je te montrerai ma foi par mes œuvres... O homme vain, veux-tu savoir que la foi sans les œuvres est morte? Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur un autel? Ne vois-tu pas que la foi agissait avec ses œuvres, et que par ses œuvres sa foi fut rendue parfaite, et qu'ainsi s'accomplit ce que dit l'Écriture : Abraham eut foi en Dieu, cela lui fut imputé comme justice, et il fut appelé ami de Dieu? Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement* (2). »

Il faut être bien prévenu pour ne pas reconnaître que saint Jacques réfute saint Paul, rétorque contre lui l'exemple même qu'il a cité, et arrive à une conclusion opposée à la sienne.

Sans doute on peut dire des deux adversaires qu'ils ont raison l'un et l'autre, que les œuvres faites sans cœur et sans foi sont nulles, et que la foi qui n'a pas d'influence sur nos actes est morte. On peut aller jusqu'à prétendre qu'en prenant les deux théories à une certaine hauteur, elles s'accordent et se confondent. Mais les orthodoxes, catholiques ou protestants, ferment les yeux au jour, quand ils osent parler encore d'or-

(1) Rom., III, 27 ; IV, 3 ; IV, 22 ; Gal., III, 6.
(2) Jacques, II, 16 et suiv.

thodoxie et d'uniformité en présence de faits pareils.

Il est incontestable que, du vivant des apôtres, l'Église était divisée, non au sujet de questions secondaires, mais sur la question vitale de l'époque; il est incontestable que Jacques était inquiet et blessé du libéralisme de saint Paul, qu'il envoyait des émissaires refaire après lui son œuvre dans les Églises, et qu'il le réfuta expressément dans une épître adressée à tous les chrétiens.

Que faisait donc saint Pierre, demanderont les catholiques? N'était-ce pas à lui, prince des apôtres et pape, de rétablir l'ordre entre les chefs de l'Église? Voici les faits : Pierre n'était en rien supérieur à ses collègues, et n'avait sur eux aucune espèce de juridiction. Dans la question actuelle, sa raison était pour saint Paul, et sa faiblesse de caractère pour Jacques. Il laissa imposer des obligations mosaïques à ses propres disciples, et par complaisance, il s'y soumit lui-même. Paul était alors à Antioche, où Pierre arriva bientôt; Paul fut témoin de ce qui se passait, et s'en indigna; il ne ménagea pas son collègue, il l'accusa hautement de *dissimuler* et de ne *pas marcher droit*. C'est lui-même qui le raconte (1) :

« *Lorsque Pierre fut arrivé à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il méritait d'être repris; car avant que quelques personnes, qui avaient été envoyées par Jacques, fussent venues, il mangeait avec les païens. Mais dès qu'elles furent arrivées, il se retira et se sépara d'avec les païens, craignant ceux de la circoncision* (les chrétiens judaïsants). *Et les autres Juifs usaient aussi de la même dissimulation que lui, de sorte que Barnabas même se laissait entraîner à dissimuler comme eux. Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas de*

(1) Gal., II, 11-14.

droit pied, selon la vérité de l'Évangile, je dis à Pierre en présence de tous : Si toi, qui es Juif, vis comme les païens et non comme les Juifs, pourquoi obliges-tu les païens à judaïser ? »

Pierre est dans cette mémorable occasion le représentant de ces hommes de tiers parti qui, pour avoir la paix, font des concessions contraires à la vérité et à leur conscience, et qui méritent d'être énergiquement repris par les hommes de principe.

Si l'on nous demande où était à cette époque l'unité de foi et ce qu'on appelle l'orthodoxie, nous répondrons qu'elle n'était ni dans les partis ni dans les hommes, quelque grands et saints qu'ils fussent, mais dans la résultante des diverses tendances, dans l'ensemble. Saint Paul au fond était dans le vrai, quoique sa pensée eût quelque chose d'exagéré et de paradoxal qui froissait le sens pratique et étroit de saint Jacques. Celui-ci ne comprenait pas l'élévation d'idées de Paul ; il ne reconnaissait pas en lui la vérité universelle soulevée contre les préjugés d'un petit peuple. Pierre comprenait mieux, mais avait peur de déplaire, et chez lui, comme il arrive souvent chez les hommes de juste milieu, c'était non l'intelligence, mais le courage moral qui faisait défaut. Il n'avait rien à répondre quand Paul, avec sa haute raison et son enthousiasme impétueux, s'écriait : « *Si je rebâtis les choses que j'ai détruites, je fais voir que je suis moi-même un prévaricateur* (1). » C'est en général ce que font les hommes de demi-portée et de faible courage : ils rebâtissent d'une main ce qu'ils ont renversé de l'autre.

Quel spectacle plus noble et plus instructif que celui

(1) Gal., II, 18.

de ces premiers et grands propagateurs de l'Evangile, luttant les uns contre les autres, chacun pour son principe? Mais on se demande comment les multitudes qui ont en main le livre où ces diversités éclatantes, ces luttes solennelles sont racontées, peuvent encore se laisser prendre au leurre de l'unité de doctrines. L'orthodoxie n'est rien, n'a jamais rien été. Tout ce qu'elle a de réel, c'est une tendance rétrograde dont saint Pierre, encore lié par les chaînes du judaïsme qu'il avait quitté, est un type exact. Mais l'orthodoxie en tant que règle de foi, de doctrine unique prêchée par les apôtres et professée par les chrétiens, n'est qu'une fiction légale, un mensonge historique. L'unité véritablement chrétienne n'a jamais consisté que dans l'imitation de Jésus-Christ et dans ses impérissables principes d'amour, de pardon et de perfectionnement.

III

On ne comprend en saint Paul ni l'homme ni son œuvre, si l'on ne se rend compte de sa doctrine; mais l'inverse n'est pas moins certain; sa doctrine ne s'explique bien que par son caractère et surtout par la lutte où toute sa vie a été engagée. Il fut le premier en date parmi les grands théologiens; son système a influé puissamment sur presque tous les autres dans l'Eglise. Ses épîtres sont le monument le plus ancien de la religion du Christ, et la partie la plus antique du Nouveau Testament. Les Évangiles y ont été joints plus tard. Mais on a dit avec raison que si les Évangiles n'eussent jamais été écrits, on en retrouverait dans les épîtres

de Paul tous les éléments essentiels. Parmi les récits évangéliques qui concernent personnellement Jésus, il en est deux seulement dont saint Paul ne paraisse avoir aucune connaissance : la naissance miraculeuse, dont il n'y a aucune trace, ni dans les épîtres de Paul, ni dans l'évangile et les épîtres de Jean, et l'ascension, dont saint Paul ne parle jamais. Quand il énumère, comme preuves de la résurrection du Christ, les diverses circonstances où le Sauveur se montra après sa mort, Paul met sa propre vision du chemin de Damas sur le même rang que toutes les autres apparitions du Christ ressuscité ; il semble oublier, ou plutôt ignorer que, d'après l'histoire évangélique, entre cette apparition et les précédentes, Jésus était retourné au ciel.

Du reste, si saint Paul devint un théologien, ce ne fut point par simple curiosité pour les problèmes de la science; ce fut par un tout autre motif qui avait toujours été la préoccupation principale de sa vie entière. Il aspirait, de toute son âme, à la sainteté, ou, pour parler le langage juif, à la justice. Pharisien, il avait voulu devenir un juste par l'observation exacte de la loi et des œuvres qu'elle prescrivait ; il avait poussé le zèle israélite jusqu'au fanatisme et à la persécution. Cependant, comme les Juifs et bien des païens de son temps, il se sentait pécheur ; le péché en lui luttait contre la loi, et la loi était impuissante à vaincre le péché, malgré l'ardent désir de sainteté qu'éprouvait l'apôtre futur. Quand il devint chrétien, il renonça immédiatement et pour toujours à Moïse et au pharisaïsme, à la loi, aux œuvres imposées et réglées par elle, à toute loi extérieure et à toute valeur matérielle des œuvres, pour vivre de la foi en Christ, de la vie

intérieure et de l'esprit. Dieu veut sauver les hommes par Christ, voilà la bonne nouvelle. Christ est le rédempteur, c'est-à-dire le libérateur qui affranchit les âmes du double esclavage du péché et de la loi, et qui les sanctifie par son esprit. L'esprit de Christ crée en nous ce que ne pouvaient créer ni la loi de Moïse, ni aucune loi quelconque, la vie chrétienne. « *Ce n'est plus moi qui vis*, s'écrie saint Paul; *c'est Christ qui vit en moi.* »

Toute la théologie de Paul repose non-seulement sur l'antagonisme du christianisme, qu'il appelle la foi, avec le mosaïsme, qu'il nomme la loi; mais sur l'opposition plus radicale du principe juif et du principe chrétien, de la légalité extérieure et formaliste avec la vie intérieure de l'esprit. Toute religion cérémonielle, toute règle extérieure, tout rituel, tout code, sont impuissants à sanctifier, parce qu'ils portent sur les dehors de l'être humain. C'est par l'esprit seul, par le cœur, par la conscience, par les sentiments réels, par la vie intime, que l'homme devient saint et juste, parce qu'ainsi seulement l'homme soumet à l'action de la vérité et de l'amour la racine de toutes ses facultés, la source d'où tous ses actes jaillissent.

La foi, selon saint Paul, ne se réduit pas seulement à ce fait qu'on ne doute pas de telle ou telle doctrine; c'est l'adhésion de l'âme tout entière, convaincue, pénétrée, régénérée, embrassant de toutes ses forces la vérité, Christ et Dieu. Voilà la foi *qui* seule *justifie*, la foi *dont vit le juste*.

Si l'on demande à Paul comment Jésus sauve les âmes, il a deux réponses qu'il donne tour à tour et qu'il mêle quelquefois l'une à l'autre. A vrai dire, il avait deux théories du salut, l'une mystique et de senti-

ment, l'autre dogmatique et raisonnée. Souvent il donne l'une ou l'autre comme suffisante, et l'on pourrait aligner deux séries inverses de passages où il semble que l'une soit tout, et où l'autre soit passée sous silence. La théorie mystique est celle de l'union du croyant avec celui en qui il croit. Christ est uni entièrement à Dieu, et celui qui croit en Dieu par Christ est uni étroitement à Christ et par Christ à Dieu. Cette idée, qui se retrouve chez saint Jean, et qui émane directement du Christ lui-même, est poussée très-loin par notre apôtre. Le chrétien doit vivre de la vie de son Maître, mourir et ressusciter avec lui, c'est-à-dire s'associer aux crises qu'il a traversées et en ressortir triomphant. Par sa mort et sa résurrection, il s'est trouvé et montré supérieur au monde, au péché, à la mort elle-même ; cette supériorité, cette victoire sur nous-mêmes et les hommes, ce mépris de la mort, nous devons les partager avec lui. Si nous sommes ainsi unis à lui par l'amour et la foi, nous triompherons, nous régnerons éternellement avec lui, et *aucune chose* au monde, au ciel ou en enfer, ne *pourra nous priver de l'amour que Dieu nous a témoigné par Jésus-Christ*.

La seconde théorie n'est pas en contradiction avec cette première ; mais l'une n'a pas besoin de l'autre, chacune se suffit. Avant d'exposer la dernière, il faut préciser l'idée que Paul se faisait de la personne du Sauveur. Il emprunte à la pensée juive la notion d'un Messie, manifestation vivante et personnelle de Dieu. Ce Messie, il le reconnaît en Jésus. Dans ses épîtres principales et les plus dogmatiques, universellement admises comme authentiques, il insiste assez peu sur la grandeur divine du Christ. Dans d'autres, il appuie beaucoup plus sur ce dogme ; non-seulement il

appelle le Sauveur l'image du Dieu invisible (1); mais il déclare qu'en lui *a résidé corporellement toute la plénitude de la divinité* (2). Il va jusqu'à déclarer que *tout a été créé par lui et pour lui* (3).

Ce n'est pas à dire cependant que saint Paul fût orthodoxe quant à la divinité de Jésus-Christ, et enseignât le dogme trinitaire (4). Ni le mot, ni l'idée, n'avaient été inventés encore; ils ne le furent que plus tard. On était fort loin de songer à faire du Saint-Esprit une personne distincte. On n'avait nulle notion de cette égalité entre les personnes qui est absolument essentielle à la doctrine de la Trinité (5). Saint Paul enseigna par-

(1) Coloss., I, 15.

(2) Coloss., II, 9.

(3) Coloss., I, 17.

(4) Peut-être trouvera-t-on qu'en faisant mention ici d'un dogme comme la Trinité, avant d'être parvenus à l'époque où l'on y crut, nous ne suivons pas une marche assez rigoureusement logique; ce qui nous y oblige, c'est la difficulté de nous faire bien comprendre. Les idées et les mots que nous essayons de retrouver chez saint Paul tels qu'il les a conçus et employés, ne sont arrivés jusqu'à nous qu'altérés, dénaturés, par les significations fausses que leur ont données les théologiens et les Églises. Pour revenir au sens primitif, il est indispensable d'expliquer en quoi il différait de ce qu'on y a vu depuis.

(5) Voici la formule officielle tirée du symbole de saint Athanase, admis également par l'Église catholique, l'Église gréco-russe, l'Église anglicane, et, en un mot, toutes les Églises qui se disent orthodoxes : « Dans cette Trinité il n'y a ni antérieur, ni postérieur, il n'y a ni plus grand ni moins grand ; mais ces trois personnes sont entièrement coéternelles et parfaitement égales. » —Dès qu'on ne croit pas à cette égalité absolue du Père, du Fils et du Saint-Esprit, on n'est plus ni orthodoxe, ni chrétien, d'après le symbole que nous venons de citer, et l'on sera infailliblement damné à toute éternité.

tout l'infériorité du Fils au Père. A l'endroit même où il voit en lui le Créateur, il l'appelle (1) *le premier-né de toute créature.*

Entre les deux personnes divines, que seules il connaît, il maintient rigoureusement la subordination de la seconde à la première. Selon lui, il n'y a de Dieu que Dieu; il s'exprime à cet égard avec une précision scrupuleuse; quand il décrit, en termes d'une incomparable grandeur, l'avenir éternel où Dieu sera tout en tous, quand il annonce que toutes choses seront assujetties au Fils par le Père, il ne manque pas de remarquer que le Père lui-même est excepté, et que le Fils lui demeurera assujetti (2). On sent, à chaque ligne des épîtres, que Paul élève le Fils aussi haut et aussi près de Dieu que possible, mais on sent en même temps que sa profonde conviction monothéiste le contraint toujours à élever plus haut encore le Dieu unique. Sage réserve, conviction nécessaire et vraie, que la plupart des Églises chrétiennes n'ont pas su conserver.

Dieu a résolu, dans sa miséricorde ou par sa grâce, de sauver les hommes du péché par son fils Jésus-Christ. Ceux qui croient en lui, Jésus les sauve, ou, selon le premier sens du mot, les guérit, par sa vie qui fut exempte de péché, par sa mort, qui fut volontaire et non pas méritée comme celle des pécheurs, et surtout par sa résurrection glorieuse. Jésus substitue, par un acte de sa volonté, la mort qu'il a librement subie à la condamnation ou mort spirituelle que devaient souffrir les pécheurs. Par leur foi, par leur adhésion à cet échange, ils entrent en possession de la vie nouvelle,

(1) Coloss., I, 15.
(2) I Cor., XV, 27, 28.

qui est celle du Christ ressuscité. Dieu, de son côté, accepte et ratifie cette double substitution de la mort de Jésus à notre mort spirituelle et de sa vie spirituelle à la nôtre. Le Père approuve d'autant plus cette substitution, qu'il l'a lui-même préparée ; il pardonne donc à l'homme renouvelé les péchés dont il était coupable avant de croire à Jésus. A dater de ce moment, l'homme spirituellement ressuscité avec Christ, vit avec son Rédempteur, ou plutôt encore c'est Christ qui vit en lui.

Cette doctrine de l'apôtre servit de base à l'édifice dogmatique tout différent que saint Anselme de Cantorbéry éleva mille ans plus tard. L'élément mystique y disparaît, l'adhésion du cœur y est négligée, l'union religieuse et morale du croyant avec Jésus n'est plus l'essentiel. Ce qui les remplace, n'est qu'un élément purement juridique. Dieu ne peut plus pardonner aux pécheurs, que si quelqu'un a subi leurs peines. Or, le péché étant une offense infinie envers l'Être infini, la réparation et le Réparateur doivent eux-mêmes être infinis. C'est pourquoi la deuxième personne de la Trinité se fait homme, et après avoir vécu sur la terre, en obéissant à notre place à tous les commandements de Dieu, meurt sur la croix, en subissant une somme de souffrances égale à ce que tous les élus ensemble auraient enduré pendant l'éternité. Parmi d'autres différences essentielles entre les deux systèmes, on a remarqué avec raison que d'après celui d'Anselme, l'homme est l'objet d'un contrat entre le Père et le Fils, tandis que, selon Paul, l'homme est lui-même une des parties contractantes; enfin, pour Paul, ce qui importe avant tout, c'est l'échange mystique des deux morts et surtout des deux vies, c'est que le chrétien vive dans la communion de son Maître.

Malheureusement la foi qui régénère ainsi le pécheur n'est pas le partage de tous; cette inégalité inévitable, les préoccupations habituelles de saint Paul et la polémique de son temps, l'ont amené à adopter la doctrine de l'élection et de la prédestination, doctrine cruelle que Calvin a rendue plus cruelle encore. La voici, telle que saint Paul l'avait conçue, en opposition avec les prétentions orgueilleuses des Juifs. Israël était persuadé que, par suite d'un contrat d'alliance, conclu jadis entre Jéhovah, leur Dieu, et Abraham, leur ancêtre, ils avaient le monopole de la religion véritable et du salut, sous la condition d'obéir aux prescriptions de la loi. Un Israélite qui se croyait en règle avec la légalité, méprisait tous les étrangers, quelles que fussent d'ailleurs leur valeur morale et leur foi. Dieu même ne leur paraissait pas libre d'élever un pareil homme à leur propre hauteur. Saint Paul, froissé de tant d'injustice et d'orgueil mal fondé, s'irrita de voir lier ainsi la volonté du Tout-Puissant, et, se jetant d'un extrême dans l'extrême opposé, il affirma que le contrat légal sur lequel comptaient les Juifs était désormais sans valeur, et il fit dépendre du bon plaisir de Dieu le salut de chaque âme. Il rappelait aux Juifs qu'Abraham lui-même n'était encore qu'un incirconcis, quand Dieu le choisit pour son mandataire. Ceux que Dieu sauve, il les a élus lui-même de toute éternité, bien avant qu'ils eussent pu observer la loi, avant l'existence même de cette loi, avant la vocation de la race hébraïque. Dieu a donc le droit d'appeler à lui et de sauver aussi bien les païens que les Juifs. On voit paraître ainsi, jusque dans les abstruses profondeurs du dogme, la préoccupation constante de toute la vie de Paul, l'idée de la conversion des païens. En d'autres termes, contre un prétendu privilége de

droit divin, saint Paul fit valoir, à défaut peut-être de raison plus accessible à ses auditeurs, le droit absolu du Créateur, l'arbitraire éternel. Il ne prétend pas, en effet, que Dieu ait excepté tels ou tels de la condamnation méritée par tous, parce que ceux-là devaient mériter un jour sa préférence. Il soutient au contraire que le choix de Dieu a pour motif unique sa volonté. C'est là, nous ne craignons pas de le dire, une doctrine déplorable ; elle ne pouvait sortir que de cet Orient toujours asservi, où la volonté d'un maître est acceptée pour bonne, quelle qu'elle soit. De l'idée que Dieu est tout-puissant et son indépendance absolue, on trouvait naturel de conclure qu'il est dispensé de se montrer juste. Devant la force souveraine, on n'admettait pas qu'il pût subsister aucun droit; l'ouvrier étant le maître de créer ce qu'il veut, l'argile ne peut demander compte au potier de l'avoir façonnée à son gré en un vase des plus vils ou des plus précieux. Paul ne s'étonne nullement que Dieu, *voulant montrer sa colère et faire sentir sa puissance, ait créé des vases de colère destinés à la perdition.* Tout ce qu'admire l'apôtre, c'est la *longue patience avec laquelle Dieu supporte* ces êtres prédestinés par lui-même au malheur et au mal (1).

Ne nous scandalisons pas outre mesure d'une opinion si choquante pour notre conscience; cette opinion elle-même était alors un progrès considérable. Un pharisien était persuadé depuis l'enfance que les Israélites fidèles à la loi, seuls, de tout le genre humain, seraient sauvés, c'est-à-dire admis par Dieu au banquet d'honneur éternellement présidé par Abraham, Isaac et Jacob ; ce même pharisien avait un grand pas à

(1) Rom., IX, 22.

faire, dans le sens de la charité et du spiritualisme, pour consentir à croire que Dieu restât libre d'admettre à cette gloire suprême des païens impurs, des Samaritains abhorrés et méprisés. Ce même dogme qui nous froisse comme entaché d'une partialité révoltante, semblait à des Juifs, émancipés à demi, un excès d'impartialité difficile à accepter.

Saint Paul, proclamant l'arbitraire divin sur les ruines du monopole israélite, nous rappelle les communes du moyen âge, qui croyaient avoir tout gagné quand elles pouvaient substituer aux priviléges accablants de leurs seigneurs féodaux le pouvoir absolu d'un roi unique et éloigné. On s'aperçut avec le temps que l'arbitraire n'est jamais bon ni juste nulle part; en politique, parce qu'il est contraire aux droits de tous; en religion, parce qu'il blesse à la fois la conscience de l'homme et la sainteté de Dieu.

N'oublions pas d'ailleurs que ce même apôtre, dont la dogmatique nous paraît dure ou injuste, a écrit un incomparable éloge de la charité (1). Qu'on relise cette page immortelle, et l'on reconnaîtra quelle large place tenait l'amour chrétien dans un si grand cœur et une si haute pensée. On comprendra, malgré les obscurités de sa dogmatique, comment une multitude d'âmes affamées de vérité et de vertus, furent gagnées à Christ par la parole chaleureuse de cet homme de peu d'apparence, dont l'esprit était si richement doué, le cœur enflammé d'enthousiasme et d'amour, et la vie une si longue suite d'héroïques sacrifices. Ce n'était pas trop de tant de dons éminents pour semer d'Églises naissantes la Syrie, toute l'Asie Mineure, Athènes et la

(1) I Cor., XIII.

Grèce, Rome et l'Italie. Il est échu à bien peu d'hommes d'opérer une révolution morale, si profonde et si durable, dans une portion si considérable de l'humanité. Saint Paul demeure un des géants de l'histoire; il sera toujours un des flambeaux les plus brillants de la chrétienté, même pour ceux qui se croient le droit de ne pas tout accepter dans sa dogmatique, et qui ont appris de lui à l'écouter en personnes intelligentes et à juger ce qu'il leur dit (1).

Par l'idée dominante de sa vie entière, par l'autorité et l'éclat avec lesquels il revendiqua les droits de la conscience chrétienne, par sa révolte incessante contre l'empire de la lettre et contre toute domination des âmes, il est resté le réformateur par excellence. C'est à son école que se forment de siècle en siècle tous ceux qui protestent au nom de Dieu et de l'Évangile contre le joug des Églises ou des prêtres. Après son Maître, c'est lui qui inspira un Jean Huss et un Savonarole, un Wicklyffe et un Lefèvre d'Étaples, un Luther, un Calvin, un Zwingle.

Toutes les fois que le monde et l'Église sont mûrs pour une grande révolution religieuse, c'est la parole de saint Paul qui retentit de nouveau dans les âmes et qui donne le signal. On peut dire de lui que depuis dix-huit siècles, il a sonné le tocsin de toutes les insurrections de l'esprit chrétien contre les usurpations de la loi et de la lettre, du rite et des clergés.

(1) I Cor., X 15.

CHAPITRE VIII.

LE CHRISTIANISME DE SAINT PIERRE.

« Courir après la chimère de l'uniformité dans les croyances religieuses est toujours une entreprise pleine de dangers dont le résultat ne peut manquer d'être d'abord le trouble, puis l'esclavage de la pensée, enfin le dégoût et la mort. C'est l'erreur du catholicisme. »

(Samuel Vincent, *Du protestantisme*, p. 255).

I

L'esprit humain ne reste jamais immobile, mais il ne sait pas marcher longtemps en droite ligne. Il n'avance guère sans dévier quelque peu à droite ou à gauche. Souvent, quand il a fait quelques pas en avant, il recule, soit que ses forces se lassent et lui fassent défaut, soit qu'il commence à s'effrayer de ses progrès et du chemin qu'il a fait. Mais il ne suit pas plus la ligne directe en arrière qu'en avant; il ne revient jamais jusqu'au point d'où il était parti; il ne perd plus tout ce qu'il avait gagné, et dévie encore, même quand il suit une impulsion rétrograde.

Si l'on élevait sur l'horizon une ligne destinée à figurer le développement de la pensée humaine, cette ligne ne monterait point verticalement, mais se trouverait

toujours plus ou moins oblique; elle ne serait pas droite, mais brisée çà et là par des angles profonds; seulement le sommet des angles dirigés en haut s'élèverait toujours plus que ne s'abaisserait celui des angles rentrants. Ainsi, tant que la mer monte, chacune des vagues empiète sur le rivage, refoule devant elle la vague précédente qui se retirait, et dépasse le point extrême que le flot avait déjà marqué de son écume.

De même la religion chrétienne, soumise aux lois générales de notre esprit, n'a cessé de se transformer avec lui; après un large et puissant essor, elle ne tarde guère à dégénérer, mais elle se retrempe ensuite à sa source, elle réagit par la vertu de ses principes constitutifs, et finit par dépasser le point le plus élevé où elle était parvenue.

Toutes proportions gardées, il advint de la doctrine de saint Paul, ce qui était arrivé de celle de son Maître. L'enseignement de Jésus, trop pur et trop libéral, avait été réduit par ses disciples aux horizons étroits du christianisme judaïque; lourde et inévitable chute! La théologie de Paul, trop hardie, trop dédaigneuse des prérogatives d'Israël, trop égale pour les Juifs et les païens, fut délaissée. Il serait facile d'en donner maintes preuves, et de citer par exemple des ouvrages apocryphes écrits contre saint Paul. Un fait des plus curieux est le silence de certains théologiens : ainsi saint Justin, martyr, dans ses écrits volumineux, affecte toujours d'ignorer saint Paul, ne le nomme et ne le cite jamais; il est vrai que Justin, quoique ancien philosophe, était né en Palestine, c'est-à-dire était judéo-chrétien d'origine.

La lutte dont nous avons fait connaître quelques traits fut aussi longue qu'ardente entre le christianisme judaïsant et le christianisme humanitaire de Paul.

Tous deux furent vaincus, mais à des degrés très-divers. Ni Paul ni Jacques ne l'emportèrent; la victoire appartint à la tendance moyenne, illogique, dont saint Pierre était l'organe. Ce qui fit la fortune de sa pensée, c'est qu'il pensa fort peu ; il s'efforça de donner raison aux judaïsants qui le dominaient, sans trop donner tort à Paul, dont il partageait, quoique timidement, les vues. Une moindre portée d'esprit et un caractère faible, tels furent les avantages de Pierre sur Paul ; ils suffirent à lui donner gain de cause. Les hommes médiocres ont leurs jours de triomphe, où le monde leur sait gré de ne pas lui être supérieurs.

II

Dans un moment où Paul et Barnabas prêchaient à Antioche, des judaïsants extrêmes venus de Jérusalem troublèrent leur apostolat en disant à leurs prosélytes : « *Vous ne pouvez être sauvés, si vous ne vous soumettez, selon la loi de Moïse, à la circoncision* (1). » A ce sujet, s'émut une grande contestation qui devint une querelle et sur laquelle on ne put s'accorder. Paul, Barnabas et quelques autres furent alors députés à Jérusalem pour consulter les apôtres et les anciens ou pasteurs sur cette question extrêmement grave ; il eût suffi d'imposer la circoncision aux chrétiens pour fermer l'Église aux trois quarts du monde païen. A Jérusalem, on assembla les apôtres et les pasteurs. Pierre et Jacques prirent la parole dans cette conférence qu'on a décorée du titre prétentieux et historiquement prématuré de

(1) Act. XV, 1, etc.

concile, sous le nom de premier Concile œcuménique de Jérusalem. Cette réunion n'imposa point aux chrétiens sortis du paganisme la circoncision, ni même la loi de Moïse; mais, sur le conseil de Jacques, on leur recommanda d'obéir à certains préceptes qu'on prétendait dater de Noé, et où se trouvaient assez étrangement mêlées deux antiques superstitions hébraïques avec un conseil de simple convenance et un précepte de la morale la plus élémentaire. Par une lettre écrite au nom des Apôtres, des pasteurs et de toute l'Église, et qui en appelait au Saint-Esprit, on engagea les nouveaux chrétiens à s'abstenir des viandes consacrées aux idoles, du sang des animaux, de la chair de ceux qui avaient été étouffés, et enfin à se garder de la prostitution. Ce dernier trait est probablement une allusion à certains cultes idolâtres où le désordre moral était porté au comble. Le précepte qui concernait les victimes sacrifiées aux faux dieux pouvait prévenir des confusions regrettables; en ne l'observant pas, les chrétiens eussent paru peut-être se joindre à des actes du paganisme. Les deux autres recommandations n'avaient aucune valeur. Ce n'était nullement là cette grande liberté chrétienne que saint Paul prêchait; il se soumit cependant à ce minimum de légalité juive. Mais il arriva de ces préceptes ce qui est le résultat ordinaire des moyens termes; personne n'en fut content, l'ordre ne fut pas exécuté et le débat ne cessa point. En cela, ce premier concile ressembla à beaucoup d'autres.

Évidemment tous trois, Pierre, Jacques et Paul avaient ici des intentions excellentes; tous trois firent des concessions à l'harmonie et à la paix. Qu'eût-ce été si, dans cette assemblée comme en tant d'autres, chacun s'était roidi contre l'opinion contraire, si Jacques

avait exigé des nouveaux chrétiens la circoncision, que Paul n'aurait pas manqué de repousser comme il le devait ?

En réalité cependant, le résultat de cette assemblée qui fut peut-être tout ce qu'il pouvait être, abaissa le niveau moral du christianisme. Jésus avait dit : « *Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort de sa bouche* » (1), c'est-à-dire les paroles méchantes, mensongères ou impures. Saint Paul ne voulait pas que la conscience s'inquiétât de ce qu'on mange ou l'on boit. Voici cependant les apôtres assemblés avec les pasteurs, qui interdisent certains aliments au nom du Saint-Esprit ! Tant les théories les plus pures fléchissent dans la pratique ! Si la paix de l'Église se trouva à demi rétablie pour le moment, le spiritualisme et la liberté du christianisme primitif reçurent une atteinte dont les conséquences n'ont pas cessé encore.

III

L'opinion qui prévalut dans l'Église ne fut pas le christianisme trop strictement judaïsant de saint Jacques, et moins encore le spiritualisme pur de saint Paul ; ce fut la doctrine de Pierre, paulinienne jusqu'à un certain point, mais faisant, sans trop de répugnance, au mosaïsme, des concessions graves. Le type extrêmement curieux de ce christianisme intermédiaire, de ce véritable compromis, est l'épître de saint Pierre (2).

(1) Matth., XV, 11.

(2) Nous n'en reconnaissons comme authentique qu'une seule, la première des deux qui portent ce nom dans le Nouveau Testament ;

L'apôtre y fait évidemment œuvre de conciliation, et l'on a compté dans cette courte lettre quinze endroits au moins où il cite avec honneur des paroles de Paul, et quatre où il fait à Jacques des emprunts également respectueux (1).

Ce fut à cet apôtre que se rattacha plus tard l'Église de Rome, précisément parce que son point de vue moins prononcé, ses tentatives de rapprochement, convenaient au tempérament romain. Les génies tranchants et absolus comme saint Paul ou saint Augustin, n'ont jamais eu à Rome que l'apparence du crédit ; on leur témoigne une haute déférence, mais on les met de côté pour suivre une route plus prudente et mitoyenne. C'est un des secrets de l'art de gouverner. C'est parce que Pierre représente le compromis des deux tendances entre lesquelles se divisa l'Eglise apostolique, que Rome l'a adopté pour son chef. Adopter est le mot. Saint Paul avait été l'apôtre des Romains ; après leur avoir écrit la plus dogmatique de ses épîtres, il s'établit parmi eux, travailla et mourut dans leur Eglise ; mais il n'eut pas à souffrir seulement de la persécution. Lui, que les Juifs de Jérusalem traitaient d'apostat, et que quarante d'entre eux avaient juré d'assassiner (2), lui, redouté et haï autant qu'admiré et aimé, se trouva isolé à Rome et abandonné au milieu des chrétiens prévenus contre lui (3). Au bout de deux ans de séjour, il s'en plaignait encore (4).

seules les personnes absolument étrangères à la science admettent la seconde, qui est d'une époque fort postérieure à saint Pierre.

(1) Reuss, *Hist. de la théol. chrét. au siècle apost.*, t. II, p. 293.

(2) Act., XXIII, 13.

(3) I Tim., IV, 16.

(4) Phil., I, 1.

Pierre ne fut pas martyrisé à Rome comme Paul ; il n'y fut jamais pasteur ou évêque ; on a tout lieu de croire qu'il n'a jamais vu la capitale du monde romain. Cependant sa cause fut épousée par l'Eglise de cette ville avec tant de passion, qu'elle ne consentit jamais à croire qu'il n'avait pas été son fondateur, son évêque et martyrisé dans ses murs ; toutes choses que la légende complaisante finit par supposer et raconter, en dépit de l'histoire. Saint Paul était en possession immémoriale du premier rang ; on lui adjoignit saint Pierre. Partout à Rome, jusque sur le maître autel de la basilique de Saint-Pierre, jusque sur le sceau officiel des papes, et dans les légendes les plus chères à la ville éternelle, les deux apôtres sont réunis ; mais dans cette ville singulière où tout est spectacle, où l'étiquette envahit tout, et demeure immuable, tandis que les choses sérieuses se transforment, une coutume puérile, et cependant invariable et très-ancienne, rappelle encore des temps bien différents des nôtres. Non-seulement l'usage conservé représente les deux apôtres côte à côte, mais saint Paul occupe toujours la droite, qui est la place d'honneur ; et voici pourquoi : comme on ne lui a adjoint saint Pierre que graduellement, on lui a laissé le premier rang qui lui appartenait d'abord, et depuis on n'a pas songé à le lui ôter (1).

(1) Nous avons demandé le motif de cette primauté de saint Paul à des prêtres de Rome fort instruits, mais ils n'ont trouvé que cette réponse trop ingénieuse : saint Pierre, étant chez lui, cède à saint Paul la place la plus honorable. Le contraire est la vérité ; c'est saint Paul qui est chez lui. Quand on a rapproché de lui saint Pierre, on n'a pas osé immédiatement placer ce dernier en première ligne, et, quand Pierre a été considéré, longtemps après, comme pape et vicaire du

Pendant longtemps, la principale préoccupation des chrétiens fut d'apaiser le différend qui s'était élevé entre Pierre et Paul, et plus encore entre leurs disciples. Plusieurs livres du Nouveau Testament ont été écrits sous l'empire de cette préoccupation louable en elle-même, mais qui n'était pas sans conséquences regrettables. Le livre des *Actes des apôtres*, de saint Luc, a pour but essentiel de mettre sur la même ligne Paul et Pierre. On y observe soigneusement entre les deux christianismes, si différents, des judaïsants et de Paul, une sorte d'équilibre. L'Evangile de saint Luc et même celui de saint Matthieu, quoique écrit d'abord en hébreu, et pour des chrétiens de Judée, portent aussi l'empreinte de cette pensée conciliatrice (1).

IV

C'est un fait nouveau dans l'histoire des transformations chrétiennes, que cet esprit de concession mutuelle. Jusqu'ici nous avions vu des tendances diverses, celles des Juifs, des hellénistes, de Paul enfin, s'accuser hardiment et se produire dans toute leur spontanéité. Elles ne pouvaient manquer de se rencontrer et de se heurter dans leurs libres développements; et dès que la guerre se déclara, bien des efforts durent être dirigés

Christ, l'usage était établi. — Il y a des observations curieuses à faire sur bien des coutumes romaines dont l'origine est oubliée, et qui trahissent un état de choses antérieur dont elles sont peut-être les derniers vestiges.

(1) Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, t. II, p. 569, 577, 591, 617.

vers la conciliation : un compromis dut être tenté. Le moment de la synthèse était venu.

Mais l'histoire nous apprend qu'entre des tendances aussi diverses et aussi inégales, il n'y eut jamais de compromis véritable. Une synthèse sérieuse était impossible. En effet, quand on rapprocha les deux principes, voici ce qui arriva. Le christianisme judaïque pouvait s'enrichir de quelques débris de la doctrine de Paul sans compromettre sa propre existence ; mais la doctrine paulinienne de *la liberté glorieuse des enfants de Dieu* n'aurait pu, sans déchoir, s'accommoder des soi-disant préceptes de Noé ; le christianisme de l'esprit et de la foi s'affaiblit, se contredit quand il subit des lois extérieures et s'impose des abstinences sans portée morale.

Ce fut donc le principe inférieur, qui, en ce cas comme en bien d'autres, absorba le principe le plus élevé. En réalité, le christianisme de Pierre devint chez la multitude, et contre le sentiment de Pierre lui-même, beaucoup plus judaïsant que paulinien. La brèche était faite ; après les préceptes de Noé, entrèrent dans l'Église maints abus beaucoup plus graves, renouvelés du judaïsme, et dont plusieurs se retrouvaient dans les rites païens ; ceux-ci, à leur tour, passèrent par la même ouverture ; un compromis en amena beaucoup d'autres, et la pureté du spiritualisme de Jésus aussi bien que l'énergique protestation de saint Paul furent oubliées.

Nous verrons le christianisme à demi-judaïsant de saint Pierre glisser sur une pente toujours plus rapide, et devenir par degrés l'Église catholique.

Nous ne voudrions être injuste envers personne ; nous ne prétendons nullement contester à cette Église

puissante, longtemps unique en Occident, ce qu'elle eut, en d'autres temps, de grandeur et d'originalité; mais ce n'est point par ces caractères que se distingue son origine : elle est née d'un compromis, d'un moyen terme qui n'eut assurément rien d'original ni rien de grandiose.

CHAPITRE IX.

LE CHRISTIANISME JOHANNIQUE.

« Le christianisme était beaucoup moins rempli de merveilleux que le nouveau platonisme, et il est très-probable que c'est souvent comme trop raisonnable que les philosophes le rejetaient. »

(Benjamin Constant, *Du polyth.*, l. xvii, c. 17.)

I

Nous n'avons pas épuisé encore la série des formes diverses du christianisme que le Nouveau Testament lui-même nous a conservées. Il nous en reste une à signaler, à peine inférieure, en influence et en originalité, à celle de saint Paul, mais très-différente. C'est un christianisme bien plus développé et bien moins pur que celui de Jésus, plus idéal et plus dégagé du passé que celui des judaïsants, plus abstrait que celui d'Étienne et plus mystique que celui de saint Paul : c'est celui de saint Jean.

Le quatrième Évangile diffère des trois autres sous beaucoup de rapports ; c'est un traité de théologie, au moins autant qu'un récit biographique. Au lieu de commencer comme saint Luc à la naissance de Jean-Baptiste, à sa mission comme saint Marc, ou à la nativité de Jésus comme saint Matthieu, il commence par imiter le début de la Genèse, et par transporter son

lecteur, en dehors du monde et du temps, à l'origine des choses. Il insiste sans cesse, dans tout le cours de son livre, sur le dogme de la *Parole incarnée* qu'il avait exposé dans son prologue, et il rapporte à cette idée première un grand nombre d'enseignements et de détails. Il omet d'ailleurs beaucoup d'événements et de discours relatés par ses prédécesseurs, mais il donne d'autres faits importants que l'on connaît par lui seul ; dans quelques endroits, son récit est même plus vivant et plus suivi que le leur. Enfin, ce qui imprime à son livre un cachet tout particulier, c'est l'individualité très-prononcée de l'auteur. Il a sa manière à lui de penser et de parler, manière très-caractéristique, pleine d'enthousiasme et d'élévation, très-dogmatique et empreinte d'un mysticisme exalté. Ce qui est incontestable, c'est que ce même langage, si différent de tout autre, et certains mots particuliers que Jean aime à employer, se retrouvent sous sa plume, non-seulement quand c'est le biographe qui parle, mais aussi quand ce sont ses personnages, comme Jean-Baptiste, qui était cependant très-différent de l'Évangéliste, et comme Jésus même, qui leur est si supérieur à tous deux. Il y a même tels discours du Précurseur et du Christ, qui sont suivis de réflexions de l'Évangéliste tellement liées et mêlées à leurs paroles mêmes, qu'il n'est pas possible de dire où finissent ces discours et où commencent les commentaires de l'auteur (1). Quant aux interlocuteurs de Jésus, les Juifs,

(1) III, 16-21 et 31-36.

Nous ne pouvons cependant conclure de ce fait, avec M. Reuss, que les entretiens rapportés par Jean soient de simples cadres fictifs destinés à amener les paroles et les idées qu'il veut énoncer. Nicodème et surtout la Samaritaine nous paraissent des individualités vivantes et bien caractérisées.

la Samaritaine, Nicodème, et quelquefois les disciples, il les montre invariablement prenant chaque mot à la lettre dans les paroles du Christ, et cela jusqu'à un point quelquefois fort étrange.

En outre, saint Jean s'est servi d'une phraséologie spéciale, qui dans nos livres saints ne se trouve, du moins à ce degré, que chez lui, mais qui était en grande vogue parmi les philosophes de son temps, soit juifs, soit païens, surtout dans l'école Alexandrine; c'est à cette phraséologie philosophique qu'appartiennent certains mots abstraits dont saint Jean fait parfois un très-bel usage, comme *la Parole*, *la Vie*, *la Vérité*, *la Gloire*, *la Lumière et les Ténèbres*, *la Plénitude*.

On a fait une multitude d'hypothèses pour expliquer ces différences entre le livre de Jean et les trois autres Évangiles, ainsi que les problèmes divers qui en résultent. On s'est demandé en particulier comment ce pêcheur galiléen, ce fils de Zébédée, parle ici la langue savante des philosophes d'Alexandrie; et comment, si c'était au contraire un philosophe alexandrin qui eût écrit ce livre, il s'y trouverait sur la vie de Jésus des récits animés qui semblent ne pouvoir émaner que d'un témoin oculaire. Peut-être la supposition la plus plausible est celle de M. le professeur Nicolas qui ferait remonter le quatrième Évangile jusqu'aux deux Jean dont on montrait aux siècles suivants les deux tombeaux dans Éphèse, c'est-à-dire à l'apôtre qu'on sait avoir été pasteur de cette ville, et à l'un de ses disciples, peut-être à un autre Jean son successeur (1). Ce dernier aurait rédigé ou complété les récits du vieil apôtre, peut-être sous ses yeux ou avec son concours,

(1) Nicolas, *Études critiques sur la Bible, N. T., etc.*

en y ajoutant ses propres pensées. Ainsi se serait formé ce livre étrange où Jésus est peint avec tant d'amour et où se trouvent représentées des scènes si vivantes, quoique le pinceau qui les retrace soit tout imprégné de couleurs nouvelles, étrangères à la Palestine et empruntées à la philosophie régnante.

Quoi qu'il en soit, il ne peut être douteux pour personne qu'en Asie Mineure, et peut-être en Égypte, surgit de bonne heure une forme chrétienne qui, comme nous l'avons vu, diffère beaucoup de toutes les précédentes. Il est également certain que ce christianisme particulier se réclama toujours directement du disciple bien-aimé de Jésus, qu'une tradition fort ancienne nous représente dans son extrême vieillesse, se faisant porter à l'assemblée des chrétiens pour y répéter ce seul mot de son Maître : « *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* »

Voici les principales notions qui distinguent le christianisme de Jean :

La Genèse avait enseigné que Dieu créa chacune de ses œuvres par un mot : il *dit*, par exemple, *que la lumière soit, et la lumière fut.* Les Juifs s'étaient livrés à des dissertations à perte de vue sur la *parole* créatrice qu'ils appelèrent aussi la *sagesse* divine. Dans le livre hébreu des Proverbes, cette sagesse est personnifiée (1). L'auteur met dans sa bouche un long discours où elle déclare qu'*elle était avec Dieu dès le commencement*, qu'*elle a été engendrée par lui avant toutes choses*, qu'*elle était avec lui lorsqu'il créa le monde*, et qu'*elle est son petit enfant en qui il a mis son affection.* Cette personnification ou, comme on a dit plus tard, cette hypostase de la sagesse

(1) VIII, 22-31.

fut en grande faveur dans l'Orient, et c'est à elle que le Bas-Empire dédia sous le nom de Sainte-Sagesse (Hagia Sophia) le plus magnifique et le plus vaste temple chrétien de Constantinople.

La *Parole* créatrice fut personnifiée comme la *Sagesse*. Avant Jésus-Christ, la philosophie juive d'Alexandrie avait énormément discuté et écrit en langue grecque sur cette *Parole* (en grec le *Logos*) dont on faisait le Messie attendu, le Fils de Dieu antérieur à toutes choses, la première des *émanations* divines, le premier des êtres après Dieu. Sur ce thème vague et ardu, l'esprit alexandrin, qui était une fusion de l'esprit rabbinique avec celui des philosophes grecs de la décadence et des prétendus sages de l'Orient, ne cessa de subtiliser. Depuis Platon, le monde grec croyait à la préexistence des idées, dont toutes choses ne seraient que les formes matérielles, la réalisation dans l'ordre extérieur. La *Parole* créatrice devint une de ces idées, et la première de toutes, l'idée des idées. On arriva à distinguer en Dieu deux Sagesses ou *Paroles*, l'une renfermée en lui de toute éternité; l'autre *proférée* dans le temps et dans le monde. La première représenta l'absolu ; la seconde fut le Messie. Ces notions se trouvent sous diverses formes flottantes et variables dans les écrits volumineux et fort incohérents d'un philosophe d'Alexandrie, le juif Philon. Elles se rattachent à un vaste système sur lequel nous reviendrons, celui des *gnostiques*, système diversifié de mille manières, où la *Parole* prend place, soit en tête, soit dans les rangs d'une longue série d'*émanations* graduées qui descendent de Dieu à l'homme et plus bas encore.

On ne peut contester que l'Évangéliste ne se soit emparé de quelques-unes de ces notions étrangères pour en

faire à Jésus des titres de gloire. Déjà nous avons trouvé dans l'Épître de Paul aux Colossiens deux termes favoris des alexandrins et des gnostiques, *plénitude* et *premier-né de toute créature*, appliqués à Jésus. Ici lui sont expressément attribuées, en outre, les désignations, ou plutôt les titres consacrés par cette école, comme *Parole*, *Vie*, *Lumière*, *Vérité*, *Gloire*, *l'Unique engendré*, etc.

Jean, comme Paul, ignore, ou tout au moins passe sous silence, toujours, absolument, lui qui cherche avec passion tout ce qui peut grandir son Maître bien-aimé, la naissance miraculeuse de Jésus racontée par Matthieu et Luc. Mais comme Paul aussi, il représente le Fils préexistant à sa venue sur la terre et prenant une part active à la création du monde : « *Au commencement était la Parole ; la Parole était auprès de Dieu et la Parole était Dieu ; toutes choses ont été faites par elle.* »

En attendant de voir, dans la suite de cette étude, le monde païen et le monde chrétien se pénétrer l'un l'autre, nous voyons s'allier ici la philosophie du temps et la religion de Jésus. En pareille alliance, l'élément le plus vivace et le plus fécond donne beaucoup plus qu'il ne reçoit. Or, dans toutes ses rencontres avec l'élément païen, l'élément chrétien fut le plus puissant ; mais non au point de se préserver de fâcheuses altérations. Il l'emporta, mais non sans se transformer à son détriment.

Si le christianisme simple et universel de Jésus gagna en actualité à se traduire dans la langue bizarre des penseurs du jour, s'il eut ainsi plus de prise sur bien des esprits, et se créa dans la pensée contemporaine maints points d'attache, il perdit en pureté ; et, à ce point de vue, cette transformation nouvelle fut une dégénérescence regrettable.

II

Mais en même temps, des horizons nouveaux se découvrirent, et donnèrent à toute la chrétienté des richesses spirituelles renfermées jusque-là dans un petit nombre d'âmes.

Jean, comme Paul, fut un théologien. Il est même le premier qui ait écrit de sang-froid et avec suite un traité dogmatique, tandis que Paul ne dogmatisa que selon le besoin du moment, occasionnellement, et dans des lettres toujours écrites en vue de telle ou telle situation particulière des esprits.

Il ne faudrait pas se hâter d'en conclure qu'il y ait dans l'Évangile de Jean ou l'épître qui l'accompagne, un grand nombre d'idées et un vaste ensemble de dogmes (1). Il ne s'y trouve, à proprement parler, qu'un dogme, la divinité de la *Parole* incarnée, et un sentiment, l'amour enthousiaste, l'admiration profonde pour Jésus. Résultat d'une contemplation exaltée et d'une mysticité de bon aloi, le système de Jean demeure vague et peu développé, quoique chaleureux et plein d'élan.

Après avoir lu saint Paul et les trois premiers Évangiles, on trouve ici une source nouvelle et très-riche de traditions chrétiennes. C'est Jean qui nous a transmis quelques-unes des paroles de Jésus les plus sublimes, et de celles qui auront toujours sur l'humanité la plus puissante influence : « *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent* non en tel ou tel lieu saint, non selon

(1) Si nous ne parlons que d'une épître de saint Jean, c'est que les deux autres, extrêmement courtes, importent beaucoup moins.

tel ou tel rite, *mais en esprit et en vérité. — La vérité vous rendra libres. — Les paroles que je vous dis sont esprit et vie. — Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres. — Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. — Je prie pour ceux qui croiront en moi, afin que tous ne soient qu'un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi !* (1) »

Nous avons signalé plus haut les magnifiques paroles où Jésus, loin de dire sa religion immuable et achevée, en prédit les développements futurs.

Enfin, c'est Jean qui a trouvé dans son propre cœur, tout pénétré de l'esprit de Jésus, ce mot impérissable : *Dieu est amour* (2).

La plupart des théologiens et des critiques modernes se préoccupent vivement des différences qu'ils remarquent entre Jésus, tel que le représentent les trois premiers évangélistes et le Jésus de saint Jean. Il n'est pas possible de contester le fait; mais, à notre point de vue, il n'y a rien là qui doive surprendre. Il n'est pas étonnant que dans la série des diverses conceptions chrétiennes, il s'en trouve une où l'image même du Sauveur nous soit présentée d'une manière, à quelques égards, différente. Ici, comme partout, l'unité n'est nécessaire ou même désirable que dans une certaine mesure. On appauvrirait en pure perte la riche variété des Évangiles, si l'on parvenait à fondre en une seule ces deux figures du Christ. N'est-il jamais arrivé que deux peintres différents ont fait du même personnage deux portraits qui se ressemblent assez peu entre eux et qui cependant ressemblent tous deux à leur modèle commun? Chacun

(1) IV, 24; VIII, 32; VI, 63; XIII, 34; XIV, 2; XVII, 20, 21.
(2) Epître, IV, 8.

de nous a pu faire l'expérience que deux de ses amis intimes, qui le voient séparément, ont de lui des opinions diverses qu'il serait peut-être difficile de concilier. Selon nous, le Jésus de saint Jean et celui de ses trois prédécesseurs sont bien au fond le même; seulement, dans le premier cas, trois écrivains, dont l'individualité est médiocrement tranchée, nous font voir le Christ tel que l'a fait connaître la tradition générale; dans l'autre cas, nous l'apercevons comme à travers un verre fortement coloré, c'est-à-dire tel qu'il apparaissait à une école mystique et savante, et en particulier à un homme qui l'avait aimé et vénéré passionnément, dont l'esprit était essentiellement original, et dont le témoignage arrive à nous, exprimé dans le langage technique d'une philosophie orientale. Il est à présumer que le premier portrait sera le plus impartial et le plus habituellement exact; mais peut-être le second donnera-t-il à certains traits de prédilection plus de profondeur et d'énergie.

III

Toute la théologie de Jean peut se résumer dans cette seule phrase qui se trouve presque textuellement à la fois dans son Évangile et sa première épître : « *Dieu a envoyé son fils dans le monde, afin que ceux qui croient en lui aient la vie* (1). » Le but essentiel de la religion, selon saint Jean, c'est que les âmes reçoivent de la Parole incarnée la vie; elles y arrivent par la lumière et par l'amour. Tandis que, aux yeux de saint Paul, le Fils de Dieu, en se faisant homme, s'est abaissé et humilié, le point

(1) I Jean, IV, 9 ; Jean, III, 16.

de vue de Jean est tout autre. Il admire dans la venue de Jésus sur la terre une splendeur toute particulière de sainteté et d'amour. Il le représente ici-bas possédant la plénitude de la grâce, de la vérité et une gloire qui n'appartient qu'à lui ; il nous le montre, enfin, dans une relation perpétuelle, dans un échange incessant de rapports avec le Père, dont les émanations ou attributs lui sont sans cesse communiqués (1). La mort même de Jésus sur la croix est toujours à ses yeux, non pas une ignominie, mais au contraire une *élévation* (2) et *une glorification* (3). La parole divine est venue dans ce monde d'impures ténèbres, de haine et de mort, pour lui apporter lumière, amour et vie. En présence de ce grand fait, la loi de Moïse n'a plus de valeur ; ce n'est qu'un témoignage rendu jadis à une vérité qui n'en a plus besoin. Jésus est le *chemin* qui mène à Dieu, parce qu'il est la *vérité* (ou lumière) *et la vie*. Il nous conduit au Père par son enseignement, par son exemple et par sa mort subie pour le bien des hommes ; cette mort les purifie : le sang de Jésus lave ou plutôt emporte les péchés. Mais tandis que l'idée mystique de l'union du croyant avec son Sauveur se rencontre chez Jean à chaque pas, on n'y trouve nulle part la notion d'une substitution juridique. Il ne s'agit jamais chez saint Jean d'un Christ puni pour nous ou satisfaisant à notre place la justice divine. Vivre de l'esprit, se nourrir de Christ, voilà le christianisme. A l'entrée de la carrière du chrétien se place tout naturellement la nouvelle naissance, régénération ou naissance spirituelle, par la-

(1) Jean, I, 9, 14 et 51.
(2) Jean, III, 14 ; XII, 32.
(3) Jean, XII, 23 ; XIII, 31.

quelle commence la vie normale ou éternelle; celle-ci, une fois commencée, ne doit plus finir; elle se perpétue à travers le temps et l'éternité, et la mort même n'est pour elle qu'un développement de plus.

Il est à remarquer que, seul entre tous les écrivains du Nouveau Testament, saint Jean n'est nullement préoccupé de l'idée de la fin du monde. Ce n'est pas seulement parce que son livre est moins ancien et date d'une époque où, Jérusalem et le temple ayant péri tandis que le monde subsistait encore, il n'était plus possible de confondre ces deux catastrophes si différentes. Il y a un motif plus élevé pour que les spéculations inquiètes des Juifs sur les destinées finales de l'humanité tinssent peu de place dans ce livre. Une théologie de sentiment, un mysticisme du cœur, comme celui de Jean, s'intéresse peu à ces grandes scènes d'horreur et de triomphe qu'Israël aimait à se représenter. Si Jean parle de ce qui concerne la Parousie, c'est plutôt à propos de l'esprit qu'à propos du Christ, et seulement dans sa première épître, où il se montre peut-être moins complétement dégagé que dans l'Évangile, de cet ordre d'idées dont ses contemporains avaient tant abusé (1). Quant au jugement dernier, l'Évangile de Jean ne semble pas l'admettre. Jésus y dit à deux reprises : « *Qu'il ne vient pas juger le monde.— Celui qui croit en lui ne sera pas jugé, et celui qui ne croit pas l'est déjà, par ce fait même qu'il n'a pas cru au Fils unique du Père. — Le vrai jugement, c'est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises* (2). »

(1) I Jean, II, 28.

(2) Jean, XII, 47, etc.; III, 35, etc.

IV

Après cette exposition des doctrines de Jean, le moment est venu pour nous d'indiquer les variations de l'Écriture elle-même sur le dogme de la divinité de Jésus-Christ. Il faut distinguer ici un fait historique et trois explications différentes de ce fait, trois théories auxquelles il donna lieu. Le fait en lui-même n'est pas contestable, c'est l'impression profonde, toute particulière, que Jésus produisit sur ses contemporains et laissa après lui sur la terre; cette impression, religieuse au plus haut degré, c'était le sentiment très-vif de son union avec Dieu, la conviction pleine et entière que, selon son propre langage, *son Père était en lui et il était en son Père*; en lui, le divin resplendissait avec un incomparable éclat.

Chacun s'expliqua à sa manière cette action si puissante, si personnelle de Jésus sur les âmes; selon plusieurs, le Saint-Esprit était descendu sur lui au moment de son baptême, mais n'était jamais remonté au ciel; en sorte que l'esprit de Dieu demeura en lui avec plénitude et remplit toute son âme jusqu'à la fin : belle image et pleine de vérité.

D'autres pensèrent que Jésus n'était pas le fils de Marie et de Joseph, mais de Marie et de l'Esprit-Saint. Cette figure, d'après laquelle il eut pour père *l'ombre de la vertu du Très-Haut* (1), ne peut se prendre dans un sens physique et littéral; mais à un point de vue spirituel, religieux, elle est à la fois juste et grandiose. Nul

(1) Luc, I, 35.

n'a été, autant que Jésus, Fils de l'esprit, de l'esprit divin.

Nous avons vu enfin appliquer au Christ la croyance judéo-alexandrine de la *Parole* incarnée. On identifia Jésus avec cette *Parole* qui avait tant occupé les philosophes grecs et orientaux de son temps, comme on l'identifia avec le Messie annoncé par les prophètes juifs. L'Évangile de Jean déclara au monde que Jésus de Nazareth n'était autre que cette Parole même en laquelle croyaient déjà la Judée, l'Égypte et la Grèce, et qui était, à cette époque, l'objet continuel de leurs contemplations savantes et de leurs gnostiques débats.

Chacune de ces trois théories de la divinité de Jésus-Christ est indépendante des deux autres. Il n'est pas facile de les accorder; cependant saint Jean rapporte lui-même la première et la troisième, mais on ne s'expliquerait point, si Jésus était la parole divine, qu'il eût besoin de recevoir le Saint-Esprit le jour de son baptême. Enfin ce sont deux traditions parfaitement distinctes que celle de Paul ou de Jean, qui voient en Jésus la Parole préexistante; et celle de Matthieu ou de Luc, qui le disent né d'une vierge. Loin que l'une des deux idées suppose l'autre, si Jésus est la Parole créatrice, il n'importe en rien qu'il ait eu ou non, physiquement, un simple homme pour père.

L'Église n'y regarda pas de si près. L'opinion publique, trouvant ces trois théories dans les livres saints, les accepta toutes trois comme glorieuses pour Jésus, sans se mettre en peine de les concilier. On ne doutait pas que tout ce qui semblait faire honneur au Maître ne fût également vrai, et l'on s'empressait d'y croire.

Mais les destinées de ces trois théories dans la chrétienté furent très-différentes. Celle qui reposait sur la

descente du Saint-Esprit au moment du baptême eût fort peu d'influence et demeura stérile. La doctrine qui voyait un miracle dans la nativité du Christ fut avidement accueillie; elle devait paraître toute simple aux païens accoutumés à l'idée de naissances plus qu'humaines; et elle fournit aux partisans du célibat religieux, toujours nombreux en Orient, un motif d'honorer en Marie la virginité. Enfin, la philosophie judéo-grecque d'Alexandrie, ayant vu adopter ainsi par le christianisme sa donnée principale, ne s'en tint pas là; nous verrons la théologie de saint Jean devenir le thème favori des spéculations orientales. d'où surgirent une infinité de rêveries théosophiques et de querelles dogmatiques sans fin. Plus l'Occident s'attacha au génie pratique de Rome et au compromis dont saint Pierre fut l'auteur; plus l'Orient, fort peu positif, s'égara à la suite des alexandrins et des gnostiques, en prétendant souvent ne pas s'écarter de saint Jean.

Si au lieu de suivre à perte de vue ses disciples plus ou moins légitimes, nous revenons à l'évangéliste lui-même, nous rappellerons qu'on a résumé son enseignement en trois mots : *lumière*, *amour* et *vie*, qui représentent les attributs de l'essence divine auxquels la Parole incarnée est venue rattacher et faire participer l'humanité (1). Or, saint Paul fait consister la vie chrétienne en une trilogie analogue : *foi*, *amour*, *espérance*. N'est-il pas facile de reconnaître que si l'idée de l'amour est commune aux deux apôtres, celles de *lumière* et de *foi* se répondent entre elles comme celle d'*espérance* nous ramène à la notion de la *vie* éternelle et véritable? Ne voit-on pas se trahir dans le rapprochement de ces deux

(1) M. Reuss, t. II, p. 600.

formules la richesse d'un fonds identique aussi bien que l'indépendance des deux grandes âmes qui ont exploité ce fonds commun, chacune selon sa propre nature et avec pleine liberté?

Il nous reste à voir les deux christianismes de Pierre et de Jean s'accentuer de plus en plus en Europe et en Asie, dans le monde romain et le monde grec, tandis que celui de saint Paul, sans être jamais renié, s'efface, reparaît par moments avec un éclat nouveau, chez tel ou tel maître de la pensée chrétienne, comme chez Augustin, mais attend, pour reprendre avec la Réforme une large influence, le moment où la Grèce et Rome auront fait leur œuvre, où Constantinople aura péri par l'abus de la discussion et du dogme, et où Rome perdra la moitié du monde chrétien par l'abus de l'autorité.

CHAPITRE X.

LE CHRISTIANISME ROMAIN.

Tu regere imperio populos, Romane, memento ;
Hæ tibi erunt artes.

« Pour toi, Rome, souviens-toi que le seul art qui t'appartienne est celui d'imposer aux peuples ton empire. »

(VIRGILE, *Æneid.* VI, 351.)

I

Il résulte des lois de l'esprit humain, que tout homme élevé dans une religion quelconque en conserve pendant sa vie entière l'empreinte plus ou moins profonde, même s'il a renoncé à cette religion ou l'a prise en horreur, et même s'il en adopte une autre, fût-elle aussi différente de la première que possible : dans ce dernier cas, il apporte toujours dans sa nouvelle Église, quoique à son insu et malgré lui, quelque chose de celle qu'il a quittée. Déjà on en a vu un important exemple chez les Juifs devenus chrétiens ; mais comme Jésus était sorti de leurs rangs, et que la nouvelle religion se fondait volontairement sur l'ancienne, le fait que nous constatons est moins saillant parmi eux que parmi les chrétiens élevés dans le paganisme.

Il ne faut pas croire qu'à l'époque du Christ, les

Israélites, et ceux qu'ils appelaient les Gentils, fussent encore comme jadis ignorés les uns des autres. Tous les peuples avaient été rapprochés, et en quelque mesure confondus, par les grandes forces de l'histoire. On ne se fait, en général, aucune idée du nombre de Juifs que les événements avaient fixés dans toutes les parties de l'empire romain, ni de l'échange d'idées qui s'était établi, malgré leur exclusisme, entre eux et les hommes de cultes différents. Rome, comme toutes les villes considérables du monde, contenait une colonie juive nombreuse, qui, profitant du dégoût et de la lassitude où le polythéisme avait jeté les esprits, recevait souvent des prosélytes, surtout parmi les femmes, et répandait au sein de la société romaine elle-même quelques-unes de ses idées et de ses habitudes. Philon nous apprend que dans le quartier transtévérin vivaient à Rome un grand nombre d'Israélites prisonniers de guerre, qui avaient été libérés par l'État ou rachetés, soit de leurs propres ressources, soit avec celles de leurs compatriotes. Auguste les comprit dans ses distributions de vivres et d'argent; il consentit même, quand elles avaient lieu un jour de sabbat, à ne faire donner aux Juifs leur part que le lendemain (1). Juvénal et Suétone décrivent la misère où finit par se trouver cette multitude (2). Josèphe prétend qu'en l'an 66 il fallut aux Juifs de Rome, pour la pâque, 256 000 agneaux, ce qui porterait à 2 500 000 au moins le nombre des Israélites présents au chef-lieu de l'empire. Ce chiffre est évidemment fort au-dessus de la réalité (3). Cependant ce

(1) *Leg. ad Caïum*, ed. Mangey, II, 568, sq.
(2) Juv., sat. III. — Suet. *in Domitian.*, 12.
(3) B. J., VII, 17.

nombre fut assez considérable pour qu'on ait cherché plusieurs fois à le diminuer. Sous le règne de Tibère, une foule de Juifs ou de sectaires analogues (*vel similia sectantes*), dit Suétone, furent bannis de Rome par Séjan (1), et Tacite mentionne la déportation de quatre mille jeunes hommes en Sardaigne : c'étaient des Israélites qui vivaient à Rome (2).

Les principaux écrivains du temps constatent l'influence des idées juives parmi les Romains eux-mêmes, Martial se montre instruit de plusieurs traits de mœurs juives (3). L'observation du sabbat a été signalée comme en usage parmi certains Romains, ou leur a été reprochée comme une superstition dégradante par Ovide, par Plutarque, et ce dernier, dans un autre endroit, fait du mosaïsme une analyse minutieuse mêlée cependant de graves erreurs (4). Perse parle d'une fête en l'honneur d'Hérode, du sabbat et de la circoncision même, comme de rites auxquels se soumettaient des Romains superstitieux (5). Enfin, Horace met en scène un importun à qui les prétextes ne manquent jamais, et qui feint de respecter le sabbat pour ne pas scandaliser les Juifs (6).

Mais c'est surtout Juvénal qui s'emporte contre l'invasion de notions et de pratiques juives dans l'éducation des jeunes Romains. Il plaint amèrement les enfants dont les parents sont devenus adeptes du judaïsme : « Ceux, dit-il, auxquels est échu un père qui respecte le

(1) Suet. *in Tib.*, 36.

(2) Tac., *Ann.* II, 85.

(3) L. V, ep. 29; l. XI, ep. 95.

(4) Ovid., *De arte am.*, I, 76, 416. — Plut., *De superst.*, VI, 633; *Sympos.*, IV, 5, ed. Reiske.

(5) Sat. V, 180, sq.

(6) L. I, l. XII.

sabbat, n'adorent rien, si ce n'est le ciel et les nuages; ils ne pensent pas que la chair du porc diffère de celle de l'homme. On leur a enseigné à mépriser les lois romaines, tandis qu'ils apprennent, ils observent, ils vénèrent tout ce que Moïse a transmis de lois juives dans un ténébreux volume. Mais la faute en est à leur père, pour qui chaque septième jour appartient à l'oisiveté et ne peut être employé à aucun des usages de la vie (1). »

Pendant quelque temps, le gouvernement des Césars ne distingua pas les Israélites d'avec les chrétiens, et ne considéra ces derniers que comme formant une des sectes hébraïques; aussi les enveloppa-t-on quelquefois dans des arrêts de bannissement, où l'on paraît n'avoir eu en vue que les Juifs.

Tout ce que nous venons de dire de Rome s'applique aux provinces de l'empire, quoique à des degrés divers. Il faut se représenter un saint Paul pénétrant, la bonne nouvelle sur les lèvres, dans cette société païenne dévorée d'ennui, honteuse de son abaissement politique, lasse de proscriptions, de guerres et même de voluptés; plus lasse encore de son incrédulité, mais surtout éprouvant un profond dégoût pour sa religion. Le succès de l'apôtre était immense; les Juifs lui servirent presque

(1) *Quidam, sortiti metuentem sabbatha patrem,*
Nil præter nubes et cœli numen adorant;
Nec distare putant humana carne suillam.
Romanas autem soliti temnere leges,
Judaïcum ediscunt et servant ac metuunt jus,
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.
Sed pater in causa, cui septima quæque fuit lux
Ignava, et partem vitæ non attigit ullam.

(Sat. XIV, 100, sq.)

partout d'intermédiaires entre la vérité qu'il apportait et le polythéisme romain. Quoique raillés et haïs pour leur orgueil, leurs préjugés et leur résistance indomptable à l'omnipotence romaine, ils étaient par cela même, et par leur foi étrange en un Dieu unique et invisible, un objet de curiosité, d'étonnement et quelquefois de sympathie; tandis que leur étroitesse hautaine et leur intolérance repoussaient le grand nombre. Les messagers de l'Évangile avaient pour méthode de s'adresser d'abord aux Juifs, dans la synagogue, le jour du sabbat; ils étaient presque infailliblement en scandale à la foule. Mais presque partout quelques âmes, mieux disposées, leur furent favorables, se convertirent à leur parole et les mirent en relation avec les païens devenus Juifs ou enclins au culte du vrai Dieu. Dès lors, la religion nouvelle faisait de rapides conquêtes dans la population romaine. Les classes instruites et cultivées étaient les premières à se ranger dans une Église qui faisait appel à toutes les lumières. Dans l'espace de trente années, toutes les villes importantes de l'empire eurent dans leur sein des Églises si florissantes, que la persécution, lorsqu'elle éclata, les affermit beaucoup plus qu'elle ne les ébranla. Chaque martyre augmenta le nombre des croyants. Plus tard, le nom de païen, qui signifiait villageois, désigna les masses ignorantes, qui seules demeuraient étrangères au culte nouveau.

II

L'entrée d'abord graduelle, et bientôt l'irruption rapide d'une foule idolâtre au sein de la chrétienté,

l'invasion du monde dans l'Église, ne s'effectua point sans détriment pour la vérité. Le christianisme de Jésus était trop relevé, trop pur pour cette multitude échappée aux cultes dégradants de l'Olympe. Les païens ne purent entrer en masse dans l'Église sans y apporter leurs habitudes, leurs goûts et quelques-unes de leurs idées.

Rome, sous ce rapport, exerça de bonne heure une influence funeste; tant qu'elle fut la maîtresse du monde, elle imprima sur tout ce qu'elle put atteindre le sceau indélébile de sa domination. Superstitieuse à l'excès dans tous les temps, il ne faut pas oublier que, de nos jours même, elle remplace au sommet du Capitole les poulets sacrés dont riaient les augures par le *Sagro Bambino*, un enfant Jésus de bois, qui a ses équipages et sa livrée et qui va guérir à domicile les malades riches. On ne comprendra jamais ce que fut Rome en d'autres temps, si l'on ne sait pas ce qu'aujourd'hui même elle fait du christianisme.

Fidèle en toute chose à ses traditions locales, Rome n'a jamais renoncé à des mots, à des titres sonores, qui flattent ses oreilles depuis vingt-cinq siècles et plus. Ainsi, à l'époque de ses premiers rois, elle institua une corporation d'ouvriers chargés d'entretenir le pont du Janicule : ce pont, qui reliait la capitale naissante à la plus haute des collines qui la dominent au delà du Tibre, était indispensable à la sécurité de la ville; aussi la corporation, à cause de la nécessité de ses fonctions dans ces temps de péril, fut déclarée sacrée et son chef inviolable. Il est vrai que, Rome étendant autour d'elle ses conquêtes, ce collége de charpentiers perdit bientôt toute importance, et ses fonctions, le caractère de défense nationale qu'on leur avait attribué

d'abord. Mais l'institution religieuse survécut aux circonstances insignifiantes d'où elle était née. L'inviolabilité attachée à la présidence de cette corporation était une prérogative très-précieuse, et fit rechercher cet office sacerdotal par les plus grands personnages. Aussi le titre de chef des faiseurs de ponts, ou de *Souverain Pontife*, a été légué par les charpentiers des Tarquins, qui le portèrent d'abord, à une longue série de personnages consulaires, à tous les empereurs païens, à leurs premiers successeurs chrétiens, et enfin à tous les papes, qui le portent encore, avec celui de vicaires de Jésus-Christ. Tant Rome poussa loin en tout temps et jusqu'à nos jours le culte passionné des traditions locales !

A ce goût, elle n'a cessé de joindre le culte de la lettre; son esprit juridique a tout formulé en loi, en règles immuables, en textes précis, imposés à l'obéissance et à la foi.

Jamais le génie romain n'hésite entre une interprétation précise et littérale de son code, fût-elle dure jusqu'à la cruauté, et une interprétation plus généreuse, plus élevée, mais moins stricte. A ce tour particulier des esprits, le droit romain a gagné beaucoup sans doute en clarté et en vigueur; mais il est facile de deviner ce qu'est devenue, entre les mains de cet inflexible génie, exercé par des siècles d'une domination de plus en plus universelle, la religion de Jésus, toute d'aspiration à Dieu, de pardon, d'amour, de vie spirituelle. On peut se demander s'il a jamais existé au monde deux esprits aussi disparates que celui de Jésus et celui de Rome, l'un régénérant librement les âmes par l'amour de Dieu, l'autre aboutissant à un implacable et astucieux despotisme, matérialisant tout, et faisant peser sur toutes choses la force brutale et la lettre des lois.

Quand deux génies si différents sont appelés à s'unir, c'est naturellement le plus violent des deux qui commence par l'emporter, sauf à être vaincu infailliblement et pour toujours, dès que le moment sera venu.

Le nouveau culte ne pouvait s'emparer des temples païens, encore occupés et entourés du respect de la foule. Il s'installa aussitôt qu'il le put dans les basiliques. On appelait ainsi de vastes portiques couverts, inventés par Caton, divisés par des rangées de colonnes, en trois ou en cinq nefs latérales, où le peuple s'assemblait à l'abri, et à l'extrémité desquels, les jours de mauvais temps, le préteur siégeait pour rendre la justice dans un hémicycle qu'on appelait une *conque*. Peu à peu les païens convertis transportèrent, dans ces temples nouveaux, à peu près tout le matériel des cultes polythéistes qu'ils avaient quittés, comme les *cierges*, les *lampes* allumées, l'*encens*, et les *vases* placés à l'entrée de l'édifice pour contenir l'*eau lustrale* (1).

Une innovation plus importante, qui n'eût pas été possible en Judée, fut l'introduction des *images*. Quelques-unes pouvaient servir également aux deux religions. Il en existe plusieurs au nouveau musée de Saint-Jean de Latran qui peuvent aussi bien représenter Apollon Nomios ou Mercure Criophore que le bon pasteur, et il est impossible de décider en certains cas ce que l'artiste a eu en vue. Il est d'autres monuments où les dieux de la Fable se mêlaient aux objets de la foi chrétienne : c'est ainsi que le dieu-fleuve du Jourdain assiste au baptême de Jésus dans une mosaïque du Baptistère de Ravenne, et à l'enlèvement d'Élie sur un

(1) Alfred Maury, *Religions de la Grèce antique*, t. II, chap. VIII, *Temples et objets consacrés au culte.*

sarcophage de Rome. Dans une peinture des catacombes de cette dernière ville, on voit Mercure Psychopompe amener une âme devant le tribunal suprême où Pluton et Proserpine sont remplacés par Jésus et par sa mère.

On lit sur un tombeau des mêmes catacombes, où étaient réunis plusieurs morts, que la parque Lachésis les a fait périr en un même jour : « *Quos una Lachesis mersit acerba die.* » Et cette inscription, toute païenne de forme, se trouve sur une tombe incontestablement chrétienne.

Les attributs de Cérès et de Bacchus ont souvent été empruntés au polythéisme, pour rappeler la communion chrétienne; et certaines églises, comme Sainte-Constance, à Rome, sont ornées de scènes des vendanges où des génies bachiques représentent les paroles de Jésus sur le cep et les sarments (Jean, XV, 1-9).

Il est d'autres cas où les personnages mythologiques servent d'emblème aux vérités chrétiennes. Ainsi Orphée, à Ravenne et à Rome, est figuré au milieu des bêtes féroces que ses chants apprivoisent, comme symbole de Jésus régénérant par sa parole les âmes pécheresses.

Les sujets religieux qu'on trouve sur d'antiques sarcophages chrétiens, dans les mosaïques et les peintures des premiers siècles de l'Église, étaient presque toujours symboliques. Le plus souvent Jésus y était représenté comme le bon berger rapportant sur ses épaules la brebis égarée, d'autres fois comme instruisant les douze ou le peuple.

L'Évangile, la religion, étaient considérés avant tout comme un renouvellement de vie indiqué par la résurrection de Lazare ou comme une nourriture supérieure

de l'âme, nourriture spirituelle dont les emblèmes accoutumés sont le changement de l'eau en vin, la multiplication des pains ou la sainte cène. L'Ancien Testament était mis à profit par les arts; mais ce qu'on y cherchait, c'étaient les symboles de telle ou telle idée chrétienne. Les *types* du salut, comme l'arche et la colombe de Noé; Abraham, au moment de sacrifier Isaac, *le recouvrant comme par une sorte de résurrection* (1); plus souvent encore l'apologue de Jonas signalé par Jésus lui-même (2); l'enlèvement d'Élie au ciel; Job passant de l'extrême misère à une seconde vie de richesse et de grandeur; Daniel demeuré vivant dans la fosse aux lions; Moïse faisant jaillir une source du rocher, ou déchaussant ses sandales parce que la terre où il marche est sainte : c'étaient là autant d'allégories qu'affectionnait l'art primitif des chrétiens. Il faut y joindre le baptême de Jésus, souvent reproduit, et la colombe descendant sur la tête du Sauveur pour l'indiquer à la piété publique. La prière du fidèle ou sa consécration à Dieu étaient représentées par des figures d'*orants* ou d'*orantes*, hommes ou femmes vêtus d'une longue robe, priant debout, les bras ouverts et élevés.

Dans tout ce cycle d'emblèmes chrétiens, la mort de Jésus, on le voit, ne tient aucune place. C'est d'abord parce que d'autres idées, celles d'un enseignement rénovateur, d'une vie nouvelle et d'un salut inespéré occupaient les esprits; c'est ensuite parce que le génie artistique des anciens répugnait à représenter un homme cloué sur l'instrument du supplice : l'art ancien rejetait de telles données comme hideuses et sans noblesse. Enfin,

(1) Heb. XI, 19.
(2) Matth., XIII, 39-41.

le supplice de la croix était considéré non-seulement comme infamant, mais comme ridicule; il était, dans les comédies latines, le sujet perpétuel de grossières menaces et de railleries à l'adresse des esclaves. Aussi fallut-il six siècles pour que l'on commençât à représenter le Christ crucifié. Les premières images de ce genre ne sont jamais isolées, mais font partie d'une représentation de toute la scène du Calvaire. Le crucifix ne date dans l'Église que de la fin du VII^e^ siècle. On ne tomba que très-lentement dans cette étrange habitude qui consiste à représenter beaucoup plus le Christ mort que vivant: comme si l'ombre de la croix devait effacer toute la carrière et toute l'œuvre du Maître; comme si la contemplation de son supplice ne devait plus laisser à un fidèle le loisir de méditer sur sa vie, ses exemples et ses enseignements!

Quant à l'idée de représenter Dieu, elle eût fait horreur aux chrétiens sortis du judaïsme; et ce sentiment contribua à faire mettre l'image de Jésus partout où la logique du sentiment religieux chez les païens, ou leurs habitudes invétérées, leur eussent fait placer l'image d'un dieu. On se contenta pendant plusieurs siècles d'indiquer la présence divine par une main qui descend d'un nuage ou qui est entourée d'un cercle. On voit cette main sur divers sarcophages à Rome, au haut du portail de Saint-Zénon à Vérone, et dans une image fort ancienne où Esaïe reçoit de Jéhovah le livre de ses prophéties, debout entre la déesse *Nuit* et le petit dieu *Lucifer*.

Quelquefois on ne donna pas même à Jésus la figure humaine; tantôt par un scrupule exagéré, tantôt par goût pour le symbolisme, on le représenta par un agneau, et les divers personnages avec lesquels il se

trouve en relation, par d'autres agneaux : ainsi, un agneau en baptise un autre sur lequel descend la colombe. Mais plus tard un concile in Trullo défendit ce genre d'images comme trop peu respectueuses.

Le sens qu'on attachait à toutes ces figures sculptées ou peintes était exactement le même que chez les païens. On n'y vit d'abord qu'une simple représentation ; ce fut plus tard, et dans certains cas seulement, que telle ou telle image reçut un caractère miraculeux et pour ainsi dire personnel, comme cela était arrivé dans le paganisme. Après comme avant le christianisme on finit par croire que certaines images étaient tombées du ciel ou avaient été faites par des mains célestes. On emprunta aussi aux idoles les *nimbes* que portent aujourd'hui, sous le nom d'*auréoles*, les personnages sacrés dans l'iconographie catholique.

Il est naturel que l'Eglise vénérât la mémoire des martyrs qui étaient sa gloire. Mais on ne se contenta pas d'un simple souvenir : on célébra sur leur tombe l'anniversaire de leurs souffrances et de leur triomphe ; on érigea des temples sur le lieu de leur supplice, et l'on y conserva avec honneur leurs ossements. Ce fut ainsi qu'on transporta peu à peu aux saints catholiques et à leurs restes mortels le culte que rendaient les païens aux reliques de Thésée dans Scyros, aux os de Géryon à Thèbes, aux cheveux de Méduse à Tégée, à la tête d'Orphée dans Antissa, et ailleurs à l'épaule de Cécrops conservée dans une châsse de bronze, ou à l'orteil de Pyrrhus, lequel opérait des miracles (1). Ceci

(1) Voyez, sur tous ces faits et les suivants, Alfred Maury, *Relig. de la Grèce*, loc. cit., et Daillé, *Adversus Latinorum de cultûs relig. obiecto traditionem*.

même n'était pas rare dans l'antiquité. Bien des chrétiens portèrent leurs malades au tombeau des martyrs, comme dans la Thyréatide on les portait au tombeau de Polémocrate, fils de Machaon et petit-fils d'Esculape. Il y a longtemps qu'Horace s'est moqué d'un miracle tout à fait analogue à celui de saint Janvier, supercherie périodique exécutée alors par les prêtres de Gnatia, petite ville voisine de Naples. Les *translations* de corps saints, qui devinrent fréquentes au moyen âge et qui souvent, disait-on, étaient commandées par un ordre venu du ciel, reproduisirent exactement des faits plus anciens que le christianisme : c'était ainsi, par exemple, que, d'après une réponse de l'oracle de Delphes, avait été faite, du Ménale à Mantinée, la translation des os d'Arcas, fils de la nymphe Callisto.

A défaut de leurs corps, l'Eglise conserva comme reliques les objets qui avaient appartenu à de saints personnages : c'est ce qu'on faisait avant elle pour les héros. Athènes s'enorgueillissait de pouvoir montrer la galère de Thésée ; Cyzique, la pierre qui avait servi d'ancre aux Argonautes ; Olympie, l'épée de Pélops, et Phlionte, son char, que l'on gardait dans le temple de Cérès.

Avec le temps, les principales églises chrétiennes eurent, comme les temples païens, un *trésor* qui se remplit d'offrandes de grand prix. Rien ne contribua plus à les enrichir que les *ex-voto*. C'étaient des objets quelconques qu'on promettait à tel ou tel dieu si l'on était guéri de quelque maladie, ou si l'on échappait à quelque péril. Le plus souvent on suspendait dans les temples l'image du membre malade, comme ces mains et ces yeux de pierre qu'on peut voir aux musées d'antiquités de Naples et de Londres, ou comme ces bras, ces jambes, ces têtes innombrables de cire, de bois,

d'argent, qui décorent aujourd'hui la plupart des églises catholiques.

Les nouveaux chrétiens conservèrent avec peu de changements les pèlerinages aux tombeaux sacrés, les services funèbres du bout de l'an, les *théories* ou processions, les *Ambarvales* ou *Rogations*, les *confréries* (*cultores Herculis*, *Dianæ et Antinoï*, *Jovis*), et autres coutumes du paganisme (1).

Nous verrons s'introduire plus tard le culte de Marie. Elle ne figure jamais, dans les plus anciennes représentations chrétiennes, qu'en qualité de personnage secondaire, soit comme dans l'exemple cité plus haut, où elle siége avec son fils, pour remplacer Proserpine à côté de Pluton sur le suprême tribunal (mais ce cas est extrêmement rare); soit qu'elle porte dans ses bras l'enfant Jésus adoré par les bergers, ou surtout par les mages, ce qui est très-fréquent : on attachait à la venue des mages d'Orient l'idée de l'universalité future du christianisme.

Cependant les mêmes causes qui amenèrent la conservation des usages polythéistes dans la religion chrétienne devaient tôt ou tard y faire prévaloir le culte de Marie. Les païens avaient souvent divinisé la femme, et très-particulièrement la vierge. Proserpine, Diane, Vesta, Isis même, et surtout Minerve, avaient été adorées comme déesses vierges, et tout le monde sait qu'à Athènes le principal temple de Pallas s'appelle encore le Parthénon ou temple de la vierge.

L'antiquité avait consacré à plusieurs de ses déesses

(1) Voyez, sur ces confréries et sur une foule de pratiques, d'usages et de symboles païens admis dans les catacombes chrétiennes, le grand et récent ouvrage de MM. de Rossi.

et de ses dieux des corporations de femmes et d'hommes, dont plusieurs vouées au célibat. On sait que l'Eglise finit par rétablir ces colléges sous d'autres noms.

III

Il ne nous reste à signaler que les mystères et les sacrifices comme ayant exercé sur le christianisme romain une influence considérable ; cette influence dépassa celle des divers rites que nous venons d'énumérer.

Nous avons vu (1) que le polythéisme en sa décacence avait trouvé dans la célébration des mystères une sorte de rajeunissement, soit à cause des idées philosophiques qu'on y enseignait sous une forme dramatique, soit parce que, interdits au vulgaire, les mystères étaient dégagés des superstitions les plus décriées. Comme ces cérémonies étaient ce que la religion ancienne avait de plus relevé, elles ne tardèrent pas à exercer une influence considérable sur le christianisme. On voulut donner au culte un caractère théâtral que n'avait nullement celui de la synagogue, célébré par le Christ lui-même et les apôtres, et composé de chants, de prières, de lectures et d'enseignements oraux. On rendit secrets les actes les plus solennels de la religion. On enseigna avec des précautions mesquines la doctrine du Maître, qui avait dit : « *Ce que je vous dis à l'oreille, criez-le sur les toits.* » Les chrétiens furent comparés aux initiés, les catéchumènes aux récipiendaires, les païens au vulgaire exclu des mystères sacrés. On adopta ainsi des idées antichré-

(1) Page 21.

tiennes d'exclusisme et d'intolérance, païennes d'origine et directement opposées à la charité de Jésus, à son exemple, à ses paraboles de l'*ivraie* et du *grand filet* (1), et à tout l'esprit de son Évangile.

Quelques-unes des plus anciennes églises qui existent sont précédées, comme celle de Saint-Ambroise à Milan et celle de Saint-Emmeran à Ratisbonne, par un *atrium*, ou cour des catéchumènes, dont le seuil ne devait pas être franchi par eux, et moins encore par les païens, pendant qu'on communiait dans le sanctuaire. Plus tard on obligea également à se tenir en dehors du temple les pénitents non réconciliés avec l'Église et ceux qui avaient manqué de constance dans les persécutions. On eût pu inaugurer le culte chrétien ainsi défiguré par le mot essentiellement païen d'Horace : *Je hais le profane vulgaire et je l'exclus* (2).

Ces usages intolérants empruntés au polythéisme, ces inutiles précautions contre les non initiés, la discipline sévère qu'on institua contre les chrétiens qu'on appelait *lapsi*, *tombés* ou *déchus*, remplirent l'Église, pendant plusieurs siècles, de froissements cruels, de récriminations et de discordes.

Rien ne favorisa plus que cette assimilation aux mystères les empiétements du clergé. Dans les mystères, en effet, l'hiérophante avait un grand pouvoir, et des peines rigoureuses réprimaient la moindre infraction au secret ou à l'ordre. Dès que l'Eglise commença à exer-

(1) Matth., XIII, 25 et 47.

(2) *Odi profanum vulgus et arceo.* — B. Constant a réuni maintes preuves de l'intolérance païenne (*De la relig.*, V, p. 184, suiv., — et *Du polyth.*, II, 255, 307, suiv.). Voyez aussi Montesquieu (*Grand. et déc. des Rom.*, c. 16).

cer une discipline, il lui fallut un tribunal, un juge. Si saint Ambroise fut héroïque le jour où il ferma les portes d'un temple de Milan à l'empereur Théodose, tout couvert du sang des Thessaloniciens, beaucoup plus souvent le droit que s'arrogea l'évêque ou le prêtre de fermer l'église aux pécheurs *non réconciliés* entraîna les plus graves abus. La superstition s'en mêla. On ne pouvait manquer d'assimiler l'église au ciel; on crut le ciel même fermé à ceux devant qui l'église n'ouvrait plus ses portes; le pardon de Dieu dépendit, dans l'opinion publique, du pardon d'un prêtre, et le salut éternel se trouva attaché à l'observation d'un règlement ecclésiastique.

Quant à l'élément dramatique des mystères, l'Église ne le repoussa pas davantage. On sait qu'au moyen âge, ce même nom de mystères servait à désigner de grands drames joués en plusieurs journées, comme ceux d'Eleusis, et où la religion chrétienne tout entière était mise en action. Non-seulement les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, hommes, anges et démons, ainsi que Jésus-Christ et Dieu lui-même, mais les Vertus et les Vices, une foule d'êtres abstraits, y jouaient un rôle, et la scène se passait tour à tour sur terre, en enfer ou au paradis.

En dehors de ces cérémonies exceptionnelles et coûteuses, la tendance à rendre le culte aussi théâtral que possible fut encouragée de toutes manières; et de nos jours encore, dans les principales églises, on fait de la mort de Jésus et de l'*office des Ténèbres*, un véritable mystère chanté par plusieurs chœurs, à l'instar de ceux de la Grèce païenne.

Le même ordre de préoccupations fit de plus en plus de la communion un acte secret et presque un drame.

Jésus en avait fait une commémoration de son repas d'adieu; le pain et le vin avaient été donnés par lui pour emblèmes de son corps que la mort allait briser et de son sang qui devait couler : ce n'était pas assez encore, on voulut faire et l'on fit de la communion un sacrifice.

Rappelons-nous que l'idée de sacrifice était invétérée et universellement admise chez tous, juifs et païens. L'origine de cette idée était des plus simples. L'homme primitif avait imaginé de gagner par des dons la bienveillance divine; l'Orient achetait la faveur du ciel comme celle des grands de la terre, par des présents. Ne recherchant rien d'abord que des aliments abondants et assurés, ne connaissant et n'estimant aucun autre bien, il réserva pour son maître les mets les plus exquis: les premières offrandes furent des fruits, des grains, du lait, du vin, de l'huile et du sel (1). Quand, plus tard, l'homme eut appris à tuer les animaux pour s'en nourrir, il offrit au ciel la plus belle part des viandes dont il fit sa nourriture. Bientôt il réserva à Dieu des bestiaux tout entiers. On brûlait la part de Dieu, et le sacrifice par excellence fut l'holocauste où l'on consumait en l'honneur de la Divinité la victime tout entière, sans rien en réserver. Mais les sacrifices ordinaires consistaient en ceci: sur toute tête de bétail tuée comme viande de boucherie, on prélevait une part pour Dieu. De là résulta que l'instant où l'on tuait la victime fut celui où la religion réclama ses

(1) *Ante, deos homini quod conciliare valebat,*
Far erat et puri lucida mica salis.

« Auparavant, ce qui avait le pouvoir de concilier les dieux à l'homme, c'était un peu de froment et un grain brillant de sel pur. »
(Ovide, *Fast.* I, 337.)

droits. La mort de l'animal devint ainsi le moment essentiel; la mort devint un rite. Le culte fut tragique. Le sang de la victime fut versé avec solennité. Malgré la pompe dont on l'entourait, le culte des juifs et des païens était une vaste scène de boucherie que nous rendrait odieuse aujourd'hui la vue de tant d'animaux égorgés, de leurs chairs divisées, de leurs entrailles, de leur sang, ainsi que l'odeur des viandes et des graisses brûlées. Ce fut là cependant jusqu'à Jésus-Christ la forme essentielle des divers cultes. En toute occasion on offrait des sacrifices qu'on variait de mille manières. Tous les sentiments les plus divers de la piété s'exprimaient ainsi : la reconnaissance, la prière, le repentir n'avaient que ce langage unique et grossier.

On conçoit que les idées de douleur et d'angoisse étaient celles qu'exprimait le mieux ce hideux et sanglant cérémonial. Aussi les sacrifices expiatoires jouèrent-ils dans l'antiquité un grand rôle; on en a exagéré le nombre et l'importance, et il ne faut pas oublier qu'une foule de sacrifices étaient des actes de pure adoration ou de gratitude et de joie religieuse, sans aucun mélange sinistre de repentir ou de terreur. Cependant nous avons vu quel trouble douloureux régnait dans les âmes en ce siècle agité où la liberté romaine périt dans des flots de sang. Au sein de toutes les religions, la conscience s'éveillait et réclamait impérieusement ses droits. On se sentait profondément malheureux et mécontent de soi, et l'on cherchait à apaiser par des actes extérieurs le Dieu intérieur, le cri de la conscience. La peur rendait cruel; on faisait souffrir une victime pour apaiser à ses dépens un Dieu irrité. Cette idée égoïste et lâche de la substitution d'un être faible et innocent à l'homme criminel, ce marché immoral qu'on suppo-

sait accepté par Dieu, telle était la ressource suprême : la terreur cherchait un refuge dans la terreur (1). Le monde antique, à l'époque de Jésus, cherchait en vain dans tous les rites un sacrifice quelconque, et de préférence un sacrifice sanglant, qui expiât les fautes commises, en devînt la compensation morale, et, tout en épargnant la personne du coupable, gagnât son juge.

Que l'on conçoive l'étonnement, l'admiration, la joie inexprimable qui saisirent ces âmes bourrelées de folles terreurs, quand elles entendirent prêcher, avec une autorité persuasive, le Dieu unique et infini, comme un Dieu de charité, comme un père qui pardonne ; et quand elles virent proclamer, puisqu'il leur fallait encore des images d'expiation et de sang, que la mort du Saint et du Juste avait rendu les rites expiatoires inutiles à jamais, et que Jésus, victime suprême, avait réconcilié pour toujours avec elles-mêmes et avec Dieu toutes les âmes qui s'uniraient à lui ! Ce ne fut donc nullement par une métaphore fortuite, mais par une habitude universelle du langage, ou plutôt par un besoin séculaire de leurs consciences à demi émancipées, que Juifs et païens se plurent à assimiler la crucifixion de Jésus-Christ à un sacrifice d'expiation.

Nous avons vu que, par suite de la coïncidence d'une fête nationale avec cette mort, l'agneau pascal fut mêlé

(1) *Cor pro corde, precor, pro fibris accipe fibras;*
Hanc animam vobis pro meliore damus.

« Accepte, je t'en supplie, ce cœur au lieu du mien, ses fibres en remplacement des miennes : nous vous offrons cet être vivant à la place d'un autre de plus grand prix. »

(Ovide, *Fast.* VI, 161.)

à toutes ces images, quoique le sacrifice de cet agneau fût une offrande non d'expiation, mais de reconnaissance et de joie. Ainsi se constitua dans l'Église une théorie du sacrifice de Jésus, qui finit par altérer de la manière la plus grave le plus touchant de tous les rites, la communion.

Quand la sainte cène fut devenue un mystère, elle se trouva être une représentation du sacrifice de Jésus-Christ, enseigné et représenté à peu près comme l'était l'immortalité de l'âme dans les mystères d'Eleusis. Au lieu de commémorer le repas de Jésus avec ses apôtres, on en fit une sorte de drame secret où l'on représentait par le pain son corps brisé et par le vin son sang versé, en y mêlant toutes les idées qui rappelaient aux païens et aux Juifs un sacrifice et une expiation. On en vint par degrés à appeler la sainte cène elle-même un sacrifice; mais il fallut encore des siècles de ténèbres toujours plus épaisses, avant que l'idée de représentation dramatique s'effaçât elle-même, comme elle avait effacé celle d'un simple mémorial, et qu'on en vînt à croire que le sacrifice de Jésus était, non pas représenté, mais renouvelé matériellement et réellement dans la sainte cène. Alors le pain ne fut plus du pain, mais, comme l'a décidé officiellement le concile de Trente, *Jésus-Christ, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité*. Alors l'Église put enseigner que le prêtre, en consacrant l'hostie, fait Dieu (*creatura Creatorem creat*), et qu'après l'avoir créé, il le sacrifie en le mangeant (*manducando sacrificat*).

Ce fut là l'excès, le comble du littéralisme de Rome, le résultat de l'application de l'étroit et inflexible génie romain à la pensée chrétienne, qui était orientale et juive dans sa forme primitive, infiniment large et élevée dans son essence.

Pour le moment il nous suffit de constater que le Christianisme, ayant perdu sous l'influence de saint Pierre, la pureté de son spiritualisme, ayant accueilli déjà quelques-unes des misères matérielles du judaïsme, accueillit la plupart de celles du polythéisme. A peu de chose près, tout ce qui n'était pas trop révoltant y passa. Il se peut que, sous cette forme corrompue et surchargée, le Christianisme ait attiré plus facilement et plus vite dans son sein les multitudes païennes. Mais les conversions extérieures n'eurent rien de bien sérieux. Ce n'était pas ainsi que saint Paul ou saint Jean entendaient former des disciples, c'est-à-dire des imitateurs et des continuateurs de Jésus, éclairés de son esprit et vivant de sa vie.

Nous avons remarqué à propos du Christianisme johannique ou grec que l'Orient s'empara des spéculations de saint Jean sur la *Parole*, et que cette forme du Christianisme se perdit dans l'excès des rêveries théosophiques et du dogme mystique. En Occident il en fut tout autrement; épousé, matérialisé par le rude et sec esprit romain, le Christianisme devint extérieur, pompeux, autoritaire, et finit par constituer un pouvoir politique, qui fut le premier de tous au moyen âge, mais qui aujourd'hui est le dernier.

La source d'eau vive que Jésus offrait à la Samaritaine perdit bientôt sa fraîcheur, et changea peu à peu de nature en même temps que son courant se divisait. L'Orient transforma ses eaux en insaisissables vapeurs qui se perdirent dans l'espace. L'Occident en fit un bloc de glace, qui longtemps résista à tout, qui aujourd'hui s'amoindrit et diminue tous les jours, mais qu obstrue encore par sa masse inerte le fleuve divin et ne tardera guère à être emporté dans ses flots.

CHAPITRE XI.

LES CHRISTIANISMES DES PREMIERS PÈRES DE L'ÉGLISE ET DES PREMIERS HÉRÉTIQUES.

> Ce qui prouve que la vie religieuse ne tient pas uniquement, ne tient pas même essentiellement à la nature des dogmes... c'est qu'elle se retrouve, avec des dogmes entièrement opposés, chez des sectes qui n'ont de commun qu'une adhésion générale à l'Evangile et ces dogmes éternels sans lesquels une religion n'est pas même concevable.
>
> (Samuel Vincent, *Vues*, I, p. 66.)

I

Depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, une longue série d'écrivains ou de docteurs a enseigné le Christianisme avec une grande liberté et une variété plus grande encore. Fort arbitrairement l'Église romaine donna le nom d'hérétiques à ceux qui ne lui ont pas paru assez soumis à son autorité; elle appelle les autres ses Pères; mais toute cette classification est aussi confuse qu'elle est fausse. Tertullien et Origène, deux des Pères les plus considérables, étaient hérétiques, et l'Église s'est bornée à les en punir en omettant de les canoniser, quoique tous deux eussent certainement plus de droits au titre de saints que plusieurs de ceux auxquels on l'a

donné, comme par exemple l'irascible et violent saint Jérôme.

D'un autre côté, saint Justin martyr était peu orthodoxe et saint Cyprien a pris vis-à-vis de l'évêque de Rome une position de résistance ouverte qui en d'autres temps l'eût fait excommunier.

A notre point de vue, le mot d'hérétique n'a aucun sens, parce que celui d'orthodoxe n'en a pas. Comme l'unité doctrinale n'existe que dans l'enseignement de Jésus, dont chacun s'écarte nécessairement sans le vouloir, il est le seul orthodoxe et par rapport à lui chacun est plus ou moins hérétique. Quant à l'Église, elle a varié sans cesse et de bien des manières ; nous ne lui en faisons pas même un reproche, car elle ne pouvait faire autrement, mais nous réduisons à leur juste valeur les titres de Saints, de Pères et d'Hérétiques qu'elle a distribués avec un discernement médiocre; et cette valeur, nulle en fait, est peu considérable même comme indication des tendances de chacun (1).

Il faudrait plus de place que nous n'en avons ici pour tenir compte de la variété des transformations que subit le Christianisme entre les mains de différents théologiens depuis les Apôtres jusqu'à Constantin. A maintes reprises on verrait dans cette histoire le vrai sentiment évangélique régnant surtout au sein de ce que l'on appelle l'hérésie, le monde ici ou là plus chrétien que l'Église, et le feu de l'esprit, tantôt conservé par ceux qu'on accusait de l'éteindre, tantôt éteint par les cler-

(1) On trouvera, sur les Pères, d'excellentes et profondes études dans le chef-d'œuvre trop négligé aujourd'hui de Daillé : *Traicté de l'employ des Saints Pères pour le jugement des différents qui sont auiourd'hui en la Religion.*

gés, les théologiens ou les princes qui se croyaient chargés par Dieu de l'entretenir et de le renouveler.

Il nous suffira d'indiquer les idées et les hommes qui exercèrent sur les esprits la plus grande influence. Le parti judaïsant n'entra pas tout entier dans le compromis proposé par saint Pierre; mais diverses causes détruisirent peu à peu ce qu'il en restait encore. Le temps fut le plus fort; car au fond le Christianisme Juif n'était autre chose dans la Chrétienté qu'un minimum de Judaïsme, un reliquat du vieux compte ouvert entre Israël et Jéhovah; c'était un de ces partis de la légitimité que le temps use rapidement, comme il a fait pour les Jacobites d'Angleterre, sous la maison de Hanovre; d'ailleurs les Stuarts finirent par disparaître. Les événements mettent d'ordinaire fin à ces inutiles rêves de restauration. Quand Jérusalem fut ruinée et le temple brûlé par un soldat de Titus, le Christianisme judaïsant avait reçu le coup de grâce. Beaucoup de ses adeptes s'étaient réfugiés à Pella, petite ville située dans les montagnes de Galaad, à l'orient du lac de Génézareth. Lorsqu'ils sortirent de leurs retraites, leur influence jadis prédominante dans l'Église était perdue, et leurs antiques espérances anéanties; les faits leur avaient donné tort et le temple avait disparu dans les flammes sans que le monde entier, comme tant de fois les Juifs l'avaient prédit, s'y abîmât avec lui. Non-seulement il n'était plus nécessaire, mais il n'était plus possible de rester strictement fidèle à la loi mosaïque.

Les idées sont plus lentes à disparaître que les faits matériels. Il subsista diverses sectes qui, comme on disait alors, judaïsaient. Pella fut le centre d'un groupe célèbre de Chrétiens-Juifs, qui se donnaient le nom douloureux d'*Ebionites* ou de misérables. Les traits

les plus caractéristiques de leur doctrine étaient une implacable haine contre saint Paul, un attachement persévérant à Moïse et à tout ce qu'ils pouvaient observer de sa loi (circoncision, abstinences, etc.), ainsi que la négation très-expresse de tout caractère divin en Jésus-Christ. Ils se confondirent plus tard avec les Elkhésaïtes ou Sampséens, qui croyaient qu'une même émanation divine s'était incarnée deux fois, la première en Adam, la seconde en Jésus. Selon ces bizarres rêveurs, la religion primitive, corrompue par le mauvais principe, avait été restaurée par Moïse dans sa loi; puis, altérée de nouveau par le même agent de destruction, elle avait été enfin rétablie par Jésus. Il est assez curieux que cette christologie, fort hétérodoxe assurément, soit celle des Clémentines, écrits attribués par l'Église à saint Clément de Rome, compagnon d'œuvre de saint Paul et pape.

Cette dernière secte, on le voit, n'est guère judaïsante que de nom; l'on y trouve un tout autre esprit que celui d'Israël. A vrai dire, le Christianisme juif était devenu ce que devient partout et toujours le parti du passé; il s'était insensiblement éteint.

II

La secte étrange que nous venons de voir absorber les derniers restes du Christianisme juif, nous introduit au sein du vaste dédale des sectes gnostiques. Déjà nous avons aperçu quelques traces de leurs idées chez saint Paul et d'autres beaucoup plus considérables chez saint Jean. Le moment est venu de nous en rendre compte le plus brièvement possible.

Le nom commun à ces sectes très-nombreuses et très-différentes les unes des autres, vient du mot grec *Gnôsis*, connaissance. Pythagore et Platon avaient employé ce terme dans le sens d'une connaissance supérieure. Les philosophes judéo-grecs d'Alexandrie précisèrent davantage : ils prétendaient que la contemplation de l'infini est un moyen d'étude supérieur à tout autre. La notion même de *philosophie*, qui veut dire recherche ou amour de la sagesse, parut dépassée; on le remplaça par le mot ambitieux de *théosophie*, signifiant sagesse ou contemplation divine. Quand on contemple au lieu d'apprendre, quand, au lieu de raisonner, on rêve, la pensée flotte sans but et sans boussole, dans une mer imaginaire, qui n'a pas de limites, puisqu'elle n'est pas. Les théories les plus abstraites de la philosophie grecque dans sa décadence se mêlèrent de mille manières différentes avec les spéculations confuses de la rêverie orientale; et ce chaos mobile envahit le Christianisme, à son grand détriment.

Voici l'idée mère de tous ces systèmes : Dieu personnifie ses propres atttributs, tels que sagesse, parole et une infinité d'autres. Ces attributs personnifiés *émanent* de lui; chacune de ces émanations s'appelle un *Eon*. Un de ces Eons, et le dernier de tous selon beaucoup de gnostiques, est l'auteur de l'univers ou le *Démiurge*; selon les uns, il a créé le monde de rien; selon le plus grand nombre, il a seulement façonné la matière qui est éternelle comme Dieu même. C'est à la matière que les Gnostiques d'Alexandrie attribuent l'existence du mal; ceux de Syrie en accusent l'Eon Démiurge, qu'ils se représentent malfaisant. Comme l'homme est tout enveloppé de la matière et du mal, un autre Eon (le Christ) est intervenu pour sauver l'humanité; mais Jésus ne fut

pas cet Eon lui-même; il ne fut que son délégué, ou selon d'autres, une simple apparence sans réalité, et tout homme peut obtenir le salut par la contemplation et par des macérations sévères longtemps prolongées. Les Gnostiques interprétaient l'Écriture par la méthode allégorique, et y distinguaient ce qu'il fallait rejeter, comme provenant du Démiurge. Après de cruelles abstinences, l'idée de l'impureté de la matière amena parmi eux des abus tout opposés et d'effroyables désordres.

On distingue les écoles d'Alexandrie, qui étaient panthéistes, celles de Syrie, où prévalait l'idée orientale des deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, se disputant l'univers, et, enfin, celles d'Asie-Mineure moins absorbées par la contemplation, ennemies ardentes du Judaïsme, et qui n'admirent de tout le Nouveau-Testament que les livres de saint Paul et de saint Luc, non sans y effacer tout ce qui leur paraissait encore trop favorable au Judaïsme. On voit quel intervalle sépare les écoles gnostiques où finit par se fondre le Christianisme judaïsant, de celles pour qui les lettres même de saint Paul avaient besoin d'être expurgées, comme trop peu opposées à l'esprit juif. Tandis que les ultra-conservateurs du Judaïsme firent contre Paul et contre le gnostique Marcion, sans les nommer, une sorte de roman qu'on appelle faussement les *Homélies Clémentines*, il y eut un parti extrême de gnostiques anti-judaïsants, qui par haine de l'exclusisme juif réhabilitèrent systématiquement tous les personnages réprouvés dans l'Ancien-Testament, s'appelèrent Caïnites en l'honneur du premier de tous, Caïn, dont ils faisaient le type de toute vertu et prirent pour apôtre de prédilection Judas Iscariot *sans qui le salut du monde n'eût pas été*

opéré, et sous le nom duquel ils composèrent un Évangile avant la fin du second siècle.

Le principal écueil où alla se perdre le gnosticisme fut le Manichéisme. Manès, ou Manichée, était né en Perse. Sur l'antique idée persane des deux principes, Ormuzd et Ahriman, il éleva un échafaudage incohérent et contradictoire. Il prétendait faire rentrer dans son système les religions les plus diverses. Ses adeptes admettaient comme livres sacrés le Nouveau-Testament, les écrits attribués à Zoroastre et les siens. La venue de Jésus-Christ au monde était selon eux une manifestation de la lumière; mais sa naissance et sa mort ne furent qu'apparentes. Ils prêchaient la métempsycose, un rigide ascétisme, l'abolition de la propriété et une hiérarchie ecclésiastique. Comme Mahomet, Manès prétendit être monté au ciel, et comme l'Islamisme, le Manichéisme, tout en déclarant croire en Jésus-Christ, ne conservait à peu près rien de la religion chrétienne. Cette doctrine eut un succès prodigieux. Elle envahit successivement l'Asie, l'Égypte, l'Italie, Rome et le midi de la Gaule. Une secte manichéenne, qui appelait ses membres les *Cathares* (purs) fleurit longtemps dans une partie de l'Europe et de la France méridionale; mais leurs opinions se modifièrent graduellement et se rapprochèrent peu à peu de celles que professèrent plus tard les Vaudois, avec lesquels on les confondit à tort. Du nom de la ville d'Albi, on les appela les Albigeois, et l'on sait que pour extirper cette secte inoffensive une croisade atroce eut lieu sur terre chrétienne et française.

Il serait injuste d'envelopper toutes les sectes gnostiques et même toutes celles qui se rattachèrent au Manichéisme dans une commune réprobation. Mais il

est de fait que dans beaucoup d'entre elles on cherche en vain les éléments essentiels du Christianisme tels que nous les avons reconnus, l'aspiration au règne de Dieu, l'amour de Dieu et des hommes, le pardon et la vie de l'esprit. Chez d'autres gnostiques, au contraire, ces grands principes chrétiens s'étaient conservés, même au milieu d'étranges rêveries.

On a ingénieusement représenté les gnostiques comme formant à cette époque l'extrême gauche de la chrétienté. A côté d'eux, mais plus près du centre, on a placé les théologiens alexandrins ou grecs. Le centre est occupé par une tendance modérée, à égale distance d'un spiritualisme hardi et d'un étroit réalisme; ce dernier caractère est celui des Pères latins; tandis qu'à l'extrême droite se trouvent les derniers restes du Christianisme judaïsant. En d'autres termes, a-t-on dit, si l'Évangile est au centre, la tradition est à droite, la philosophie à gauche, la loi à l'extrême droite, et la gnose à l'extrême opposé.

Inutile d'ajouter qu'un pareil coup d'œil d'ensemble ne peut avoir rien de rigoureux.

III

Cependant, nous avons déjà reconnu fondée la distinction entre les deux théologies d'Orient et d'Occident, l'une se servant de la langue grecque, dérivant de saint Jean, et donnant la main à la gnose, l'autre parlant latin, continuant le compromis de saint Pierre et l'œuvre de l'esprit romain dans l'Église. Ceux-ci résistèrent de toute leur force à la tendance gnostique. On les voit sans cesse préoccupés de ce sentiment

qui, au milieu des querelles du quiétisme, faisait demander par une femme célèbre qu'*on lui épaissît un peu la religion.* Le sens pratique des Romains ne pouvait se résigner aux vagues incohérences des contemplations gnostiques. D'ailleurs, l'Église eut fort à faire pour se défendre contre cette multitude d'assaillants si variés et si peu saisissables. Pour les réfuter, on chercha à s'entendre, à se reconnaître, à poser une base fixe au milieu du flux et du reflux des systèmes et des objections. C'est ainsi que se forma dans l'Église d'Occident la doctrine catholique.

Ce fut l'origine du symbole dit des Apôtres. Le mot *symbole* signifiait alors une marque à laquelle on se faisait reconnaître par les siens. C'était au moment du baptême et de l'admission dans l'Église que ce symbole était exigé. Nous avons vu que tandis que les apôtres s'étaient contentés de dire : *Crois-tu au Seigneur Jésus-Christ?* leurs successeurs immédiats et eux-mêmes peut-être, employèrent en d'autres occasions comme formule de baptême cette parole de Jésus : *Instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Il suffisait, pour obtenir le baptême, que l'on déclarât croire à Dieu, à Christ et à l'esprit. Mais l'Église ne s'en tint plus là quand elle voulut écarter les Gnostiques, ou seulement préciser sa propre doctrine pour leur répondre. C'est pourquoi, du milieu du deuxième siècle au commencement du cinquième, le symbole fut développé et étendu ; beaucoup d'additions y furent faites ; les unes furent accueillies par le public, les autres trouvèrent peu de faveur ; et c'est ainsi que se forma de pièces et de morceaux le *Credo* actuel. Ce fut pour réfuter l'absurde idée que le monde avait été fait par le Démiurge, un

Eon inférieur et malfaisant, qu'on ajouta à la simple mention : *Je crois en Dieu*, ces mots : *le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre.* Ce fut pour attester que la naissance de Jésus, ses souffrances, sa mort, n'avaient pas été de vaines apparences, qu'on intercala dans le Symbole les paroles qui insistaient sur ces divers points. Quant à sa mort, ce fait fut tellement nié par les Gnostiques qu'on ne crut trop pouvoir l'affirmer; aussi l'affirma-t-on quatre ou cinq fois de suite en disant : *Il a souffert sous Ponce-Pilate, il a été crucifié, il est mort, il a été enseveli, il est descendu aux enfers*, c'est-à-dire au Cheol ou souterrain dans lequel, selon les Juifs, tous les morts attendaient la résurrection.

La troisième partie du Symbole : *Je crois au Saint-Esprit*, est restée la même sans développement, parce que les théologiens du temps n'avaient pas à défendre ce point que personne n'attaquait.

Ce fut dans le même sentiment qu'au III^e^ siècle on commença à introduire dans le Symbole les mots : *Je crois à la sainte Église catholique* (*ou universelle*), *à la communion des saints, à la rémission des péchés*, etc. Quoi qu'en disent les théologiens protestants, c'est bien dans un sens tout catholique que furent rédigées ces additions, dont la première proclame l'unité de l'Église visible à l'exclusion des hérétiques, dont la seconde signifie que cette église est en communion avec les saints, et compte sur leur intercession et dont la troisième attribue à l'Église le pardon des péchés. Aussi n'est-il aucun protestant qui puisse réciter ce symbole sans donner, qu'il le sache ou non, à telle ou telle de ses parties, un sens très-différent de celui qu'y attachaient les auteurs successifs de ce document. On peut en dire autant des catholiques eux-mêmes ; car les ré-

veries du faux Évangile de Nicodème sur la descente de Jésus aux enfers n'ont jamais été imposées à la foi par l'Église romaine, quoique le symbole les rappelle, tant est peu précise la limite entre ce qui est *de foi* et ce qui ne l'est pas! Ce que le Symbole a de plus choquant peut-être, ce sont ses lacunes; ce prétendu résumé du Christianisme passe sous silence l'amour de Dieu et l'amour des hommes, le règne de Dieu, le repentir et la nouvelle vie.

Du reste, ce symbole n'a nullement l'autorité que quelques personnes voulaient lui accorder. Il n'a rien des apôtres et son titre est faux. Il n'a jamais été adopté, comme on le prétend, par l'ensemble de toutes les Églises; il ne le sera jamais et il tombera nécessairement en désuétude à mesure que son origine sera mieux connue (1).

IV

Les Pères latins sont ceux qui écrivirent en Italie, en Gaule et dans la partie occidentale de l'Afrique romaine qui correspondait à peu près à notre Algérie, tandis que l'Égypte, Alexandrie, la Grèce, étaient le siége d'un grand mouvement grec ou oriental.

Le zèle des Pères latins pour le côté positif de la

(1) On consultera avec fruit sur le Symbole des Apôtres les importants articles de M. Michel Nicolas dans la *Revue Germanique* (janvier 1865 et suiv.), celui de M. Kayser dans la *Revue de Théologie de Strasbourg*, t. X, p. 153, une *Étude historique sur le Symbole des Apôtres*, par M. B. Grawitz (Montpellier, 1864), un *Rapport* présenté à une conférence pastorale, par M. le pasteur Viguié (Nîmes, 1864), et une Étude de M. le pasteur Bonnefon, sur la *Formation du Symbole* (Montauban, 1858).

religion les égara souvent. Ainsi saint Irénée, évêque de Lyon, qui écrivit contre les hérésies idéalistes du temps, inclina tellement en sens contraire, qu'il tomba dans un Christianisme matérialiste, fort singulier et fort hétérodoxe.

Ne pouvant signaler tous les noms importants dans la série des Pères latins, nous en choisirons deux comme exemples. On verra en eux des esprits pratiques avant tout, affirmatifs, dominateurs, souvent étroits et violents.

Tertullien, né à Carthage, avait eu une jeunesse licencieuse; quand il embrassa le Christianisme, ce fut avec une sorte d'emportement et de sombre passion. Trouvant encore l'Église trop relâchée, il se joignit à la secte très-rigide des Montanistes. Fougueux et dur dans son austérité, il dépassa souvent toutes les bornes de l'équité et du bon sens. Mais ses écrits, et en particulier ses apologies du Christianisme, où Bossuet puisa souvent, sont pleins d'éloquence et de force. Guez de Balzac disait de lui qu'en le lisant il croyait voir cette lumière noire dont parle un poëte.

Cyprien devint son plus ardent disciple. Né païen et fort riche, il avait passé ses premières années dans la débauche. Devenu chrétien, il surpassa en ascétisme celui qu'il appelait le maître. A peine catéchumène, il crut devoir se séparer de sa femme, vendit ses biens qui étaient très-considérables et les donna aux pauvres. Il devint plus tard, malgré lui, évêque de Carthage, et se montra partisan décidé de l'idée et de l'exercice de l'autorité au sein de l'Église. Il étendit le pouvoir de l'épiscopat, imposa une discipline sévère à ses prêtres et à son troupeau, et soutint de toutes ses forces l'unité extérieure de l'Église; cependant, il lutta énergiquement contre

l'autorité que l'évêque de Rome commençait à s'attribuer sur ses collègues. Si, comme on l'a dit, Cyprien fut à quelques égards le premier des catholiques, il fut en même temps l'ennemi ardent de la papauté naissante. Il subit le martyre avec un grand courage.

Égaux aux Latins par l'intrépidité, l'austérité et la foi, les Pères grecs sont plus philosophes, ont plus de science, de liberté dans l'esprit, de largeur dans le cœur, et en conséquence moins de précision dans la doctrine.

Nous ne ferons que nommer ici quelques apologistes grecs du Christianisme. Le premier était un philosophe païen, qui devint chrétien et qui mourut pour la foi, saint Justin martyr; il croyait, comme la plupart des Chrétiens de son temps, à la réalité des dieux de l'Olympe, mais ces dieux selon lui étaient des démons, et Justin leur attribuait les persécutions dont souffrait l'Église. L'auteur d'une autre apologie de la religion chrétienne, saint Théophile, évêque d'Antioche, n'est remarquable que pour avoir inventé le mot de Trinité; il appartient à la fin du second siècle.

Saint Clément, évêque d'Alexandrie, est un bel exemple de l'élévation qu'atteignirent les Pères grecs les plus distingués. Autrefois païen et philosophe, comme Justin, il fut attiré à l'Evangile par l'admiration que lui causèrent les vertus des disciples du Christ. Avec une piété fervente et une rare érudition, il professa un christianisme admirable de largeur. Dans une série de trois grands ouvrages, il prouva par une foule de citations les analogies de la philosophie antique avec la religion chrétienne. Il n'admettait pas que le Christianisme pût être une absolue nouveauté; il démontrait au contraire que la philosophie païenne avait été né-

cessaire avant la venue de Jésus-Christ, et qu'elle n'avait pas cessé d'être utile. Selon lui, la *Parole* divine a de tout temps enseigné la vérité aux hommes et a inspiré les poëtes païens, les philosophes et les sibylles. Aussi nie-t-il la damnation des païens. Clément fut un de ces hommes supérieurs et généreux, dont le libéralisme vient du cœur; un de ces hommes profondément croyants qui ne peuvent admettre des doctrines dont l'étroitesse calomnie Dieu et voue l'humanité au désespoir. Il savait exposer et défendre ses larges et fortes convictions chrétiennes, sans être injuste pour le monde ou pour la religion qu'il avait quittée. Il élevait saint Paul, et bien plus encore Jésus-Christ, fort haut au-dessus des philosophes, et sur bien des points, il réfutait ces sages du monde païen; mais il respectait toute noble intelligence et tout bon vouloir.

C'est encore un personnage digne de sympathie qu'Origène, surnommé Adamantius (de diamant), à cause de la fermeté de son caractère. Il aspira aux plus hautes vertus chrétiennes, et poussa l'amour de la science aussi loin qu'il était possible. Auteur de six mille écrits d'étendue très-diverse, il créa une science nouvelle, longtemps négligée, surtout en France, mais qui recommence à fleurir aujourd'hui, parmi nous, la critique sacrée. Origène avait dix-sept ans quand son père souffrit le martyre; il voulut mourir avec lui; sa mère sut le forcer à vivre, mais il écrivit à son père une lettre d'exhortation pleine des sentiments les plus exaltés. A dix-huit ans, pendant une persécution, il osa et il sut remplacer les chefs de l'Eglise d'Alexandrie qui s'étaient enfuis. Cinquante et un ans plus tard, il mourut des suites de la torture qu'il avait subie quatre années auparavant avec un courage invincible. Il remplit cet

intervalle d'un demi-siècle, d'une longue suite d'études opiniâtres, d'infatigables enseignements et de luttes contre le paganisme, l'ignorance et les erreurs du temps.

Selon lui, comme selon Jésus, Dieu agit sans cesse. Il a créé le monde pour les êtres intelligents; mais ceux-ci ne sont pas tous restés innocents. Ils doivent se relever par un perfectionnement graduel. Pour les sauver Dieu a envoyé au monde la *Parole* qui n'est point une émanation, mais qui a été engendrée de toute éternité. Origène niait le règne de mille ans qu'espéraient les Chrétiens comme les Juifs; il nia aussi l'éternité des peines. Dans son traité *de la Prière*, il enseigna qu'on doit prier au nom de Jésus, mais prier Dieu seul et non Jésus.

Malheureusement Origène partait du principe que l'Écriture sainte a trois sens, qu'il appelait le sens littéral, le sens moral et le sens allégorique. On comprend qu'avec une théorie pareille il fît dire de très-bonne foi à l'Écriture tout ce qu'il voulait.

Origène eut de très-nombreux disciples qui souvent exagérèrent ses opinions. Ils formèrent une école considérable et très-vivement combattue, mais qui méritait de l'être parce qu'elle se perdit dans l'allégorie et le vague, devenant étrangère de plus en plus au sens naturel des choses et des mots.

Ce sont là de regrettables tendances qui ont tué non-seulement la théologie, mais la piété et la vie chrétienne dans l'église d'Orient; et cependant la largeur des meilleurs pères grecs, comme Origène ou Clément d'Alexandrie est mille fois supérieure à l'étroitesse sèche et dure des Latins. Ceux-ci ont dominé l'Eglise par l'esprit pratique, l'exclusisme, l'art de gouverner

et d'envahir; ceux-là ont aimé, ont pensé. Assurément nous ne prétendons pas que les vrais Chrétiens doivent manquer de prudence et d'esprit de conduite ; mais l'Eglise catholique, héritière du sénat romain, s'est montrée beaucoup trop habile à discipliner les âmes et à les dominer.

Nous allons assister à une crise décisive, sous ce point de vue, dans les destinées de la chrétienté. La religion chrétienne qui n'était qu'une manière de vivre, la vraie vie des consciences spontanément unies à Dieu par la foi en Jésus-Christ, va devenir une manière de dompter les hommes, un moyen de gouvernement. La centralisation impériale s'empare du Christianisme, pour changer l'Église en une administration officielle, et ce qui était d'abord la libre réunion de tous les croyants, en une redoutable oligarchie cléricale qui devint de plus en plus envahissante et oppressive. Ainsi s'opéra une transformation plus radicale que les précédentes, empreinte d'un caractère tout différent et qui a exercé sur l'avenir du Christianisme une influence énorme, dont l'Eglise n'a pas encore vu le terme.

CHAPITRE XII.

LE CHRISTIANISME DE CONSTANTIN.

> Si on examine attentivement toutes les querelles, toutes les persécutions, tous les massacres religieux qui suivirent la conversion de Constantin, on verra que toutes ces choses si affligeantes ont pris naissance dans les efforts de quelques hommes pour donner à la religion nouvelle une forme dogmatique.
>
> (Benjamin Constant, *De la Religion*, l. c. 2, n° 18).

I

Dès le commencement du IVe siècle, le christianisme était devenu, dans le monde social et politique, une puissance, moins encore par sa propagation rapide et le nombre toujours plus considérable de ses adhérents, que par cette force entraînante qui appartient naturellement à toute vérité pour laquelle l'esprit humain est mûr. On avait vu successivement des empereurs et des Césars s'appuyer, les uns sur le polythéisme encore debout, les autres sur la religion nouvelle qui remplissait le monde de ses sectateurs. A diverses reprises, sous Commode, sous Héliogabale, sous Alexandre Sévère, le Christianisme avait eu à la cour quelque faveur et quelque vogue. Un César, Constance Chlore, esprit éclectique et prudent, s'était souvent montré favorable aux Chrétiens sans cependant se joindre à eux.

Constantin, son fils, fut grand par l'ambition et se montra habile politique. Il s'aida des Chrétiens pour se débarrasser des princes qui partageaient avec lui l'empire du monde; mais s'il réussit dans cette œuvre d'unification intéressée, ce fut surtout par des guerres heureuses et une longue série d'assassinats domestiques.

Devenu chrétien et seul empereur, cet homme qui resta toute sa vie Souverain Pontife des païens, et qui n'avait pas même reçu le baptême, voulut être et fut le chef de l'Eglise, le véritable pape; il se déclara l'*évêque des choses du dehors*, mais jamais pape ne régla plus directement les choses du dedans, et ne décida avec plus de hardiesse et d'autorité les questions intérieures et même les débats dogmatiques. Il remplit toutes les fonctions d'un pape, il institua et déposa des évêques, il convoqua, présida et congédia des conciles, même œcuméniques. Il aimait à prêcher, et prononça souvent des sermons, soigneusement préparés. Orthodoxe longtemps, il finit par incliner fortement vers l'arianisme et quand il se fit baptiser, peu avant sa mort, ce fut par un évêque arien (1). Mais, orthodoxe ou non, cet adroit despote courba également sous la loi suprême

(1) On différait ainsi le baptême parce qu'on attribuait à ce sacrement une efficacité matérielle et absolue; on s'imaginait qu'un homme qui mourait sans avoir péché depuis son baptême, était de droit admis au bonheur céleste. Ce calcul puéril, qui prouve à quel point le christianisme s'était déjà matérialisé, n'était pas rare à cette époque. On y renonça cependant, parce qu'à force de retarder leur baptême, bien des personnes moururent sans l'avoir reçu, et la peur de la damnation fit tomber le plus grand nombre, de cet extrême dans un extrême opposé, le baptême des nouveau-nés, qui du reste était déjà assez fréquent.

de son bon plaisir l'Eglise et le monde ; pour tous deux sa conversion eut d'heureux effets, mais pour tous deux aussi elle en eut de déplorables et ces derniers ont eu plus d'intensité et de durée que les premiers.

On se tromperait également si l'on niait la sincérité relative de sa conversion, ou si l'on croyait voir en lui un Chrétien de conscience et de cœur. Il crut à la vérité chrétienne comme à une réalité puissante, à un élément très-considérable de succès et de domination. Le monde suivit son exemple; depuis longtemps on s'était habitué à voir des empereurs, étrangers par leur naissance et venus de quelque province éloignée, mettre en vogue la divinité et le culte qu'ils préféraient. Leur cour et leurs sujets s'accommodaient volontiers de la religion du chef de l'État, surtout s'ils lui trouvaient un caractère de nouveauté toujours cher à des hommes blasés. Quand l'empereur se déclara chrétien, une multitude de personnes trouvèrent tout simple de se convertir, sans peut-être y regarder de bien près, à un culte qui était celui du chef de l'État (1).

Tandis que le monde se soumettait sans répugnance et souvent avec un sincère enthousiasme religieux, l'Eglise crut triompher. Le clergé surtout fut comblé de faveurs. Constantin lui donna le droit de posséder « *jus acquirendi* », et l'enrichit bientôt des confiscations faites sur les Juifs, les Païens et les hérétiques. Il exempta les ministres chrétiens de la plupart des impôts et des corvées, ainsi que des charges municipales. De là résulta un étrange abus: une foule de riches se firent prêtres pour être dispensés de payer ; aussi le produit des impôts et des corvées diminua; l'empereur

(1) Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, ch. XVI.

ne sut remédier à ce mal qu'en interdisant la prêtrise, par un décret souverainement arbitraire, à tout homme assez riche pour être *Décurion*. A ces priviléges du clergé se joignirent bientôt l'exemption de la torture, du serment, du témoignage, et l'évêque devient le juge de toutes les causes considérées comme ecclésiastiques. Les conciles ne tardèrent pas à donner aux églises le droit d'asile qu'avaient possédé jusque-là les temples païens. Il est facile de comprendre combien de pareilles prérogatives abaissèrent nécessairement le niveau religieux et moral du clergé.

Cependant une amélioration considérable eut lieu dans les lois ; le droit romain fut revisé au point de vue Chrétien, tel qu'on le comprenait alors, et reçut des adoucissements considérables, dont profitèrent surtout les femmes, les enfants, les esclaves et les accusés. Les combats de gladiateurs furent défendus, et s'ils ne cessèrent pas immédiatement, au moins les mœurs publiques devinrent de plus en plus contraires aux jeux barbares du cirque, dans lesquels la souffrance et la mort étaient l'amusement d'une multitude sanguinaire.

En même temps que la loi civile s'adoucissait, elle devint rigoureuse contre tout ce qui n'était pas orthodoxe, les païens, les juifs et surtout les hérétiques. Cependant la peine de mort ne fut prononcée comme châtiment de l'hérésie, que par Théodose, en 382, et ne fut appliquée pour la première fois qu'en 387 par Maxence à Priscillien, dont le nom devrait être honoré comme celui du premier martyr de l'intolérance orthodoxe.

Cette détestable innovation, radicalement contraire à l'esprit même du Christianisme et qui est la plus monstrueuse des anomalies dans la religion fondée par le Christ crucifié, fut blâmée par quelques-uns des plus

nobles chefs de l'Église, par quatre évêques illustres que Rome a canonisés, Martin de Tours, Ambroise, Augustin et Chrysostome, mais elle fut approuvée par deux autres saints qui représentent mieux le côté inexorable et inhumain de l'orthodoxie catholique, saint Jérôme et le pape saint Léon le Grand.

L'organisation politique de l'empire devint le modèle de celle de l'Église; la plupart des divisions administratives de l'État furent appliquées à la chrétienté. Les évêques de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem furent appelés patriarches et quelquefois exarques. Au-dessous d'eux se trouvaient placés des évêques métropolitains dont la résidence était d'ordinaire le chef-lieu de la province, ou d'autres fois quelque ville fameuse dans l'histoire du Christianisme, considérée par exemple comme ayant eu pour évêque un des apôtres. Rome ne dominait encore que sur les provinces dites *suburbicaires*; mais par le seul fait de l'établissement du siége de l'empire à Byzance, Constantin fit du patriarche de Rome, le personnage le plus important de la Ville éternelle. Or, le prestige de Rome était si grand, que l'homme qui était le premier dans la vieille capitale du monde devait trouver relativement facile d'établir ailleurs sa suprématie. Il ne faut pas oublier que l'Orient avait quatre patriarches et l'Occident un seul; toutes les fois que l'empire se divisa, le monde occidental se trouva avoir à sa tête un empereur pour le temporel et pour le spirituel un pape; au lieu que l'Orient avait quatre patriarches égaux et très-inférieurs en importance au souverain. Le titre de pape, titre qui signifie père, était souvent donné aux évêques, et ne devint que graduellement le monopole de ceux de Rome.

Déjà Léon le Grand osa se dire évêque de toutes les Eglises, comme successeur des apôtres Pierre et Paul, mais il ne faut pas croire que des prétentions pareilles fussent acceptées sans réclamation: les évêques de Milan, d'Aquilée, de Ravenne et surtout ceux d'Afrique protestèrent contre les prérogatives que s'attribuait le siége de Rome et se déclarèrent indépendants. Nous avons vu saint Cyprien défendre avec énergie les droits de l'épiscopat contre la papauté naissante. Un concile assemblé à Hippone décréta que l'évêque de Rome n'est nullement prince des prêtres et qu'il est seulement l'évêque du premier entre tous les siéges épiscopaux (*episcopus primæ sedis*), mais Léon le Grand obtint de Valentinien III un édit qui déclara l'évêque de Rome chef des évêques d'Occident et leur juge suprême, mettant même, en cas de besoin, la police impériale à la disposition de l'évêque romain pour contraindre ses collègues d'Occident à comparaître devant lui. Léon échoua quand il voulut étendre ses pouvoirs à l'Orient où régnait un autre empereur et où siégeaient d'autres patriarches. Il échoua également quand il voulut faire annuler par le concile de Chalcédoine la suprématie que s'était attribuée le patriarche de Constantinople sur tout l'Orient, comme Léon lui-même l'avait fait sur l'empire occidental.

Ainsi grandit le pouvoir des papes, sans réussir jamais à devenir universel.

II

Il était impossible que le Christianisme déchût au point de devenir une religion d'État et de cour et de voir à la tête de son clergé des ambitieux, des hommes

scandaleux par leur luxe et leur vie voluptueuse, sans qu'une réaction énergique protestât contre ces abus au nom de l'austérité chrétienne. Malheureusement, comme il arrive toujours, la réaction égala en exagération le désordre qu'elle condamnait. A la religion mondaine et impériale répondit la religion ennemie de la société, étrangère à la famille, la religion des moines.

Suivant l'exemple de Jean-Baptiste et d'innombrables solitaires qui n'ont jamais manqué aux religions orientales, un jeune homme riche d'Héraclée nommé Antoine, donna tous ses biens aux pauvres et alla vivre au désert dans l'oisiveté et la macération. Poursuivi, comme la plupart des anachorètes, tantôt par des visions érotiques, tantôt par les vaines terreurs qu'engendre la solitude, il redoubla d'austérités sans parvenir à triompher de son imagination, ou comme il le disait très-sincèrement, du diable. Il eut une foule d'admirateurs et d'imitateurs passionnés.

La Thébaïde se peupla de solitaires; à diverses reprises, Antoine dut s'enfuir plus loin pour échapper à la foule, qui le considérait comme un saint. Il fut vénéré et même consulté par Constantin et par ses fils, et, ce qui est plus étonnant peut-être, par l'orgueilleux patriarche d'Alexandrie, saint Athanase. Pacôme, Martin de Tours, Cassien, Benoît, créèrent des couvents et réglèrent la vie commune de leurs moines. Ainsi s'opéra dans le Christianisme une des plus funestes dégénérescences qu'il ait subies. L'idéal de la sainteté chrétienne recula de Jésus-Christ à Jean-Baptiste et au prophète Elie, le solitaire du Carmel, le prétendu fondateur des Carmes et des Carmélites. Une tendance malsaine et monacale, propagée par une multitude d'anachorètes et de céno-

bites, ne cessa de se répandre des ermitages et des couvents dans l'Eglise et dans le monde. On érigea en vertus des abstinences inutiles ou même nuisibles aux mœurs. La solitude fut supposée plus sainte que la famille; l'oisiveté, si douce sous le soleil d'Afrique, parut plus méritoire que le travail, le célibat, plus sacré que l'abnégation du père et de la mère pour leurs enfants; la préoccupation égoïste du salut individuel remplaça l'active charité dont Jésus avait donné l'exemple en vivant, en mourant, au milieu des hommes et pour eux. Dès lors, il y eut au sein même du christianisme, deux morales différentes. Un vrai chrétien, père de famille, membre dévoué et utile à la société, une mère pieuse et sans reproche, ne furent plus que des types inférieurs de moralité et de sainteté; tandis que le moine, la vierge consacrée usurpaient le premier rang.

Il n'existe guère d'institution humaine dont il soit juste de ne dire que du mal. La plus détestable de toutes, l'esclavage, fut un progrès quand elle s'établit: évidemment il était plus humain de réduire en captivité les prisonniers que de les égorger. Nous ne nierons pas que les ordres monastiques n'aient été utiles dans certaines époques, à demi barbares; quelques-unes de ces corporations ont rendu de véritables services, soit comme associations charitables, ou plus rarement comme compagnies savantes; il y a dans l'histoire ecclésiastique quelques magnifiques figures de moines, et plusieurs créateurs ou réformateurs d'ordres ont été de grands hommes. Mais jamais ni un ordre, ni un couvent, ni un moine, ni tous réunis n'ont fait autant de bien que l'existence seule du monachisme a fait de mal au genre humain. C'est une immense erreur et une dangereuse faiblesse que de se laisser aveugler, par les

actes de charité de telle ou telle congrégation d'hommes ou de femmes, sur le mal énorme que font à l'Église et au monde la discipline de couvent et l'esprit monacal (1).

L'influence de cet esprit sur l'Eglise fut très-considérable. Le célibat fut bientôt en grand honneur; les prêtres mariés se virent moins respectés que les moines, et se plièrent peu à peu à cette loi qui devint pour l'Église la source d'une multitude d'erreurs et de désordres. Le concile de Nicée fut sur le point d'interdire le mariage au clergé; ce fut un vieux moine nommé Paphnuce qui retint ses collègues sur la pente fatale de l'ascétisme; l'expérience de la vie et le sens chrétien furent assez forts chez lui, pour empêcher cette résolution fatale; mais il ne fit que la retarder. La loi du célibat ecclésiastique fut publiée pour la première fois en 386, et tarda longtemps à se généraliser en Occident; elle n'y parvint jamais en Orient. Mais déjà le clergé chrétien était devenu une armée active, disciplinée, commandée par des chefs aussi habiles qu'ambitieux; or l'intérêt des maîtres de toute milice sera toujours de soustraire leurs soldats à l'esprit de famille et aux devoirs de la vie civile pour s'en faire des instruments dociles et absolument dévoués; aussi la papauté réussit, après une lutte prolongée, à interdire le mariage

(1) C'est assez dire qu'à nos yeux l'introduction d'institutions analogues au sein du protestantisme est une déchéance humiliante et funeste. Le vieil esprit huguenot n'y eût jamais consenti, et cet esprit-là avait du bon. D'ailleurs les écoles laïques de gardes-malades, et l'œuvre sublime de Mademoiselle Florence Nightingale, démontrent pleinement qu'à s'enrégimenter dans les rangs d'une corporation monacale on ne gagne rien pour la bienfaisance véritable, tout en perdant beaucoup pour la religion et la société.

aux prêtres. Elle avait raison, car du jour où les ministres du culte catholique seraient devenus des pères de famille, des citoyens liés à la société à la patrie, soit par leur propre mariage soit par les nécessités de la carrière de leurs enfants, l'absolutisme romain aurait cessé d'être.

La question était déjà fort grave, car le clergé grandissait rapidement en nombre et en influence. Dès l'an 251, d'après une lettre de l'évêque de Rome, Corneille, citée par Eusèbe, l'Église de Rome était desservie par quarante-six prêtres et assistait au moins 1500 indigents. Sous Constantin, ces chiffres déjà élevés s'accrurent à l'excès.

III

Au moment où les païens commencèrent à se convertir, l'Eglise, qui sous l'inspiration de saint Pierre avait faibli devant les exigences de l'esprit judaïque, céda de même, nous l'avons vu, à la pression des habitudes païennes. Ainsi s'était constitué, au grand détriment du spiritualisme chrétien et de la liberté évangélique tant préconisée par saint Paul, ce christianisme romain qui devint par degrés le catholicisme. Il est facile de comprendre que ce mouvement ait été puissamment accru et accéléré par la conversion de l'empereur et de l'empire et par la chute du Christianisme au rang de religion d'État. Nous signalerons rapidement les principales évolutions de ce triste progrès.

Le culte des saints prit une extension rapide à mesure que la persécution multiplia les martyrs et que chaque ville, chaque localité, grande ou petite, remplaça

par un patron chrétien le dieu tutélaire d'autrefois. Un historien ecclésiastique, l'évêque de Césarée, Eusèbe, croit justifier le culte des saints en citant un philosophe païen, Platon, et, ce qui est plus curieux encore un poëte, l'auteur même de la Théogonie, Hésiode. Les prières que l'Eglise adressait encore à Dieu pour les saints tombèrent en désuétude et ne restèrent en usage que chez quelques sectes hérétiques (1). L'anniversaire du supplice des martyrs devint un jour de fête; la vénération due à ceux qui avaient donné leur vie pour la religion accrédita de plus en plus les reliques. Nous avons rappelé à cet égard les superstitions païennes; elles furent dépassées et le culte des Chrétiens pour les cendres des martyrs renchérit sur celui des gentils pour les héros ou les empereurs placés au rang des Dieux. Cette superstition des disciples du Christ leur valut de la part des idolâtres le surnom dénigrant de *Cinéraires*.

Au quatrième siècle, les images sacrées eurent aussi une vogue croissante. On considéra la peinture comme un moyen d'enseignement; pour populariser l'ancien et le nouveau Testament parmi les nouveaux Chrétiens on en représenta les principaux événements et les grands personnages sur les voûtes et les murs des tem-

(1) On sait cependant que, par oubli, l'Eglise Romaine laissa dans le canon de la Messe, une prière qui en fait encore partie, mais qui ne se concilie pas avec la doctrine plus récente du purgatoire, et où l'on implore pour les saints un salut qui, selon le dogme catholique, étant plus que certain, ne doit jamais être demandé. En réalité, cette prière est un dernier écho du vieux dogme juif du Cheol ou sommeil des âmes. — (*Canon Missæ apud*. Gab. Biel, page 78). Cet article du Canon donna lieu à de grands débats entre le cardinal du Perron, le pasteur du Moulin et autres.

ples, soit par des peintures à l'encaustique, soit par des mosaïques. Quand l'art tomba en décadence, ses derniers efforts, de plus en plus roides et maladroits, furent employés à décorer ainsi les églises, surtout en Orient. L'architecture et la peinture bysantines se perpétuèrent pendant le moyen âge, jusqu'au moment où la prise de Constantinople obligea les maîtres mosaïstes, peintres et architectes, à se réfugier en Grèce et en Italie où ils formèrent une école sans originalité qui servit de point de départ à l'art chrétien du moyen âge occidental et de la renaissance. La sculpture s'introduisit dans le culte beaucoup plus tard que la peinture parce qu'elle est interdite par le Décalogue en termes exprès et que les dix commandements, comme toute la loi mosaïque, étaient imposés littéralement par l'orthodoxie aux Chrétiens comme aux Juifs. Il ne faut pas croire que la peinture elle-même ait été accueillie dans l'Église sans protestations. Eusèbe refusa une image à la sœur de Constantin; un autre évêque célèbre, Épiphane, déchira une toile sur laquelle on avait peint la figure d'un saint.

Dans les capitales et les grandes villes, les Eglises devinrent magnifiques; elles contenaient d'ordinaire, dans un sanctuaire fermé par une grille et un rideau, deux chaires nommées ambones, destinées l'une à la lecture des évangiles, l'autre à celle des épîtres. Ces chaires étaient décorées avec un grand luxe, surtout en mosaïques, et en marbres précieux auxquels on joignit plus tard des figures d'animaux (1). Quand l'idée du

(1) Plusieurs églises, comme celle de Saint-Clément à Rome ou la cathédrale de Ravello près de Salerne, offrent encore quelques vestiges de ces anciennes dispositions.

sacrifice et l'assimilation de la sainte Cène aux rites juifs et païens, se furent accréditées, la parole devint moins importante dans le culte que les actes symboliques, et la lecture des livres saints finit par n'être qu'un accessoire du sacrifice; aussi l'autel grandit en importance et devint de plus en plus orné, tandis que les deux chaires devenaient plus simples et se réduisaient à une seule. Il ne reste aujourd'hui de l'usage qui plaçait les ambones à droite et à gauche de la table sacrée que les noms : côté de l'évangile et côté de l'épître, par lesquels on désigne la droite et la gauche de l'autel.

On assigna dans les églises des places distinctes à l'empereur et à sa cour, à l'évêque et à son clergé, aux moines, aux femmes, aux jeunes filles. Du quatrième au sixième siècle, on prit l'habitude de bâtir devant l'église principale de chaque ville, un baptistère, petit temple circulaire dont un large bassin occupait le centre. On en voit encore en diverses villes de l'Italie, telles que Rome, Pise, Florence, Parme, Ravenne; cette dernière en possède deux dont l'un construit par les orthodoxes et l'autre par les ariens. C'est dans ce sanctuaire spécial qu'on baptisait les nouveaux membres de l'Église, surtout la veille de Pâques.

La date de la Pâque chrétienne, pour laquelle saint Jean fournit une donnée absolument inconciliable avec celle des trois autres évangélistes, entraîna dans la chrétienté de longs débats. Constantin essaya en vain de trancher la question avec l'aide d'Osius, évêque de Cordoue. Les conciles de Nicée et de Laodicée en décidèrent. Le pape Libérius établit la fête de Noël à la date des Saturnales et des fêtes de Mithras, c'est-à-dire au solstice d'hiver; un autre pape, Gélase, substitua aux scandaleuses lupercales des païens la fête de la Purifi-

cation de Marie; on comprend sans qu'il soit nécessaire d'y insister pourquoi on imaginait ainsi des fêtes chrétiennes destinées à remplacer les solennités accoutumées de l'année païenne. Mais ce fut une cause fréquente d'abus et de complications regrettables. L'observation obligatoire des jours fériés fut étendue à la fête hebdomadaire des Chrétiens. Constantin défendit tout travail le dimanche, sauf celui de la moisson, considéré comme impossible à retarder, et l'acte par lequel on affranchissait un esclave, acte regardé à très-juste titre comme éminemment chrétien et agréable à Dieu.

Nous avons prononcé le nom de Marie; les honneurs qu'on avait à peine commencé à lui rendre augmentèrent; dans leur zèle pour le célibat, quelques-uns des Pères du IV^e^ siècle supposèrent que Marie était demeurée toujours vierge, malgré le témoignage des quatre évangélistes qui nomment les frères de Jésus et qui font mention de ses sœurs. On rendit peu à peu à la mère du Christ les mêmes hommages que le monde païen avait coutume d'offrir à certaines déesses; ainsi, on lui dédia une espèce particulière de gâteaux qui jusque-là étaient consacrés à Cybèle, usage que blâma énergiquement l'évêque d'Antioche, Epiphane. En général les premiers Pères étaient fort peu enclins à la vénération exagérée que témoignèrent à Marie les siècles suivants. Saint Irénée l'accuse d'avoir montré une précipitation inopportune (*intempestivam festinationem*), au moment où Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? » Tertullien affirme que Marie était encore incrédule (comme ses quatre plus jeunes fils) quand déjà les sœurs de Lazare étaient converties. Ce fut en 431 au concile d'Ephèse, qu'on la

déclara mère de Dieu, pour réfuter Nestorius qui avait enseigné la séparation des deux natures en Christ, et soutenu que Marie était la mère du Christ-homme, mais non du Christ-Dieu. La condamnation de Nestorius fut l'origine des innombrables images qui représentent en tout pays catholique la Vierge et l'enfant. Ces images furent placées partout comme protestations contre l'hérésiarque condamné et comme gages d'orthodoxie. On a remarqué que saint Cyrille, qui fut pour beaucoup dans ce résultat, avait passé la plus grande partie de sa vie en Egypte, où il avait vu partout les nombreuses représentations de la décsse Isis allaitant ou tenant dans ses bras son fils Horus. Dès qu'elle eut reçu le titre de mère de Dieu, titre blasphématoire qui aurait révolté les Chrétiens primitifs, Marie ne pouvait manquer de devenir elle-même une divinité. Elle ne cessa de grandir. Le fameux Narsès fut des premiers à se signaler en l'adorant; elle se trouva naturellement très-populaire parmi les Païens convertis, et elle hérita parmi eux d'un surnom d'honneur longtemps porté par Vesta, par Rhea et surtout Ops ou Cybèle, celui de *la bonne déesse*.

Tandis que la prédication perdait en Occident une grande partie de son importance, elle était plus goûtée en Orient, et elle y fut longtemps une partie considérable du culte. Les laïques et les moines ne prêchaient point. Si Constantin se le permit souvent, c'est qu'il s'attribuait, comme ses prétendus successeurs, les czars de Russie le font encore, des droits fort analogues à ceux du pontificat. Le peuple, comme cela se pratique encore dans l'église grecque, écoutait le sermon debout, ce qui rendait les assemblées plus mobiles et bruyantes. Souvent l'auditoire applaudissait les prédicateurs, entre

lesquels s'établissaient ainsi des rivalités beaucoup trop mondaines. La prédication d'Arius, simple prêtre, avait bien plus d'éclat dans Alexandrie que celle de son évêque le patriarche Alexandre, qui lui opposa Athanase, encore simple diacre, quoique l'usage n'attribuât guère qu'aux prêtres les devoirs de la prédication.

La communion était donnée à toutes les personnes baptisées, même aux enfants. L'évêque, se tenant à l'autel, distribuait le pain, qui en Orient était levé, mais en Occident sans levain; puis un diacre donnait la coupe à tous les communiants. La présence réelle de Jésus dans l'hostie ne fut imaginée que bien plus tard. Saint Athanase n'admettait dans le pain et dans le vin que la présence *spirituelle* de Jésus, comme le fit plus tard Calvin ; saint Augustin, comme la plupart des protestants, appelle simplement le pain et le vin des signes. Cependant on représentait de plus en plus la sainte Cène aux païens, comme un de ces sacrifices expiatoires dont ils avaient l'habitude, et à ce point de vue, on commença à communier pour les morts.

Le baptême avait lieu par immersion et on plongeait le néophyte dans l'eau à trois reprises ; toutefois pour les malades on se contentait d'une aspersion faite avec quelques gouttes d'eau. On adopta pour la cérémonie nuptiale, la plupart des usages païens, comme les deux couronnes, les deux anneaux et le voile.

Les pèlerinages prirent tout à coup une extension prodigieuse, après que sainte Hélène, mère de Constantin, eut visité la terre sainte, en comblant de riches dotations les prêtres ou les moines qui lui indiquaient l'emplacement de telle ou telle scène de l'Évangile, ou qui lui présentaient des reliques de grand prix. On retrouva tout ce qu'elle désira, le Calvaire, le saint-

sépulcre, le bois et les clous de la vraie croix, ainsi qu'une foule d'objets et de lieux saints également apocryphes. Les meilleurs esprits réclamèrent en vain contre l'engouement des pèlerinages, et la sainteté toute matérielle qu'on attribuait à ces excursions pieuses ; tels furent saint Augustin, saint Jean-Chrysostome, saint Grégoire de Nysse, et ce qui est plus significatif, saint Jérôme lui-même.

Il ne faut pas croire, en effet, que tant de changements purent être introduits dans la religion de Jésus-Christ et la matérialiser de tant de manières sans soulever d'énergiques protestations (1). Faustus, Novat, Eunomius, Arius, bien d'autres encore, reprochèrent aux Chrétiens leur culte pour les martyrs, les reliques et les images. Vigilance, prêtre de Barcelone, né près de Toulouse vers 360, est le premier organe connu de cette invincible opposition au catholicisme qu'il a toujours été impossible de supprimer dans la zone qui s'étend des Pyrénées jusqu'aux Alpes à travers les Cévennes, quoiqu'on ait inventé dans ce but exprès, l'inquisition, les confréries de pénitents et de sanglantes croisades en pays chrétiens. Vigilance condamna le culte des reliques et des saints, l'usage des cierges, des vigiles, des aumônes pour Jérusalem. Saint Jérôme lui répondit par des écrits remplis d'injures, de violences et de mauvaise foi, où il va jusqu'à l'appeler un monstre. L'Église, en effet, accueillait fort mal ceux qui essayaient de rétablir dans son sein la simplicité primitive. Tous les réformateurs, jusqu'au XVI^e^ siècle, se trouvèrent étrangers à la préoccupation dominante de l'Église et

(1) Voyez *Protestations faites au* IV^e^ *siècle contre les infiltrations païennes dans le culte chrétien*, par Ed. Rabaud (Strasbourg, 1862).

de ses chefs. Ceux-ci songèrent bien moins, surtout depuis Constantin, à la vérité des doctrines et à la sainteté de la vie, qu'à l'intérêt suprême de la propagande. Le nombre des Chrétiens parut beaucoup plus important à accroître que leur foi ou leur vertu; tout ce qui pouvait attirer les païens en masse parut au moins innocent, si ce n'est méritoire et nécessaire.

IV

De toutes les résistances que rencontra le mouvement ecclésiastique sous Constantin la plus importante, sans contredit, fut celle d'Arius. Ne pouvant donner ici le récit, même abrégé, des querelles dogmatiques de l'époque, nous choisirons celle-ci entre toutes comme la plus intéressante et celle qui agita le plus profondément l'Église tout entière. Nous essaierons d'en donner une esquisse succincte, mais exacte.

Ce fut en 318, à Alexandrie, que cette grande querelle éclata entre Arius, alors simple diacre et le patriarche Alexandre; non pas, comme on le dit généralement, au sujet de la divinité de Jésus-Christ, mais de son éternité. Quatre points, fort graves assurément, étaient également admis par les deux adversaires: ils s'accordaient : 1° à appeler Jésus Dieu et à l'adorer; 2° à distinguer le Père et le Fils commme deux personnes ou hypostases différentes; 3° à déclarer que le Fils a été engendré avant toutes choses; 4° à le regarder comme ayant créé le monde. D'après cela, il semble que tout était commun entre les deux partis, et il est évident que très-peu d'orthodoxes modernes le sont autant que l'*hérésiarque* Arius. L'immense majorité des ortho-

doxes actuels ne sont pas même Ariens. Mais voici trois autres points sur lesquels se divisaient les théologiens du IVe siècle : 1° selon Alexandre, le Fils est éternel comme le Père, sans quoi, avant de l'engendrer, le Père eût été sans Fils, sans verbe ; Arius affirmait au contraire qu'il fut un temps où le Fils n'existait pas. 2° Alexandre enseignait que le Fils est de même substance que le Père ; Arius le niait et disait le Fils créé de rien comme l'univers. 3° D'après Alexandre, le Fils était nécessaire, ce qu'Arius contestait absolument.

Ces deux systèmes, comparés aux doctrines alors régnantes, innovaient l'un et l'autre, celui d'Alexandre quant à la consubstantialité et à la nécessité du Fils, celui d'Arius en le disant créé. Le mot de consubstantialité avait même été condamné comme hérétique en 269 par le concile d'Antioche. Au point de vue de l'époque, ni l'un ni l'autre n'étaient orthodoxes, sinon de tendance, au moins de fait.

Tous deux étaient inconséquents à un haut degré, Alexandre et l'Église catholique en proclamant nécessaire et éternel un être qu'ils disaient avoir été engendré, Arius en adorant et en appelant Dieu un être qu'il déclarait créé.

Mais la doctrine d'Alexandre était infiniment plus populaire que celle d'Arius ; il semblait, il semble encore aux ignorants que celui-là est le plus pieux, le plus chrétien qui élève Jésus le plus haut, et l'on ne s'inquiète nullement de savoir si c'est ou non contre la volonté de Jésus, malgré ses déclarations expresses et aux dépens de l'idée même de Dieu.

Alexandre était patriarche, il ne faut point l'oublier, et Arius n'était alors que diacre. En 321, Alexandre usa de ses pouvoirs en faisant condamner et excommunier à

Alexandrie, par un concile provincial, Arius et quinze personnes qui partageaient sa doctrine. Arius écrivit alors pour sa défense aux évêques qui pensaient comme lui, et exposa ses idées dans des hymnes religieux et d'autres ouvrages. Plusieurs évêques, et parmi eux Eusèbe de Nicomédie, se déclarèrent en sa faveur. Constantin écrivit alors aux deux adversaires, ne voyant dans tout ce débat qu'une dispute de mots, et se bornant à proclamer que l'unité doit régner dans l'Église. C'est ainsi que commence d'ordinaire le rôle du pouvoir, quand il s'occupe de questions dogmatiques.

Mais en 325, la question étant toujours plus vivement agitée des deux parts, Constantin provoqua et présida lui-même à Nicée en Bithynie un concile œcuménique ou universel. Arius y parut avec vingt évêques. Parmi les partisans d'Alexandre, on remarquait un de ses diacres, nommé Athanase, chétif de corps, mais grand par le caractère et plus encore par le génie de la domination, par l'orgueil spirituel. A travers les flots d'injures qu'on s'adressa des deux côtés, il est facile de reconnaître qu'au fond la majorité du concile, sans prendre parti pour les expressions précises d'Arius, était d'avis de maintenir avec saint Paul, avec saint Jean, avec Jésus lui-même, la subordination du Fils au Père. Il sembla un moment qu'on allait s'entendre.

Il n'en fut rien. Dans toute grande assemblée de ce genre, il y a toujours quelques esprits étroits et haineux qui ne se contentent jamais de chercher la vérité ou même de la trouver, et pour qui l'essentiel, c'est de nuire à leurs adversaires. Ce rôle, très-peu digne d'estime, fut joué en cette occasion par le seul personnage qui à Nicée représentât l'Occident. C'était l'évêque de Cordoue, Osius. Puisque Arius adorait le Christ, l'appe-

lait Dieu et Créateur du monde, il était difficile de trouver une formule qui exaltât Jésus à tel point qu'Arius ne pût l'admettre; il lé fallait cependant, si l'on voulait aboutir à une condamnation. Osius s'en chargea. Malgré la décision antérieure du concile d'Antioche, il proposa de déclarer que le Fils est de la substance du Père. On calma les scrupules de plusieurs par des explications contraires à la vérité; on obtint le consentement de l'empereur. Trois cents évêques signèrent la condamnation d'Arius, onze autres cédèrent devant des menaces d'exil et finirent par signer aussi; cinq seulement tinrent bon, ils furent bannis en Illyrie et en Gaule; deux autres étaient morts pendant la tenue du concile, mais on prétendit plus tard que leurs signatures miraculeuses s'étaient trouvées, le lendemain de la clôture, jointes à celles des vivants. Constantin fut heureux de son succès, et s'imagina avoir assuré la paix de l'Église, illusion ordinaire en pareil cas et toujours trompée.

Il arriva ce qu'il était facile de prévoir, c'est que les partisans de la subordination du Fils au Père, qui est clairement enseignée dans l'Evangile, furent blessés dans leurs convictions par le terme nouveau et déjà condamné de consubstantialité. Ils étaient très-nombreux dans l'Eglise, où on leur donna à cette époque le nom de semi-ariens. Se sentant atteints dans leur foi par les décisions de Nicée, ils s'unirent avec les ariens contre l'orthodoxie nouvelle. Dès ce moment se prépara une réaction qui ne tarda point à éclater et qui finit par gagner l'empereur lui-même.

Eusèbe, évêque de Césarée, n'avait pas perdu, quoique arien, son crédit dans la famille impériale. Par son influence, Arius fut mandé à la cour et signa entre les mains de Constantin une de ces confessions de foi

générales qui semblent rétablir la paix, parce qu'elles évitent avec soin de toucher au nœud du débat.

Bientôt l'autre Eusèbe, évêque de Nicomédie, et un de ses collègues dans l'épiscopat, nommé Théognis, furent réinstallés dans leurs Églises, d'où ils avaient été exilés, et, par un de ces contre-coups ordinaires au pouvoir despotique, l'évêque d'Antioche, qui était orthodoxe, et qui désapprouva ce qui se passait, fut déposé, ce qui occasionna un nouveau schisme, dit des Mélétiens.

Alexandre était mort et Athanase lui avait succédé. Dès qu'il fut évêque, il excommunia Arius. Ses adversaires, irrités, l'accusèrent de violence contre les mélétiens et même de magie. Il parut devant un concile à Tyr, et s'y justifia parfaitement quant au second point, mais non quant au premier. Aussi fut-il condamné et exilé à Trèves, tandis qu'Arius se vit relevé de l'excommunication et présenta à l'empereur une déclaration de principes qui le satisfit. L'hérésiarque allait triompher; mais, dans la nuit qui précéda le jour où il devait être solennellement admis à la sainte cène, il mourut subitement. Ses amis le dirent empoisonné, tandis que ses ennemis prétendirent que le patriarche de Constantinople, qui devait lui donner la communion le lendemain, avait remis à Dieu dans une prière le soin de décider entre Arius et ses adversaires, et que Dieu lui avait répondu par cette mort, qui était ainsi à la fois un jugement divin et un miracle. Constantin n'en crut rien et ne redevint jamais orthodoxe.

De ses trois fils et successeurs, un seul, Constance, était semi-arien; les deux autres étaient partisans d'Athanase et le rappelèrent après un exil de deux ans. Mais le patriarche ne tarda pas à être accusé de vio-

lences réitérées et à être banni de nouveau. Il écrivit alors à Jules, évêque de Rome; ce dernier saisit avidement l'occasion d'exercer une autorité supérieure, à l'égard de deux patriarches, ses égaux jusque-là, et s'empressa de rendre le titre d'évêques d'Alexandrie et de Constantinople à Athanase et à Paul, tous deux déposés. Constance répondit à ce jugement en exilant Paul et en lui donnant un successeur, ce qui occasionna à Constantinople des troubles affreux où périrent trois mille personnes. Les évêques d'Orient s'indignèrent de l'oppression qu'on exerçait contre eux. Voyant qu'un concile œcuménique réuni à Sardique leur était défavorable, ils s'en séparèrent, en formèrent un autre à Philippopolis, et les deux assemblées se chargèrent d'anathèmes réciproques. On crut tout calmer alors en rappelant les bannis des deux partis. Ce fut ainsi qu'Athanase revint dans son Eglise en 349; mais l'année suivante, Constance se trouva seul empereur, ce qui donna la victoire aux ariens; ils rendirent persécutions pour persécutions. Au milieu d'un désordre horrible, Paul périt étranglé. Une foule d'évêques signèrent alors une déclaration arienne, y compris Libérius, évêque de Rome. Ce dernier, s'étant rétracté, fut chassé, et son successeur arien périt massacré par le peuple.

Athanase, une troisième fois exilé, s'enfuit en Ethiopie. L'orthodoxie était vaincue. Mais à peine triomphants, les ariens et les semi-ariens se divisèrent, et la paix sembla plus éloignée que jamais, jusqu'au jour où les deux partis, las de cette longue guerre, signèrent dans le concile de Constantinople, que le Fils est égal au Père, *comme le dit l'Écriture*. C'était une formule vague destinée à contenter tout le monde en

évitant également les termes de consubstantialité ou d'éternité et les termes contraires, formule d'autant plus bizarre que l'Écriture ne dit nulle part le Fils égal au Père, tandis qu'elle déclare en maint endroit qu'il lui est subordonné. Quand Julien le païen arriva au trône, il rappela tous ceux qui étaient exilés pour cause de religion. Athanase, instruit par le malheur, se montra enfin moins intolérant. Ce fut un évêque arien, Lucifer de Cagliari, qui joua cette fois l'ancien rôle de son adversaire et l'excommunia : de là résulta une division nouvelle à laquelle on donna le nom de schisme luciférien. Julien aurait dû se déclarer incompétent dans une querelle de dogme entre des chrétiens. Il protégea les ariens, et l'appui de celui qu'on nommait l'*apostat* leur coûta cher plus tard dans l'opinion publique. Sous son règne, Athanase fut chassé comme perturbateur pour la quatrième fois.

L'empereur Jovien fut tolérant pour tous, et rappela une dernière fois Athanase, qui mourut en 373, après une vie des plus agitées. Ce fut un empereur espagnol, Théodose, qui assura le triomphe définitif de l'orthodoxie. Son édit de 380 reconnaît pour seuls membres de l'Église ceux qui sont en communion avec les évêques d'Alexandrie et de Rome. L'année suivante, le second concile œcuménique de Constantinople confirma le symbole de Nicée. Quiconque s'en écarta fut puni corporellement. Il est vrai qu'Arcadius et Honorius décrétèrent une fois encore l'orthodoxie, mais elle était déjà dominante alors dans leur double empire. Et cependant l'arianisme reparut avec une nouvelle puissance. Tandis que tout l'empire était catholique, tous les barbares qui se convertirent au christianisme furent ariens ou semi-ariens. Les Goths rapportèrent

l'arianisme en Italie et en Espagne, les Burgondes en Gaule, les Suèves en Espagne, les Lombards en Italie, les Vandales en Afrique; excepté ces derniers, tous furent tolérants à l'égard des catholiques. Le premier chef barbare qui devint catholique en même temps que chrétien, fut Clovis ; et ce fait donna à sa conversion une importance qui n'a pas toujours été comprise. Peu à peu cependant, conquis par les peuples plus cultivés qu'ils avaient vaincus, les barbares devinrent orthodoxes. Ceux qui résistèrent le plus longtemps, les Lombards, se soumirent à l'Église catholique en 672.

En résumé, l'arianisme fut une dernière tentative, illogique et intellectuellement timide, pour maintenir Dieu au-dessus de tout, même du Christ. Ce fut le dernier soupir de l'antique et pur monothéisme juif, étouffé par la tendance contraire, dont le polythéisme romain avait été l'expression universelle. Cette tendance païenne, nous l'avons vu, avait envahi l'Église. Elle triompha avec Athanase. Une idée radicalement fausse régnait également parmi les chrétiens et parmi leurs adversaires, et n'a pas encore cessé de prévaloir chez les uns et chez les autres : c'est qu'on est chrétien, non à proportion qu'on croit aux enseignements de Jésus et qu'on les pratique, mais à proportion qu'on élève sa personne au-dessus de tout et qu'on l'égale au Père. Cette idée, absolument contraire à l'esprit comme à la lettre de sa doctrine, consiste à oublier, dans la glorification de sa personne, l'œuvre qu'il a voulu glorifier et réaliser, pour laquelle il a vécu et il est mort, le règne de Dieu dans les âmes. Il y a encore une multitude de chrétiens assez aveugles pour penser ainsi ; il y a encore, en dehors du christianisme, une foule d'incrédules nés et élevés au

sein du catholicisme, et qui pensent de même, à l'exemple de Julien.

L'idée ne vient ni aux uns ni aux autres de constater ce qui est conforme ou non à la religion du Christ, mais seulement de chercher quelle est la forme religieuse qui place le plus haut le Christ, fût-ce malgré sa volonté et contre sa doctrine. N'est-ce pas lui cependant qui a dit : « *Ceux qui m'appellent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous au royaume des cieux, mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon Père* (1). » Il est vrai que l'Église, trouvant plus facile d'appeler Jésus Dieu que de suivre ses préceptes, est toujours beaucoup plus rigoureuse à exiger d'elle-même et de tous ses membres le premier point qu'à faire prévaloir le second.

V

On a pu conclure de ce qui précède, que Constantin fut bien loin de donner à la chrétienté l'unité qu'il lui promettait. Nous avons raconté cependant une seule des controverses de son époque ; que serait-ce donc si nous avions parlé des donatistes, des nestoriens, des eutychiens et monophysites, des monothélites, des pélagiens, autant de schismes criants, autant de longues divisions bouleversant l'Église, autant de transformations plus ou moins légitimes du christianisme primitif, autant de grands problèmes posés et résolus de mille manières ? Que serait-ce, enfin, si nous racontions ici le schisme énorme qui dure encore, et qui, en séparant l'Église d'Orient de celle d'Occident, borna le catholicisme, tout

(1) Matthieu, VII. 21.— Comparez Matth., XIX, 17 ; Marc, X, 18.

universel qu'il prétend être, au seul patriarcat de Rome, et réunit en un seul les quatre autres, dont le czar se dit aujourd'hui l'héritier légitime, et dont le titre officiel, de nos jours, est celui d'Église orthodoxe ?

Nous en avons dit assez cependant, pour montrer combien le christianisme de Constantin diffère essentiellement de celui du Christ, et pour prouver que le premier empereur chrétien ouvrit une large carrière aux abus de pouvoir, et par une conséquence infaillible, aux subtilités théologiques. C'est sur ce dernier point qu'il nous reste à insister un moment. Les problèmes qui touchent à l'infini sont à la fois si délicats et si vastes, et les appréciations individuelles ou collectives à leur sujet si variées, que tout juge qui veut les trancher, empereur, czar ou pape, concile ou synode, entreprend une tâche impossible.

C'est toujours dans l'intention de pacifier que le pouvoir intervient, et souvent aussi pour établir sa domination; mais le remède s'est invariablement trouvé pire que le mal. Pour mettre fin à un différend dogmatique, l'autorité, quelle qu'elle soit, n'a qu'un seul moyen, à moins d'imposer à tout le monde un silence impossible. Ce moyen, c'est une formule qui puisse rallier le plus grand nombre d'adhérents. Non-seulement cette formule déplaît nécessairement à plusieurs, et crée par ce seul fait de nouveaux dissidents, mais elle tranche dans le vif tout ce qu'il y a au monde de plus élevé, de plus *ondoyant et divers;* elle tombe nécessairement dans des distinctions de plus en plus subtiles, dans des complications inextricables. Le mouvement imprimé par Constantin ne s'est plus arrêté ; le Bas-Empire a vécu de controverses dogmatiques toujours plus raffinées, inu-

tiles, inintelligibles, et elles l'ont tué. Par cela seul, qu'on entre à la suite de Constantin, ou d'une autorité dogmatique quelconque, dans cette funeste voie, on s'éloigne de Jésus et de son christianisme, seul fondamental et nécessaire. En effet, la question de savoir si une âme est unie à Dieu par Christ, et si elle travaille sans cesse à devenir moins imparfaite, ne peut être soumise à aucun tribunal humain. La vie intérieure n'est de la compétence d'aucun juge ; or, la vie chrétienne est essentiellement intérieure. Restent les actes, qui offrent rarement prise aux juges du dogme ; restent enfin les paroles, c'est-à-dire en fait de religion, l'expression des doctrines : c'est là que l'intolérance cherche sa proie. Ainsi le christianisme, sorti de son domaine légitime et naturel, qui est l'homme intérieur ou le cœur et la conscience, se transforme en une dogmatique sèche et dure, fertile en graves malentendus, inépuisable en discussions stériles et en discordes aussi peu religieuses que peu fraternelles. Toutes les fois que l'Église proclame l'unité de sa doctrine, croyant terminer ainsi un schisme antérieur, elle inaugure par cela même un schisme nouveau : c'est que l'unité dans les choses de l'âme n'est pas plus praticable qu'elle n'est à désirer.

Dieu a planté une forêt où chaque arbre a son port, sa grandeur, sa beauté particulière. Un ennemi du désordre s'efforce de tailler la forêt en charmille : pauvre idée ! pure chimère ! le malheureux mourra à la peine ; partout où il aura passé, la nature reprendra bientôt ses imprescriptibles droits, et la végétation, sa liberté luxuriante et variée. L'uniformité mesquine que les petits esprits prennent pour l'ordre aura disparu dans le magnifique et divin désordre de la vie.

CONCLUSION

« Dans le cours de nos recherches, un fait nous a frappés, un fait qui s'est répété plus d'une fois dans l'histoire. Les religions constituées, travaillées, exploitées par les hommes ont souvent fait du mal. Toutes les crises religieuses ont fait du bien. »

(B. Constant, *De la rel.*, liv. I, c. 1, n. 5.)

I

Résumons en quelques mots rapides les résultats de notre travail. Nous avons reconnu d'abord dans les religions païennes la loi universelle de transformation, qui, loin de laisser la religion seule immuable sur la terre, la développe sans cesse en la modifiant suivant les besoins des âmes. En même temps nous avons constaté, dans l'histoire, ce développement du monde religieux et moral qui a rendu possible l'adhésion des juifs et des païens à la parole du Christ.

Au sein de l'humanité affamée de vérité, altérée de vie religieuse, nous avons vu apparaître le christianisme. Le but du christianisme, c'est le règne de Dieu dans les consciences, par la seule puissance de l'amour. L'amour du Père céleste pour ses enfants éveille en nous l'amour pour lui et pour nos frères, soit par le pardon qu'il offre au pécheur repentant, soit par la vie nouvelle à laquelle l'esprit nous initie, et qui a pour loi le progrès

infini, la marche éternelle des âmes vers Dieu (1). Dans ces traits essentiels du christianisme, nous avons reconnu une religion universelle qui n'exclut aucun être humain et veut nous élever tous le plus haut possible ; une religion inépuisable, éternelle, l'homme pouvant sans cesse se rapprocher du but, mais non le dépasser ou même l'atteindre, parce que ce but est la perfection; enfin une religion purement spiritualiste, qui n'est liée à aucune institution, Église, clergé, rituel, histoire, code, discipline ou système dogmatique, mais qui s'adresse directement à toute conscience pour la régénérer par la vérité et par l'amour.

Tel est, à nos yeux, le christianisme absolu, le christianisme de Jésus ; tel est le thème impérissable, l'hymne éternel sur lequel chaque époque, chaque génie national, chaque Église, chaque individualité puissante écrit une variation nouvelle ; chacune de ces variations n'étant nullement une composition arbitraire, mais traduisant fidèlement dans un nouveau langage le cri des consciences, l'aspiration perpétuelle des âmes vers le ciel, des enfants de Dieu vers leur Père.

Le fond étant donné, il en surgit, tantôt successivement, tantôt à la fois, diverses transformations du christianisme, dont chacune est un développement partiel, inégal, de telle ou telle face du christianisme primitif; par cela même, chacune demeure inférieure à la con-

(1) Peut-être est-il utile de faire remarquer combien cette notion véritablement évangélique du pardon est plus profonde et plus morale que l'idée vulgaire ou orthodoxe qui insiste beaucoup moins sur *le mal* dont Jésus veut nous *délivrer* que sur un châtiment subi par lui à notre place, reste des religions de la terreur, où l'impunité semble le but essentiel à atteindre, plus encore que l'amour et la régénération morale.

ception première, quoique répondant plus directement qu'elle à tel ou tel état déterminé des esprits, et aux besoins du moment.

Parmi ces transformations, la première en date fut un recul. Le christianisme judaïque partit de cette idée vraie que Jésus n'était pas venu abolir le mosaïsme, c'est-à-dire faire table rase et commencer à nouveau la vie intellectuelle et religieuse du genre humain ; mais on ne comprit pas ou l'on comprit à demi qu'il avait voulu tout spiritualiser. Les judaïsants, incapables de s'élever à la hauteur du pur spiritualisme et de la liberté chrétienne, ne surent pas s'affranchir de la notion israélite d'une loi extérieure, et conservèrent à tort les idées accessoires d'un jugement dernier entouré de grandes manifestations matérielles de la puissance de Dieu sur la terre, telles que la parousie de Jésus et son règne de mille ans.

A cette première et funeste limitation du christianisme universel, répondit aussitôt le christianisme helléniste de saint Étienne ; ce fut une réformation nécessaire, une revendication du spiritualisme de Jésus, une réaction contre le joug de la loi mosaïque et contre le monopole exclusif du temple de Jéhovah. Ce glorieux développement de l'universalisme primitif, brusquement arrêté par le martyre du premier réformateur, fut repris avec une nouvelle énergie par le témoin de son supplice, l'implacable adversaire de la légalité extérieure, le champion irrésistible de la religion intérieure ou de la foi. Armé de ce seul principe, qui était directement sorti de la pensée et du cœur de Jésus, mais qu'on avait trop peu compris jusque-là, saint Paul prêcha à l'humanité la religion de la conscience, c'est-à-dire la religion universelle, et convertit l'élite du monde païen.

Seulement, par une juste haine pour la loi extérieure et les priviléges d'Israël, il fut entraîné jusqu'à dénier à la conscience humaine des droits qu'elle tient de Dieu même, et glissa insensiblement vers l'arbitraire divin ou la prédestination.

L'Église se détourna de ce redoutable génie ; sous les auspices de Pierre, un compromis eut lieu entre le christianisme judaïsant et celui de Paul, tiers parti d'où est sorti par degrés le catholicisme, tiers parti peu conséquent et peu logique, peut-être plus vrai en un sens que les deux systèmes dans ce qu'ils ont d'excessif, mais inférieur en grandeur, en spiritualisme, en libéralisme, en puissance sur les âmes, au christianisme de saint Paul.

En dehors du double courant que représentent les mots de loi et de foi, avait surgi une autre grande forme chrétienne, le mysticisme grec de Jean, c'est-à-dire l'alliance d'un christianisme qui était tout amour avec la philosophie contemplative d'Alexandrie. Ici le sentiment fondamental du christianisme, l'amour de Dieu et des hommes, échappe également aux préoccupations trop légales des chrétiens judaïsants, et trop dogmatiques des disciples de Paul ; mais ce sentiment se trouve allié à la théologie de la parole incarnée, c'est-à-dire aux théories favorites de la science judéo-grecque de l'époque. Jean est le point de contact du christianisme avec le gnosticisme naissant et les mobiles philosophies de l'Orient. Il resta l'évangéliste préféré des âmes plutôt rêveuses et aimantes que positives et raisonneuses.

Rome représentait dans le monde antique le principe autoritaire, la force, la loi, la lettre, et de plus elle était le centre où étaient venues se confondre toutes les religions de la nature. Quand le monde romain fit

irruption dans l'Église, ces religions y apportèrent avec elles presque tout leur matériel, et en outre leurs tendances naturalistes. On prit tout à la lettre ; le culte devint emblématique et théâtral ; les métaphores devinrent des symboles, puis des rites, et ces rites des réalités miraculeuses ; le spiritualisme de Jésus, le monothéisme chrétien, reçurent coup sur coup d'innombrables atteintes.

Peu à peu, chez les théologiens que l'Église appelle ses Pères, comme chez ceux qu'elle condamne sous le nom d'hérétiques, se dessinèrent deux tendances différentes. L'une, occidentale, extérieure, positive, s'exprimant habituellement en latin, s'appuya presque toujours sur Rome, quoique parfois en lui résistant encore, et arriva à des exigences outrées, à des rigueurs ascétiques, chez les montanistes et Tertullien ; là se développèrent l'amour de l'ordre, l'esprit d'organisation et le besoin de gouverner. L'autre, orientale, parlant grec, fut plus spéculative et plus libre, accueillit avec plus de largeur le bien et le vrai, même chez les païens, mais alla se perdre, avec les gnostiques et les origénistes, dans le vague infini de la rêverie asiatique.

Du reste, chez tous les théologiens et les penseurs des premiers siècles, Pères ou hérésiarques, latins ou grecs, règnent largement la variété des types, la liberté des théories, la spontanéité et la confusion. Ce serait une entreprise chimérique que de chercher à cette époque l'unité de doctrine, fût-ce même chez les seuls Pères latins. La vie intellectuelle du christianisme s'y montre encore trop prime-sautière, pour tomber dans l'uniformité officielle, ou même pour en concevoir l'idée.

Enfin Constantin se fait chrétien, surtout par politique, mais non sans une sorte de bonne foi obscure et gros-

sière ; l'empire l'imite, l'Église et l'État païen s'absorbent l'un dans l'autre ; l'empereur reste souverain pontife et devient le premier pape ; c'est lui seul qui réunit, préside et clôt les conciles. Arius essaye en vain, et d'une manière incohérente, de résister à la fausse piété qui égale Jésus malgré lui à son Père ; il s'efforce de maintenir illogiquement, tout en adorant le Fils, la subordination au Père, hautement proclamée par saint Paul. Il lutte sans succès contre le mouvement du siècle et contre Athanase, qui soutient avec une obstination héroïque l'erreur contraire. Le dogme trinitaire se constitue : Jésus se perd en Dieu. Déjà le besoin d'un médiateur entre l'âme humaine et l'infini ne trouve plus de satisfaction dans le Christ déifié. Déjà Marie commence à être appelée mère de Dieu ; on voit de loin poindre pour elle l'aurore d'une carrière analogue à celle qu'on a fait parcourir au Christ, carrière qui se terminera au milieu du XIX^e^ siècle, quand la Vierge aura été déclarée plus qu'humaine depuis le premier instant de son être.

A bien des égards, l'œuvre de Constantin fut une déviation funeste du christianisme véritable. Cependant, même sous cette forme si étrangère à son point de départ, contraire à son principe, comme sous toutes celles qu'il a revêtues plus tard, le christianisme n'a jamais cessé d'être ; semblable au soleil que les nuages peuvent rendre invisible, mais dont ils n'interceptent jamais tous les rayons, il a continué, même obscurci, à faire aux âmes un bien immense, incalculable. On a dit avec raison, de Socrate, que l'humanité n'a jamais perdu ce que lui a donné ce grand moraliste, le goût et l'habitude de se juger elle-même. Serait-ce moins vrai de Jésus-Christ ? Nullement. Les transformations les plus

bizarres, les plus regrettables déviations du christianisme, n'ont jamais éteint ce feu éternel qu'il avait allumé dans les consciences et les esprits. D'époque en époque, l'erreur a pu voiler pour un temps le principe chrétien, mais des réactions inévitables, de glorieuses réformes l'ont toujours dégagé.

II

Si l'on cherche dans les trois grandes formes primitives du christianisme le principe et l'origine des principales divisions actuelles de l'Église, on arrive, en prenant les faits de très-haut, et en les considérant d'un point de vue très-général, aux résultats suivants :

Le christianisme théosophique de saint Jean, avec sa doctrine de la parole faite chair, et avec son langage mystique emprunté aux platoniciens d'Alexandrie, demeura la forme orientale de la religion de Jésus, et aboutit à l'Église grecque ou orthodoxe.

Rome adopta le christianisme judaïque, la hiérarchie sacerdotale d'Israël, ses mille prescriptions de détail, son culte extérieur, sa notion du sacrifice, mêlant à la tradition juive la tradition païenne ; elle n'accepta que dans une très-faible mesure la doctrine et l'influence de saint Paul, auquel elle préféra saint Pierre, et son christianisme est beaucoup plus judaïsant que paulinien. Ainsi se forma le catholicisme qui s'attribue assez légèrement le titre d'apostolique, mais en y ajoutant une autre désignation qui n'a rien de contestable, celle de romain.

Enfin saint Paul, en combattant sans relâche la religion extérieure et légale, en refoulant le christianisme

dans le domaine profond de la foi et de la conscience, devint l'apôtre de tous les précurseurs de la Réforme, et celui des réformateurs de toutes les époques. Ce fut dans ses épîtres que Lefèvre d'Étaples, dès 1512, retrouva le dogme qui régénéra l'Église, la *justification de l'homme*, non par les rites ou par l'autorité, mais par la foi intérieure et personnelle. Ce fut chez saint Paul que Luther rencontra la pensée décisive qui le fit protestant : *le juste vivra par la foi*. Enfin, ce fut à lui que Calvin emprunta, pour l'exagérer encore, la doctrine extrême du paulinisme, la prédestination. Aussi saint Paul n'est-il pas seulement le père des nombreuses Églises qui surgirent à sa parole du sein du paganisme, il est aussi le père de toutes les Églises réformées.

N'est-il pas évident que le danger, la mort peut-être, pour chacune de ces trois divisions de la chrétienté est dans l'exagération de leur principe spécial, de la théosophie pour les Grecs, de l'autorité et de la forme pour les catholiques, du dogmatisme pour les protestants ? N'est-il pas évident par cela même, que pour chacune de ces trois Églises le remède, le salut, consistent à se retremper dans la source commune, à s'élever au christianisme œcuménique de Jésus, à remonter de ce qui est devenu partiel et spécial à ce qui était complet et universel, et enfin à se nourrir, à vivre, de vérités larges et générales, plutôt que de doctrines particulières ?

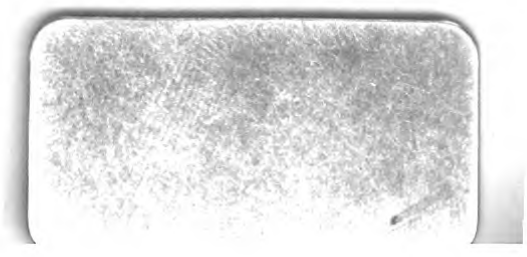
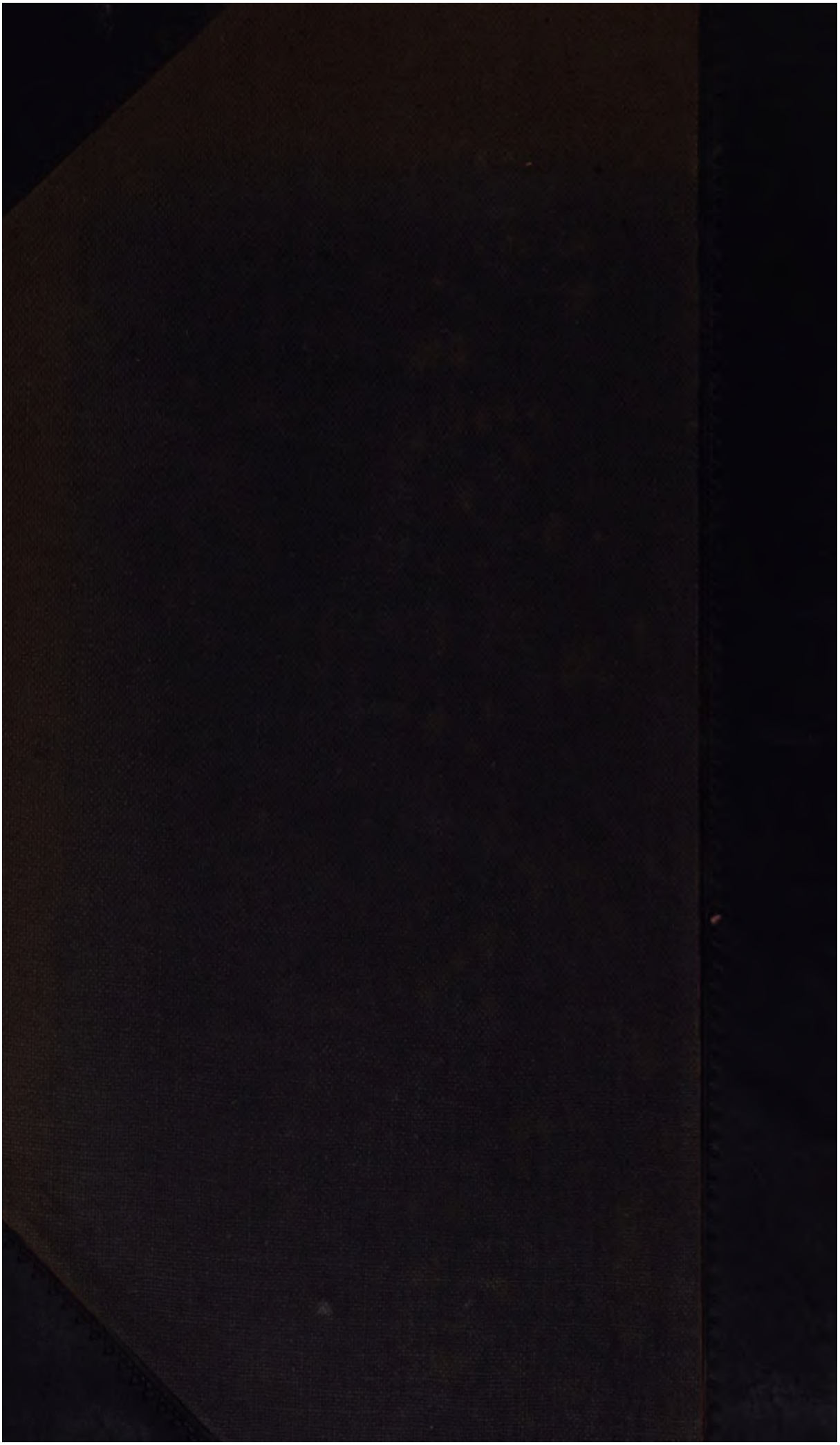
Nous nous arrêtons ici, non sans regret, sauf à reprendre plus tard, peut-être, la suite de cette étude. L'histoire des variations du christianisme depuis le IVe siècle jusqu'au XIXe est moins nécessaire à rappeler et donne lieu à de moins graves malentendus. Ce qui précède suffit à montrer que bien loin d'être un système stéréotypé ou une institution immuable,

la religion de Jésus est un organisme plein de vie et de fécondité. Nous laissons le christianisme sous Constantin assez semblable à ces arbres sacrés des cultes païens que l'art antique représente capricieusement mutilés, décorés de bandelettes de pourpre ou de byssus, de masques bizarres et de symboles mystiques. Nous aurions aimé poursuivre notre étude jusqu'au grand jour où ces ornements séculaires tombent de tous côtés, et où l'arbre émondé, plein d'une séve nouvelle, s'élève plus haut que jamais, dans sa nudité majestueuse et vivante, sans autre parure que ses rameaux couverts de fleurs et de fruits.

Aujourd'hui, le travail qui émonda l'arbre au XVI^e^ siècle a été repris, en France et partout ailleurs, avec une activité qui inquiète beaucoup d'amis et fait illusion à quelques adversaires; les uns et les autres se trompent. Abattez les branches mortes, la séve n'en sera que plus généreuse, le feuillage plus frais et plus touffu, les fruits plus abondants et plus exquis. L'arbre de vie ne périra point. *La vérité est grande, elle prévaudra.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	1
CHAPITRE I. La loi de transformation et l'histoire des religions	1
— II. Avant le christianisme	11
— III. Le christianisme de Jésus-Christ	35
— IV. Le christianisme et la loi de transformation	53
— V. Le christianisme judaïque	61
— VI. Le christianisme helléniste	70
— VII. Le christianisme de saint Paul	77
— VIII. Le christianisme de saint Pierre	99
— IX. Le christianisme johannique ou grec	109
— X. Le christianisme romain	124
— XI. Les christianismes des premiers Pères et des premiers hérétiques	146
— XII. Le christianisme de Constantin	162
CONCLUSION	190

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.